

LIBRAIRIE

« Je suppose que si cela a aidé Hemingway de considérer la littérature comme un tournoi de boxe, où lui-même enverrait Maupassant au tapis et ferait match nul avec Tolstoï, alors il ne fait aucun doute que ce fantasme a été d'une certaine utilité. »

Gore Vidal

[Alias Ali](#)

« [Alias Ali](#) est un roman publié le 9 janvier 2013 aux éditions Fayard et ayant reçu la même année le prix France Culture-Télérama. Le roman est consacré à la vie et à l'univers du boxeur Mohamed Ali » (Wikipédia).

« Une performance au sens artistique », Arnaud Le Guern (*Service littéraire*)

« Un tour de force », Séverine Kodjo-Grandvaux (*Jeune Afrique*)

« Un tour de force absolu », Vladimir de Gmeline (*Marianne*)

« Un tour de force fabuleux », Jean-Emmanuel Ducoin (*L'Humanité*)

« Un pari insensé, une réussite totale », Stanislas Rigot (*Page*)

« Un exploit », Fabienne Pascaud (*Télérama*)

« Un exploit trépidant », Marguerite Baux (*Grazia*)

« Une impressionnante sculpture de mots », Jérôme Dupuis (*L'Express*)

« Le résultat de ce collage textuel est spectaculaire », Mohammed Aïssaoui (*Le Figaro*)

« Une superbe biographie », Valérie Marin La Meslée (*Le Point*)

« Ce livre fait tout voler en éclats », Augustin Trapenard (*ELLE*)

« Une formidable chanson de geste », Élisabeth Philippe (*Les Inrockuptibles*)

« Littéralement phénoménal », Antoine Albertini (*FR 3 Corse*)

« Un chef-d'œuvre », Thomas Clerc (*Libération*)

« Un chef-d'œuvre », Jean-François Nadeau (*Le Devoir*)

« Le meilleur livre jamais écrit sur le sport », Arnaud Laporte (*France Culture*)

Allais (Académie)

Certains travaux de cette académie ont été réunis dans un *Dictionnaire ouvert jusqu'à 22 heures* (le cherche midi éditeur, 2011), on peut y trouver les définitions suivantes sous la plume de Pierre Dérat.

Boxe (n.f). Art défiguratif.

Boxeur (n.m). Sportif qui affronte ses adversaires pour en découdre. Certains boxeurs ont un syle plus décousu que d'autres, on s'en rend compte au fil des reprises.

Allonge

« Tout va ainsi chez Roux, délibérément destructuré. Chiant à chroniquer, à la façon dont il fait lui-même l'aveu qu'il était "chiant à boxer". Renseignement pris, c'est parce qu'il était – et reste – doté d'une peu

ordinaire allonge. » Pierre Marcelle (*Libération*), à propos du *Désir de guerre*, 1999 (réédité par L'Arbre vengeur en 2014).

Angelou (Maya)

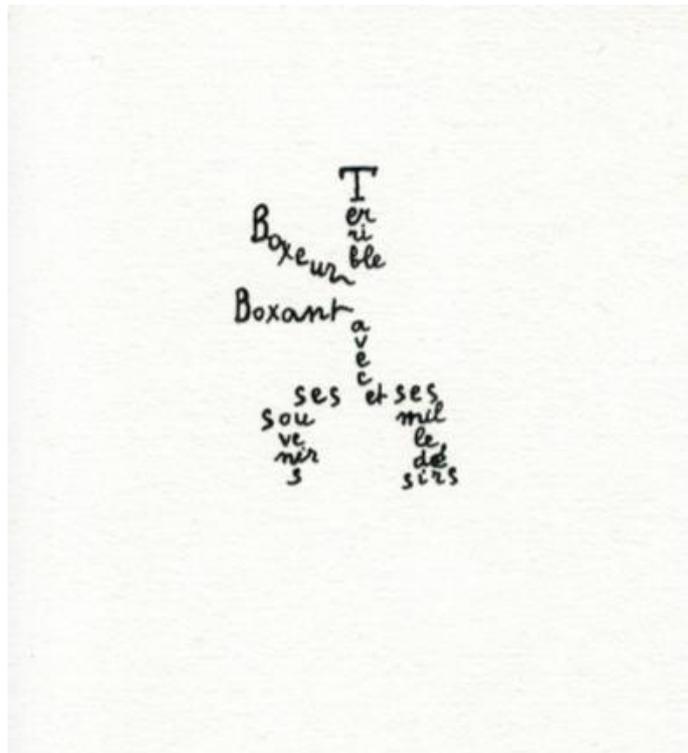
En écoutant à la radio la retransmission du combat Joe Louis/Primo Carnera, chaque fois que Joe était en difficulté, Maya pensait : « Encore un lynchage, encore un Noir pendu à un arbre, encore une autre Noire violée, encore un enfant noir estropié et fouetté... c'est la fin du monde ! » Même s'il mesurait presque vingt centimètres de moins que Primo Carnera et seulement six de plus que Maya devenue grande, Joe n'aimait pas que les petites filles s'inquiètent, au fin fond de l'Arkansas, penchées contre un haut-parleur, alors, au sixième round, il a mis fin aux angoisses de la petite fille et au calvaire du géant italien par la même occasion.

Cela n'allait pas empêcher pour autant les souffrances du peuple noir de se perpétuer encore longtemps.

Apollinaire (Guillaume)

« Et j'ai dit qu'il fallait rire
et j'ai dit qu'il fallait chanter
Laurent Tailhade, Apollinaire,
Je suis venu par les allées... »

Robert Desnos



Apostrophes



Le 10 février 1984, j'étais invité à *Apostrophes* pour *Lève ton gauche !* qui venait de paraître chez Ramsay sous la direction de Paul Fournel. À l'époque, être invité à *Apostrophes*, c'était comme boxer au Madison Square Garden, Yves Harté de *Sud-Ouest* ne s'y était pas trompé en chroniquant mon livre rubrique Télévision, il était bien plus étonnant pour un journaliste de province de passer à la télévision que d'avoir écrit un livre. Pour l'émission intitulée : *Le roman dans tous ses états*, je figurais sur la même affiche que Flora Groult (« La Blonde »), Roland Sabatier (« Le Parrain »), Patrick Grainville (« La Mèche »), Dominique Rolin (« La maîtresse de Jim ») et Pierre Guyotat (« Le Scandaleux »), moi, j'étais le « primo-romancier » de service (« Le Kid »)

La Gloire frappait à ma porte et la Reconnaissance universelle...

J'ignore pour quelle raison, j'ai été rappelé en coulisses alors que nous étions tous installés en plateau (nous nous jaugions du regard et l'on nous avait demandé si nous préférions un jus d'orange ou de la vodka, j'avais opté pour la vodka... autant se bourrer la gueule quand on en a l'occasion !). De retour dans la salle de maquillage (en fait, la maquilleuse pensait m'avoir oublié), je suis tombé sur Bernard Pivot. Après m'avoir dit « Bonsoir », il m'a demandé qui j'étais, je lui ai répondu : « Et vous ? »...

Ça ne pouvait pas mieux commencer.

En guise de premier combat, j'ai eu droit à tous les stéréotypes sur la boxe : Pivot m'a parlé de mon nez (il tenait à tout prix à ce qu'il soit cassé alors qu'il est refait), il a accusé Ali d'avoir écrit sa bio (éditée par Toni Morrison) « avec des gants », je ne peux pas dire que j'aie brillé par mon sens de la répartie, il y eut une brève passe d'armes entre Patrick Grainville et Flora Groult à propos de mes muscles (un poète ne devant pas dépasser 90 kilos 719). Rien de très intéressant, les organisateurs avaient de quoi être déçus et moi avec, qui avais envisagé d'être intelligent et de le montrer.

Il était d'usage que chaque participant donne son avis sur le livre d'un des invités ; à l'époque déjà, le négatif n'était pas de mise, les éditeurs insistaient pour que leurs auteurs la ferment ou dégainent la pommade, c'était sinon des milliers d'exemplaires qui dégringolaient des étals des libraires et leur faillite assurée. Manque de pot, je suis tombé sur *La Voyageuse* de Dominique Rolin (Denoël), je m'étais endormi la veille en le lisant dans ma baignoire, autant dire que j'avais la garde basse et la mâchoire offerte, j'ai réussi à m'en sortir en parlant à la « fiancée de Jim » de la « petite montre en or » qu'elle portait ce soir-là et dont il était souvent question dans son livre. Pivot a vanté mon sens de l'esquive qui, en l'occurrence, était plutôt un retrait, mais peu importe ! j'avais échappé au désastre intégral. Interrogé au sujet de *Lève ton gauche !*, Pierre Guyotat* déclarera que le livre était « astucieux** », ce qui, dans sa bouche, n'était pas vraiment un compliment.

Dans le train qui me ramenait à Bordeaux, personne ne m'a reconnu ni demandé un autographe, la Gloire et la Reconnaissance s'étaient évanouies avant même d'apparaître. De retour à la salle où je m'entraînais encore pour garder la forme et rêver à un hypothétique *come-back*, sans cesse remis, Rabah Khaloufi m'a fait l'un des deux seuls compliments qu'il m'ait jamais faits : « T'as pas été bon, mais t'as été digne », cela m'a fait le même plaisir que lorsqu'il avait confié que j'étais « chiant à boxer » ; Pierre Marcelle dans *Libération* (à propos du *Désir de guerre*, le cherche-midi éditeur, 1999, réédité par l'Arbre vengeur, 2014) écrira que j'étais, aussi, « chiant à chroniquer »...

Ça continue.

* Dont j'avais admiré *Tombeau pour 500 000 soldats*, inutile de dire que je n'en ai pas fait état, il aurait paru invraisemblable que je l'aie seulement feuilleté. Je me souviens surtout lui avoir jeté quelques regards inquiets, il transpirait comme s'il avait été en manque.

** C'était bon signe, Guyotat trouve Céline « très rusé », ce en quoi, d'ailleurs, il n'a pas tort.

Aronson (Philippe)

Auteur de *Un trou dans le ciel*, sur Jack Johnson. Traducteur, pianiste.

Artiaga (Loïc)

Auteur de *Rocky, la revanche rêvée des Blancs* (Les prairies ordinaires). Sociologue.

Artpress 2

Que cette revue consacre en mai 2014 un numéro à la tauromachie m'avait divertit, qu'elle consacre un numéro à la boxe et, surtout, que Jacques Henric me demande d'y participer m'a littéralement ravi.

Ce numéro n'échappe pas aux clichés rebattus avec ses héros flapis et ses aèdes d'occasion... Cravan ! Hemingway ! Philonenko ! même limonade. Il y a, parfois, de quoi sourire, Pierre Jourde et son envie de « rejoindre l'éternité perdue », c'est mystique *made in* les routiers sont sympas ! Le texte de Philippe Blanchon n'éclaire pas vraiment la controverse Hemingway/Callaghan/Fitzgerald, celui sur le cinéma de Pierre Gabaston est digne d'une revue d'étudiants comme celui de Régis Durand sur la photographie. Encore heureux, Philippe Ducat et son dilettantisme touche-à-tout relance l'attention, que ce soit à propos du programme de la rencontre Ali/Frazier aux Philippines ou de la figure de Joe Louis vue par Peter Blake. Son jugement singulier sur les talents musicaux de « Smokin' » et du « Greatest » retient l'attention pour ce qu'il dit de la « négritude » de l'un et de l'autre : « Mohamed Ali, pas très assuré, studieux mais emprunté [...] interprète ce classique de la *soul* sans prendre aucun risque » ; « [Frazier](#) est très assuré avec une voix parfaite pour ce style et cet exercice : de la *soul* lourde, très *groovy* [...] avec une ligne de basse bien ronde et appuyée ». Résultat : pour Ali 3 points (dont 2 pour les musiciens), pour Frazier, vainqueur haut la main, 8 points !

Et puis, évidemment, s'il y avait un seul texte à retenir de ce pot-pourri où sont visiblement convoquées, pour faire la claque, d'anciennes connaissances n'y connaissant que dalle, ce serait mon entretien avec Gaël Peltier (voir [Exégèses](#)) qui envoie toute la smalah cul par-dessus tête !

Autofiction

« Mon métier ne consiste pas à expliquer aux lecteurs la différence entre une voix narrative et le point de vue personnel de l'auteur. »

Elizabeth Strout

« Je n'ai écrit, jusqu'ici, que des textes pouvant se rattacher à l'autofiction. Dans ce livre, je ne fais que continuer mon entreprise. J'ai écrit sur la mort, mon père et ma mère, le courage et la douleur, qu'est-ce que ça veut dire d'être un homme ? le monde et ses ombres. Il n'existe aucune frontière entre fiction et non-fiction, le monde est une fiction. Réelle. »

Ces quelques lignes ont été écrites, à la demande de Jean-Claude Fasquelle, en guise d'avertissement pour *Mike Tyson, un cauchemar américain* (Grasset, 1999).

J'ai depuis publié quelques livres, dont l'un peut – encore – se rattacher à l'autofiction : *Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer* (Grasset, 2005), d'autres, non ; *L'Hiver indien* (Grasset, 2007) va même jusqu'à présenter toutes les apparences d'un « vrai » roman. En réalité, j'ai continué, comme tout le monde, à écrire sur MÔA-MÔA-MÔA et mon dorloté JE sous le fallacieux prétexte de dire quelquefois « NOUS ». Des livres semblant très éloignés du récit de ma seule existence en disent autant sur qui je suis que certains semblant *exclusivement* intimes, alors qu'ils parlent plutôt de l'Histoire de France et de sa disparition.

Pour donner un seul exemple : JE suis le Marvin Hagler de *La Classe et les Vertus* (Fayard, 2013)*. Il reste donc aux lecteurs de cet ouvrage à deviner sous quels masques j'apparais ici et maintenant.

* « Ce qui me motive, c'est le manque de respect du milieu et des médias. C'est ce qui me fait travailler dur pour être le meilleur. »

Marvin Hagler

Ballester (Pierre)

Journaliste sportif au *Sport* puis à *l'Équipe* dont il sera licencié pour avoir co-écrit *De mon plein gré* à propos des pratiques douteuses de ses confrères sans avoir demandé l'autorisation à qui de droit. Ses enquêtes sur le dopage ne l'ont pas rendu très sympathique dans un milieu (le cyclisme) habitué à être traité avec davantage d'égards (« Circulez y a rien à voir ! »).

Auteur de *Pied-noir, poings nus* (Flammarion, 2018) et de *À bout de bras* (Delcourt, 2021), un album dessiné par Sagar et dont deux co-scénaristes sur trois sont ? les frères Acariès ! Ce qui a le mérite d'être clair... ce coup-ci, on n'apprendra rien sur le sujet !

Il a récemment publié *Gens de boxe* qu'il faut lire entre les lignes pour comprendre que Pierre Ballester n'est ni dupe ni complaisant, et dont la baleine blanche est Sydney Smadja, la Voix des salles, retrouvé *in extremis* à Belleville et qui n'a rien à déclarer.

De manière assez discutable, son portrait d'Alfred Asaro omet de rappeler deux combats dont la direction pourrait gêner aux entournures l'arbitre français (sa responsabilité ayant été pointée du doigt les deux fois) : celui dont Gerard McClellan est sorti handicapé à vie et celui où David Thio a perdu la sienne.

Pas de quoi déboucher le champagne.

Baricco (Alessandro)

« Quant à la boxe, là c'est un monde dingue, superbe. Si en plus tu es quelqu'un qui écrit, tôt ou tard tu y viens.

Mieux vaut tôt, me suis-je dit. »
City, Albin Michel 2000.

Peut-être aurait-il dû attendre plus longtemps.

Bernard (Tristan)



« Il se passe quelque chose derrière cette barbe. »

Jules Renard

Il a été très célèbre et il est quasiment oublié, on ne cite plus à son propos que quelques « mots » typiques d'un certain esprit français un peu boulevardier (« Quand une femme donne un rendez-vous, elle ne sait jamais si elle consentira ou si elle ne consentira pas, c'est même pour le savoir qu'elle donne le rendez-vous ») et une définition de mots croisés qui n'est pas de lui (« L'entracte ? Vide les baignoires et remplit les lavabos ») ; sur une grille contemporaine, sa définition pourrait être la suivante : « Équivalent hexagonal de George Bernard Shaw ».

De nos jours, il serait une star des réseaux sociaux et ses *punchlines* retweetées en permanence.

Il a fréquenté l'intelligentsia de la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'immédiate après-guerre de Léon Blum à Georges Courteline ; il a collaboré à la *Revue blanche* ; Sacha Guitry et Jules Renard l'aimaient beaucoup ; Alfred Jarry avait adoré ses premières pièces. Journaliste, il a fait partie de la première rédaction de *L'Humanité*, accompagné les débuts du *Canard enchaîné* ; Juif, il a été interné sous l'Occupation (« Jusqu'à présent, nous vivions dans l'angoisse, désormais nous vivons dans l'espoir ») et libéré grâce à l'intervention d'Arletty ; turfiste (il avait choisi de se prénommer Tristan du nom d'un cheval qui lui avait fait gagner la grosse galette), il a inventé le jeu des Petits Chevaux ; homme de théâtre, il a écrit des dizaines

de pièces peu reprises (*Les pieds nickelés !*), mais un théâtre porte son nom.

Il avait deux véritables passions : l'écriture et le sport, surtout le vélo, il a d'ailleurs été directeur du vélodrome Buffalo de 1895 à 1902 (Toulouse-Lautrec a immortalisé sa silhouette au bord de la piste, les mains dans les poches, la barbe noire et le petit bedon). Après avoir été le témoin du mariage de Georges Carpentier, il a écrit quelques ouvrages dont la boxe est le sujet. *Autour du ring* (Gallimard, 1925) est une suite d'anecdotes assez décousues écrites dans un style qui a beaucoup vieilli (et mal) : « [...] j'avais emporté avec moi, comme un objet que l'on cache à la douane, le désir sournois d'assister à des passionnants "contests" sur la terre classique du boxing », « [...] je frétai un de ces taxis-motors rouges, si pratiques, qui ont remplacé depuis les vénérables handsomcabs » ; au mieux, on sourit à des clichés un peu contraints, mais joliment tournés : « [...] j'avais avec moi cette pluie fidèle qui m'avait attendu sur les quais de Douvres et ne m'avait, pour ainsi dire, pas lâché pendant tout mon séjour (sauf le dimanche, bien entendu, où la pluie ne travaille pas en Angleterre). »

Ça sent le livre de commande vite torché pour régler quelques dettes.

Nicolas Bergère (Librairie Ollendorff, 1911), sous-titré *Joies et déconvenues d'un jeune boxeur*, est d'un tout autre niveau. Soyons clair, la boxe est de peu d'importance dans ce court roman dont l'intrigue est sans grand intérêt et qui compte peu de rebondissements, mais dont le style (gris, plat, mais captivant) fait penser à Emmanuel Bove ou à Georges Simenon avec quelques années d'avance. Le héros, agi plus qu'acteur, fantomatique créature sans volonté d'infléchir quoi que ce soit de la réalité du monde, est la préfiguration hésitante du Meursault de *L'Étranger*. Tout en conservant quelques traits de son époque, *Nicolas Bergère* résonne d'une manière étrangement moderne par son écriture volontairement atone, préfigurant quantité d'ouvrages ultérieurs dont le but avéré a été de faire l'impasse sur la psychologie et les métaphores abusives.

Un peu comme il existe une Association des artistes peignant de la bouche et du pied, Tristan Bernard a fondé en 1932 une Association des écrivains sportifs, aujourd'hui présidée par Benoît Heimermann ; elle attribue un grand prix de littérature sportive portant son nom ; en 2013, l'année où a été publié *Alias Ali*, un jury présidé par Benoît Heimermann a couronné *Le Ring invisible* d'Alban Lefranc (Verticales).

Bernheim (Emmanuèle)

« Comme Rocky renfile les gants de boxe
pour ne pas mourir,
Emmanuèle Bernheim écrit sur le ring,
quitte à finir KO.
Chaque livre est un match,
chaque phrase est écrite avec les poings. »

Carole Fives

Auteur de *Stallone*, « une nouvelle fulgurante comme un uppercut » en hommage à celui (Sly) qui aurait changé la vie d'Emmanuèle Bernheim comme Ali changera celle de Chuck Wepner qui a changé celle de Sylvester Stallone. [Repris au théâtre](#) en 2019 dans une mise en scène de Fabien Gorgeart (un spectacle entre « poétique du combat, éloge de la persévérance et nostalgie assumée de la contre-culture pop des années 80 ») avec Clotilde Hesme qui « boxe les mots de l'écrivaine ».

Berreby (Gérard)

A déjà écrit sur Mike Tyson dans *Feuilleton* et publié à l'occasion quelques récits consacrés à la boxe, il vient toujours un moment dans la conversation où Gérard Berreby, boxeur à ses heures (catégorie mi-mouche), parle de l'édition comme d'un « sport de combat ».

Besson (Patrick)

Quoique semi-serbe, Patrick Besson est un fin connaisseur de l'âme noire et de la femelle* de même nuance : « La Noire n'a qu'une supériorité sur la Blanche : la levrette. La femme noire se met naturellement à quatre pattes** », bien qu'il se pose « depuis son premier voyage au Congo en 1987 » quelques questions à son propos : « Pourquoi la Noire suce-t-elle si mal*** ? » C'est à des notations d'une délicatesse semblable et d'une telle profondeur que l'on s'aperçoit de la ressemblance de Patrick Besson avec sainte Thérèse d'Avila.

Quoique ne connaissant pas grand-chose à la boxe ni aux boxeurs, Patrick Besson est tout à fait capable d'écrire un livre sur Mike Tyson (*Le viol de Mike Tyson*, Scandéditions, 1993 ; Albin-Michel, 1995 ; Mille et une nuits, 2010) dont il faut reconnaître que, excepté l'odeur, il comporte peu d'erreurs factuelles. Suffisamment, cependant, pour comprendre que Patrick Besson ne connaît rien ni à la boxe ni aux boxeurs.

Quoique n'ayant que des fils, Patrick Besson ne serait pas contre donner sa fille à violer aux hommes qu'il admire puisque d'après lui : « Un père qui refuse que sa fille soit baisée baise sa fille et doit par conséquent être amené en justice pour y être jugé, avec sévérité si possible »... Si l'on y réfléchit à deux fois, on ne voit pas trop le rapport sinon que la confusion crapoteuse est à son comble, que le membre du jury du prix Renaudot déconne à plein tubes, mais peu importe pour peu qu'il puisse vendre trois fois la même bouse, de préférence à des éditrices, sous prétexte que sa prose n'est pas *politically correct*.

Quoique muni de lunettes de fort tonnage, Patrick Besson, après avoir avancé que Mike Tyson n'avait pas violé Desiree Washington, finit par affirmer qu'il en avait le droit : « Mike Tyson est un génie et c'est une espèce plus rare que l'espèce des filles**** – et donc elle doit être davantage protégée. » Après avoir fait un détour par ce qu'il connaît

davantage : Balladur, Chirac, Stendhal, Antoine Pinay, B.-H.L., Harlem Désir, British Airways, Bernard Tapie, l'affaire Dreyfus, Gogol, le RMI et l'hôtel Royal de La Baule, Patrick se risque à avancer que le « viol est le propre de la jeunesse et de l'artiste », sans imaginer qu'il peut se faire enculer contre son gré par plus balèze qu'il ne l'est, pas artiste un brin et néanmoins avantageusement pourvu ; Besson fait semblant de ne pas se rendre compte que le droit est fait pour protéger les jeunes filles de quarante kilos des prédateurs en pesant quarante de plus, et pour empêcher les écrivains bigleux de se faire intromettre dans le sphincter anal les branches de leurs binocles dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre sans pouvoir s'en plaindre à qui de droit.

En définitive, Patrick Besson, c'est le tonton aux mains baladeuses des réveillons en famille ; depuis la première communion de sa nièce, il a épaisi dans tous les sens et perdu quelques neurones en fréquentant *l'Idiot International*. Tonton fume des cigarillos à la chaîne et vide les fonds de flûte, ses provocations salaces ne font plus rire personne, ses plaisanteries veules arrachent des soupirs navrés à ceux qui l'ont connu plus jeune et soi-disant bourré, mais de talent.

Le mousseux est éventé, les boudoirs mollets, Tonton fait peur aux peureux, honte aux autres... un peu pitié aussi.

* Sa délicatesse envers la gent féminine, serait-elle polychrome, est légendaire : « Les femmes se promènent avec un trou béant qui s'ouvre et se referme comme la bouche d'un poisson rouge. »

** Et pourtant : « La Noire a une peur : c'est qu'on la prenne pour une Noire, donc par derrière – et contre ça elle est prête à n'importe quoi, même à devenir frigide. »

*** Réponse : « Parce qu'elle craint le racisme, c'est-à-dire le mépris. »
L'hypothèse qu'elle n'aime pas le goût du fromage de bite me semblait envisageable.

**** Seraient-elles géniales.

Bordas (Philippe)



« Ces types avec des longs cous
et des mentons pointus
vous coûtent davantage en sels qu'en bouffe. »

Charley Goldman

Très beau garçon équipé d'une très belle silhouette anorexique, d'un très beau brushing à la Dominique de Villepin et d'un très beau vélo (cadre chromé Tommasini en Columbus 6/10ème, selle Brooks à rails titane et cuir préparé par la maison Berluti, rue Marbeuf, pièces Campagnolo Super Record toutes repercées et polies à la main, moyeux montés à l'huile, avec axes refaits en alu aéronautique dérobé dans les usines d'armement de Toulouse, roues ultra-légères à rayons ligaturés, montées par le maître Frullani, boyaux Clément Seta extra - étiquette verte - en pure soie, gaine

de frein alu CLB, poids total : 8,2 kilos en taille 59,5), pratiquant moyen d'un art moyen (la photographie), écrivain effroyable.

L'Afrique à poings nus (Le Seuil, 2004) accumule clichés calamiteux en charabia lyrique.

Vanité gazeuse et cacophonie prétentieuse.

Épate fausse davantage que nulle.

Tam-tam crevé... djembé creux.

Aveugle (« Aveugle dans le sauna nègre ») à ce qu'il voit, et sourd (« Sourd du tumulte furieux du cuir contre la peau ») à ce qu'il entend.

Tout ce qu'il ne faut ni dire ni écrire de l'Afrique : « [...] foulée de Thérèse aux Olympiades des cités », [...] « pulsion d'un retour amont aux sources de l'humain » ; de la boxe : « [...] plus triste qu'aux jours passés, les champions de basse saison sous les surfaces châtiées par les pluies » et des boxeurs : « [...] écorchés fondus sous un néon défunt » [...] haussés de blasons héroïques », « [...] camisolés d'espoir ».

Et mon cul, c'est du poulet bicyclette ?

Les Boxeurs

Recueil de nouvelles de Pierre Bourgeade (Tristram, 2003). Il y est, effectivement, question de boxeurs et de leurs histoires qui finissent mal en général (crâne éclaté, trois balles dans la tête, cinq doigts tranchés), mais, surtout, des fantasmes SM de l'auteur énoncés platement. Curieux.

Boxiana

C'est l'Iliade !

Boxiana de Pierce Egan, sous-titré : *Sketches of Ancient and Modern Pugilism from the Days of the Renowned Broughton and Slack to the Championship of Cribb*, publié pour la première fois en 1813, est régulièrement republié. Dans la préface (écrite à Paris en 1956) de son *opus magnum*, *The Sweet Science*, A. J. Liebling s'y réfère souvent et avec beaucoup de respect. Il cite perpétuellement Pierce Egan à qui il porte une admiration particulière, il voit en lui plus que le simple commentateur de combats, plutôt le chroniqueur d'une Angleterre dont Jane Austen parle peu : celle des charbonniers, des pêcheurs et des bouchers et *Boxiana* comme le livre dont Dickens saura faire son miel. En fait, A.J. Liebling rêve d'être le nouveau Pierce Egan, et que *The Sweet Science* soit le nouveau *Boxiana*.

L'Iliade du noble art est un recueil d'articles publié en six volumes en 1813, 1818, 1821, 1828 et 1829. La plupart des entrées de *Boxiana* concernent les boxeurs de l'époque : Belcher, Cribb, Mendoza, Molineaux, etc., mais il en existe d'autres sur des sujets d'ordre général et même un bref passage sur la boxe féminine, le tout agrémenté de gravures, de

publicités, de correspondances, de bouts rimés, de nombreux enrichissements typographiques et même d'un recueil de chansons !

Boxing Record

Le « grand livre » sur la boxe restant encore à écrire ne pourra se passer de *Boxing Record*, le site qui m'a grandement aidé à écrire celui-ci. D'ailleurs, *Boxing Record* est, d'ores et déjà, LE grand livre sur la boxe.

Brecht (Bertolt)

Plus la boxe s'éloigne du K.-O., plus elle s'éloigne du sport. Un boxeur incapable de mettre à terre son adversaire ne l'a évidemment pas battu. Regardez deux hommes s'empoigner à un coin de rue ou dans un café. Sous quelle forme vous représentez-vous une victoire aux points ? Les ennemis principaux du sport naturel, naïf et populaire qu'est la boxe sont ces pédants qui, derrière les cordes, collectionnent les points dans leurs chapeaux.

L'Uppercut et autres écrits sportifs (L'Arche)

Byron (Lord)

« C'est étrange, mais vrai ;
car la vérité est étrange,
plus étrange que la fiction* »

Lord Byron

Le poète pratiquait la boxe afin de prévenir l'embonpoint dont il se sentait menacé. « 8 juillet 1807, avec mes chaussures : 69 kilos 400. Juin 1808 : 88 kilos [...] Visage enflé. Mains qui tremblent. Épaules rondes et larges. Les os des doigts se cachent dans la graisse. » Il s'affame : « De la soupe, non ; du poisson, non ; de l'agneau, non. Du vin, jamais. Alors quoi ? Des biscuits rassis et sinon des pommes de terre au vinaigre. De l'eau de Seltz et encore de l'eau de Seltz. Des litres et des litres d'eau de Seltz. » Il s'entraîne recouvert de sept gilets et d'une veste ; il se purge ; il trempe ses poings dans de mystérieuses décoctions avant de frapper un sac rempli de grains de blé.

Il se montre satisfait du résultat : « Mon visage s'est allongé et je parais plus grand et plus mince. »

Paradoxalement, la « pratique du pugilat » lui permet également de « mettre en valeur la part éthérée de sa personne ».

Comment ?

Mystère !

Vapeurs...

Nuées...

Poésie...

* Jake LaMotta dira la même chose !

Callaghan (Morley)

« Tant que Morley me fera mal, je serai son ami. »
Ernest Hemingway

Plus connu pour avoir boxé avec Hemingway que pour ce qu'il a écrit, Morley Callaghan est ignoré en France où il n'a pas été traduit, et sous-estimé au Canada où il est né ; Edmund Wilson qui le comparait à Tchekov et à Tourgueniev regrettait d'ailleurs le peu de considération dont il était l'objet.

À la fin des années 20, Morley Callaghan a longtemps séjourné en France, fréquenté La Coupole, Francis Scott Fitzgerald, Le Select, Ernest Hemingway, Le Dôme, James Joyce et La Closerie des lilas. Il a tiré de ce séjour *That Summer In Paris* (Exile Editions, 1963), même époque, mêmes décors, mêmes personnages que *Paris est une fête*. Il y revient sur l'épisode qui lui vaut les honneurs de la petite histoire littéraire : il a envoyé Hemingway sur le cul en présence de Fitzgerald et il se montre navré qu'un tel enfantillage ait pu mettre fin à leur amitié.

Carco (Francis)

« La salle était tendue comme une corde de violon
et la fumée commençait à composer
un nuage bleuté autour des lampes à arc.
Le ring était d'un blanc cru.
Le maillot rouge, élégamment souligné
de parements violets de Kid Dubois, celui d'un vert comestible
de Téo Jules prenaient des valeurs inouïes... »
San Antonio

Dans *Jésus-la-Caille* (Albin-Michel, 1914), Francis Carco décrit une rencontre de boxe singulière... entre « boxeuses » (*sic*)... « Autant [...] demander si je ne suis pas un tralala pour avoir écrit *Jésus-la-caille*. » (*Francis Carco vous parle*, Denoël, 1953).

Alors que *Jésus-la-Caille* décrit dans un argot suranné (« Dans la chambre, le pante nous lâche un sigue ») un monde oublié où les zignes jouent au zanzibar au fond des rades et les Apaches du surin sur les fortif's, il est frappant de constater que ces quelques lignes sur la réunion du Moulin rouge résonnent d'une troublante actualité.

« Du promenoir, des loges, des galeries grouillantes, une énorme clameur salua les boxeuses en maillot qui défilaient. Le ring violemment éclairé occupait le milieu de la salle [...]

Les soigneurs préparaient l'éponge, les serviettes, à leur poste Madame Choupe et Madame Clotilde se serrèrent la main, puis on attachait les gants et la première aux couleurs jaune et noir attaqua. Clotilde, une superbe et lente Flamande, encaissa, donna, prit l'avantage sans effort. Elle s'amusait. On voyait, dans sa figure aux maxillaires serrés, les yeux gris s'allumer. Elle avança d'un brusque mouvement. Son corps tendit la maille verte qui le moulait. Il se replia, s'éleva, tendit encore la maille et Madame Choupe dansa dans les cordes. Au deuxième round l'adversaire renonça mais on le poussa quand même vers Clotilde, qui d'un cross l'abattit.

Le public des loges applaudissait, celui des galeries conspuait, on ne savait qui. Dans le promenoir, des esthètes fourbus faisaient l'éloge de la boxe et les souteneurs leur riaient au nez.

Deux femmes quittaient le ring. Deux autres y arrivaient ; l'arbitre les nommait. Le combat reprenait aussitôt et les acclamations, les cris et les huées luttaient opiniâtrement. Il y avait des partis pris qu'on n'expliquait pas. Tirelire saigna comme un bœuf. L'Africaine tapait en traître. On l'insulta. La Fouine était dangereuse. Panachée fuyait devant une petite noire épuisée et You-You, admirablement campée sur ses jambes, faisait à tout moment sauter les boutons-pressions de son maillot pour se montrer nue jusqu'aux reins et rire au public.

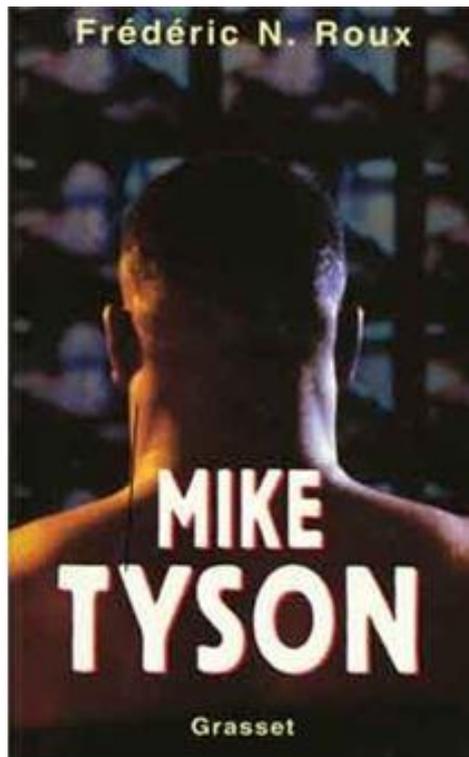
Le tumulte grandit. Si deux combattantes ne s'abîmaient pas, la foule tout entière leur criait : "Mouches ! elles attrapent des mouches ! Plus fort ! Chiqué... Chiqué !" Et chacun s'énervait et chacun reprochait à l'arbitre, au chronométreur qui voulait parler, aux soigneurs indifférents, aux femmes et à son voisin même quelquefois, de n'y rien entendre et de favoriser les apparences... »

À quelques expressions vieilles près, on se croirait dans un casino crapule au fond du Minnesota.

C'est pas du turbin loufetingue... c'est rien bath !

Bada l'arpette !

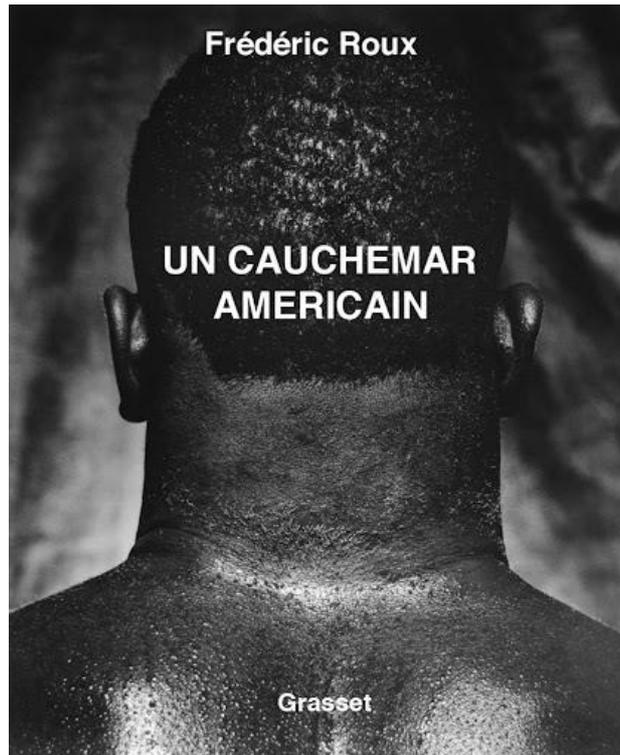
Cauchemar américain (Un)



Ce devait être le titre de ma biographie de Mike Tyson (Grasset, 1999), ce sera son sous-titre. Voulue par Jean-Claude Fasquelle (le Don King de la rue des Saints-Pères), parue sous le genre de couverture catastrophique réservée aux ouvrages déjà en solde à peine chez le libraire, avec un quatrième de couverture faisant naître « Iron Mike » dans le Bronx (il est né à Brooklyn) ; malgré la Rolls des attachées de presse (Claude Della Torre, que Dieu ait son âme !), ce sera un échec complet. Longtemps après sa parution, Pierre Marcelle, dans *Libération*, parlera d'une « trop peu remarquée biographie de Tyson »... c'est peu ! surtout pour un bon livre.

« La vie est une suite de Waterloo. »
Marie Laforêt

Pour la couv'



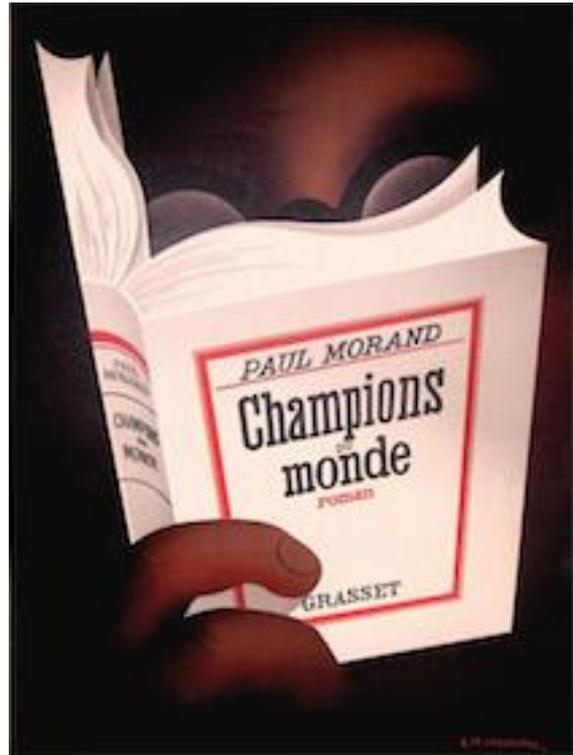
j'avais proposé ça...

Champion nu (Le)

✉ Allan, à la librairie **Les Cordeliers** (Romans-sur-Isère), en parle très bien : « Non ce n'est pas avec des grandes phrases ni des crochets dévastateurs qu'on envoie pour épater la galerie et chercher le K.O. que Barry Graham vient nous cueillir sous le menton. C'est avec un lent travail de sape, humble et minutieux qui sur le terrain des sentiments comme sur un ring finit par révéler une partition aussi belle qu'implacable, à nous laisser au bout de 16 chapitres bien ciselés comme autant de rounds, littéralement sur les genoux, nu comme tout champion devant le combat de sa vie. »

✉ Mathilde, à la librairie **Delamain** (Paris) : « Barry Graham a été boxeur avant de devenir moine bouddhiste. Ses livres sortent à l'image de ce paradoxe : entre violence et sagesse, nervosité et calme, tension et apaisement. Sa lucidité effraie en même temps qu'elle bouleverse. On sort K.O. de ce très grand livre. »

Champions du monde



Champions du Monde (Grasset, 1930) raconte les destins croisés de quatre jeunes gens, étudiants à l'Université de Columbia, « nés aux quatre coins des États-Unis, à quatre étages différents de la société, issus d'ancêtres venus du bout de monde » ; ils forment une société secrète dont le but avoué est que chacun d'entre eux devienne « maître de l'Amérique ». Le plus athlétique, Jack W. Ram* (« On l'appelait le Bison, à cause de son front large, de son poitrail, de sa toison couleur de rouille. Des membres renflés ou évidés, suivant le dessin de ses muscles si saillants qu'ils ombraient le torse, les reins, le ventre. Ses pieds, ses mains ressemblaient à des outils préhistoriques »), deviendra boxeur. Dix ans plus tard : « Son nez s'était aplati, ses oreilles, bossuées comme une aile de vieille Ford, ressortaient en bourrelets à l'extérieur ; on voyait sa peau ampoulée par les coups ; sa bouche, volontiers ouverte, il la tenait toujours fermée maintenant, la langue roulée à l'intérieur, de peur qu'un uppercut ne vînt la trancher. »

De ces quelques extraits, on peut déduire que Paul « Speedy » Morand ne s'est pas trop foulé la nénette. La suite le confirme... quelques années plus tard, Jack Ram est devenu « un hybride mélangé de professionnel, de gentleman et de gymnasiarque » flanqué d'une « 1000 carat girl » que seuls les objets intéressent... « un nez de musée [...] d'énormes cils plantés comme des sabres [...] enduite d'une beauté trop fraîchement peinte ». Pour cent mille dollars, le Bison accepte de rencontrer Fritz (« résistant comme un nègre ») Unger à Madison Square Gardens (sic !) en quinze rounds de trois minutes.

« Nus, sous la pluie électrique précipitée des abat-jour. Chairs roses, caleçons blancs, gants noirs [...] ils sautaient sur place, piétinaient leurs ombres pâles. La "saucisse" a vite fait de ressembler à du pâté de foie... le Boche est "en confiture", dès les premières reprises il ressemble à "un

étalage de boucher que rien n'arrivait à nettoyer". Les "choucroutes" finissent par abandonner, non sans porter réclamation, ce qui déclenche la fureur de la foule. Émeute... lampes brisées... charges de police... "Un des plus grands scandales dans l'histoire de la boxe [...] dix mille dollars de dégâts à Madison Square Gardens (*re-sic*)". Fin mot de l'histoire : il s'avère (pourquoi ? rien ne justifie la manœuvre) que Müller, le manager de Ram, avait, à l'insu de son boxeur (comment ? l'histoire ne le dit pas), glissé à l'intérieur de son gant droit "une plaque d'acier légère et très dure." »

Jackie Ram, pourtant innocent, se fait sauter la cervelle dans un taxi et Paul Morand se retrouve page 131 débarrassé de l'un de ses héros (poids lourd entretemps devenu mi-lourd), celui dont il ne savait, à vrai dire, pas trop quoi faire.

L'intrigue de ce qui ressemble à peine à un roman est faiblarde, le style désuet, au ras du ridicule parfois, malgré quelques passages joliment enlevés, pourtant *Champions du monde* se retrouve toujours cité comme un exemple de littérature sportive... sans doute par des paresseux ne l'ayant pas (re)lu.

* Comme l'emblème de Dodge.

Chemin (Michel)

Longtemps, Michel Chemin a été journaliste à *Libération*. Spécialiste du Noble Art, il écrit sur la boxe depuis l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République.

Auteur de *La Loi du ring*, « Initiation à l'histoire de cette loi – physique, morale et humaine – du ring » (Gallimard, 1993) ; *La boxe dans son siècle* en collaboration avec Gilles Lanier et Jean-Louis Bocquet (La Sirène, 1991) ; *Direct*, une biographie de Stéphane Ferrara, « Un récit romanesque qu'on dévore de bout en bout » (Éditions Fetjaine, 2012) ; *Boxe de Ali à Tyson - L'âge d'or*, « Un ouvrage à l'iconographie foisonnante qui restitue toute la force de la boxe moderne » (Hugo Sport, 2018).

Cohen (Olivier)

Olivier COHEN
RE: La boîte mode d'emploi
À : Frederic Roux

Important 13 septembre 2021 à 17:34

OC

Bonjour Frédéric Roux.

Oui, voilà une histoire subjective de la boîte (je vous cite), et c'est passionnant.

A condition de s'intéresser à... l'histoire « culturelle » de la boîte. Ce qui est mon cas.

Alors, combien de lecteurs ? J'imagine que c'est ce que voulait dire Olivier Nora avec ce « Trop compliqué ! ».

(Réponse décevante, même en considérant que la fabrication d'un livre de 2 500 000 signes coûte une fortune.)

Je vais donc passer mon tour. En espérant sincèrement qu'un éditeur sera assez téméraire pour parier sur votre livre.

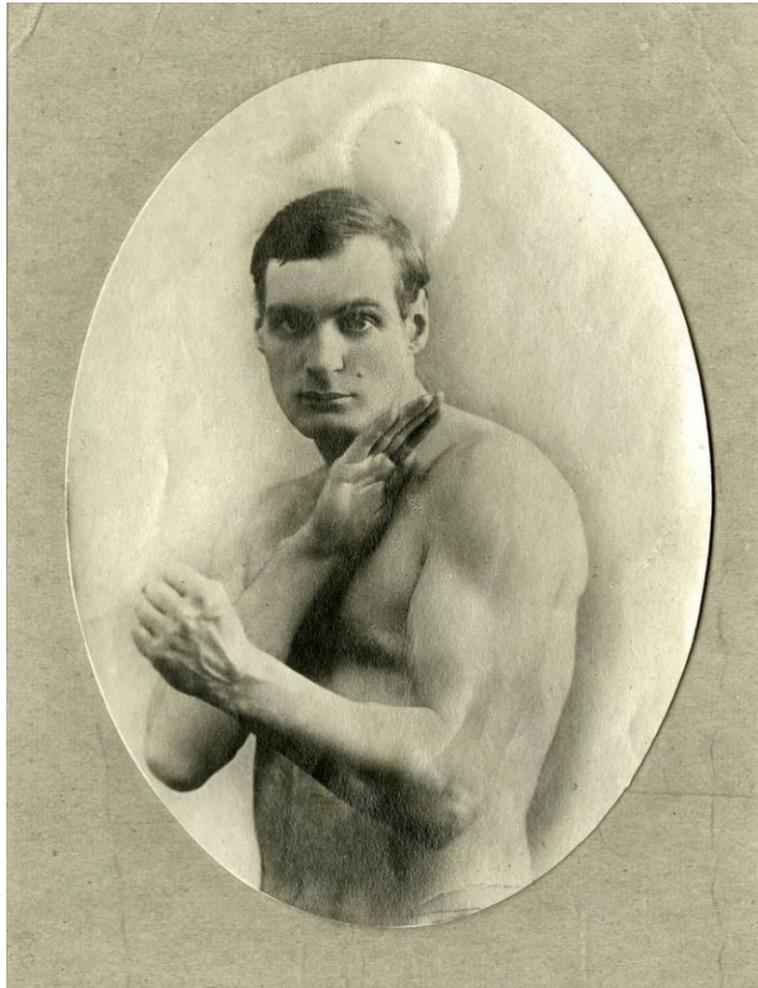
Avec toute mon estime,
O.C.

PS. Quid des « dictionnaires amoureux » (Plon) ?

Coin neutre

Dans ce *Coin neutre*. *Camus, Cerdan, vies croisées* (Pierre Grouix, éditions du Bourg), les approximations sont légion : le « peek-a-bo » (*sic*) donné comme une « stratégie d'offensive à outrance » (c'est l'inverse) ; les rapprochements (très) souvent tirés par les cheveux : « Albert Camus, Marcel Cerdan, ici onze lettres, là douze » ; des coïncidences (Fausto Coppi mort deux jours avant Camus) données comme des signes du destin, le tout dans un style pas toujours très orthodoxe (« une activité sauvage arquée sur la vitesse ainsi celle de ses crochets gauches qu'il décoche comme des faux »). Parfaitement dispensable malgré le beau titre.

Cravan (Arthur)



23 avril 1916 : Jack Johnson (43-6-8), Plaza de Toros Monumental, Barcelone, défaite (K.-O. au 6^e)

26 juin 1916 : Frank Hoche (12-1-0), Fronton Condal, Barcelone, match nul

15 septembre 1918 : Jim Smith (palmarès inconnu), Plaza de Toros, Mexico, défaite (K.-O. au 2^e)

Trois combats en deux ans, deux défaites par K.-O. dont une devant un type dont on ignore jusqu'au palmarès, un nul, enfin... peut-être, on ne sait pas vraiment !

À ma connaissance, le seul boxeur à avoir effectué son premier combat professionnel contre un champion du monde (et pas des moindres...) après une carrière amateur inexistante.

Crews (Harry)

« Tôt ou tard, on arrête tous d'être bons.
C'est comme ça. »

Harry Crews

Une gueule à épater les éducateurs spécialisés, auteur de *The Knockout Artist* (HarperCollins, 1988), l'histoire d'un boxeur si fragile qu'il se met lui-même K.-O. pour gagner sa vie. Croisement de Bukowski et de Jim Thompson, Harry Crews a un faible pour les *mavericks* (*Car*, William Morrow & C°, 1983 ; *Body*, Poseidon, 1990) et les *freaks*.

The Knockout Artist est plutôt drôle, fait montre d'une assez bonne connaissance de sujets abandonnés à la sous-littérature (la boxe, le culturisme) mais, complaisance oblige (les mecs picolent, les nanas ont la chatte en flammes), on n'est jamais très loin de *Tom et Jerry*.

Crow (Peter)

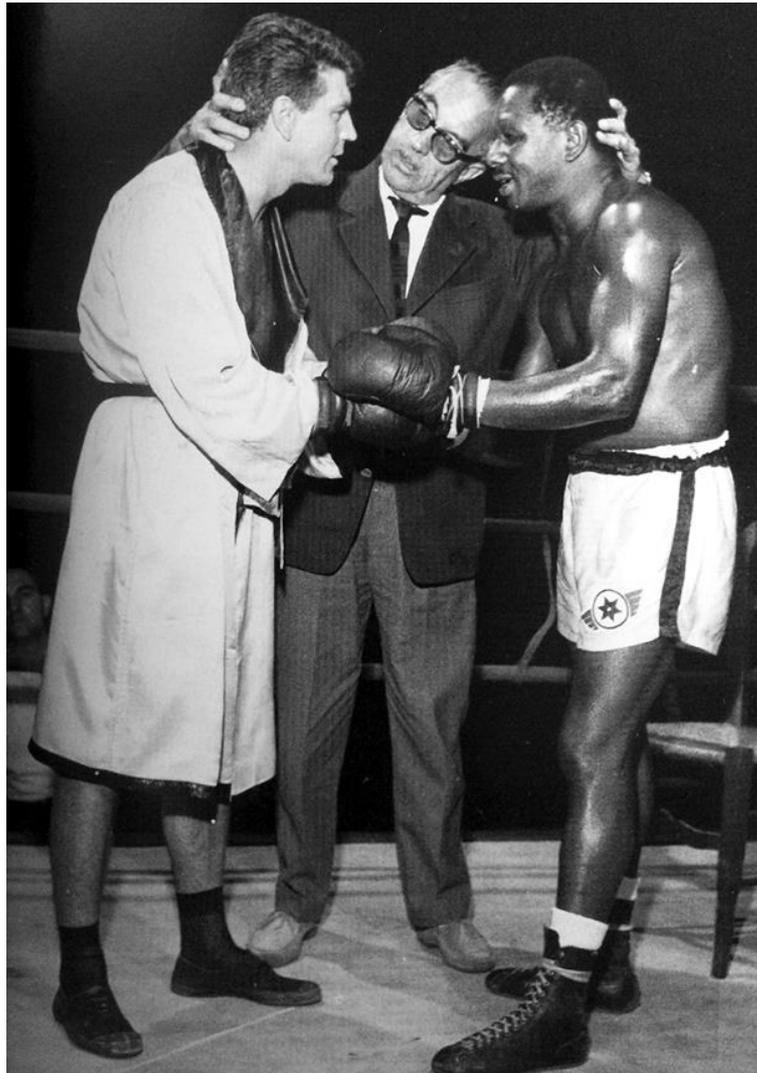
« Ôte-moi d'un doute. »

Pierre Corneille

Le patronyme du célèbre journaliste du *TV Inquirer* (l'équivalent « américain » de notre *Télé-Obs*), auteur de la célèbre phrase à propos de Mike Tyson : « Son bras est vaincu, mais non pas invincible », rapportée par mes soins dans *Mike Tyson, un cauchemar américain* et recopiée depuis à plusieurs reprises dans la presse, pourrait se traduire par Pierre Corneille dont on se souvient qu'il a écrit (*Le Cid*, acte II, scène 2) : « Ton bras est vaincu, mais non pas invincible ».

Il me semble aussi, mais à force, je m'y perds, avoir attribué à Peter Crow : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire »...

Decoin (Henri)



Connu comme réalisateur (*La vérité sur Bébé Donge*, *Razzia sur la chnouf*, *La Chatte sort ses griffes*), Henri Decoin a été un nageur et un joueur de water-polo de haut niveau (champion de France du 400 mètres nage libre, 1912), il a disputé trois ou quatre [combats](#) professionnels en 1914. Après la Première Guerre mondiale qu'il finira chef d'escadrille (six fois cité, Légion d'honneur à titre militaire), il devient rédacteur-en-chef de *La Boxe et les Boxeurs* avant de succéder à Théodore Vienne comme directeur du Wonderland et du Select Boxing Club.

Marié en troisième nocces à Danielle Darrieux, Henri Decoin est le père de Didier Decoin, président de l'académie Goncourt.

Quatre ans avant de réaliser *Battling-Geo* (1934) avec Georges Carpentier, l'histoire de la chute d'un boxeur (le film devait initialement s'appeler *Toboggan*), Henry a publié *Quinze rounds, histoire d'un combat* (Flammarion), dédié à une brochette de boxeurs d'époque : Albert Badoud, Raymond Vittent, Young Travet, Robert Diamant, Francis Charles, Paul Fritsch et André Routis, mais aussi à la mémoire de Fred Bretonnel et à « tous les pugilistes que le "Noble Art" a amoindris ». Ce livre aurait fait d'Henry Decoin le compagnon de route du dadaïsme, à la lecture cette appellation est assez « surréaliste », il n'y a rien de Dada là-dedans, hormis,

peut-être, quelques métaphores forcées dans les dernières pages. En revanche, le livre est tout entier construit comme un film tourné en caméra subjective. Le héros du livre raconte, à la première personne, souvent au présent, le combat l'opposant à Ralph Geiger, champion d'Allemagne. Un monologue intérieur de plus de 200 pages qui rebondit de l'euphorie des premières reprises au désespoir des suivantes. Tout ce qui est censé défiler dans la caboche de « Battling » résonne à la vitesse des coups donnés, des coups reçus et des retournements de situation. Tout le petit théâtre du boxeur, du manager et du public défile, allant de la raison au délire à la vitesse de 24 images par seconde. Les phrases épousent les trajectoires baroques des boxeurs enfermés entre 12 cordes jusqu'au *twist* final, un peu convenu, mais pas malvenu pour autant.

Quinze rounds, histoire d'un combat est certainement le meilleur livre jamais écrit (en français) sur le sujet. Personne ne le cite jamais.

Je suis fier d'être à l'origine de sa réédition à L'Arbre vengeur, comme je le serai de celle de *That Summer in Paris*, je ne sais où...

Dexter (Pete)

Randall « Tex » Cobb jugeait sévèrement les journalistes sportifs : « Mon boulot, c'est de me faire taper sur la gueule, c'est déjà pas génial, mais y a pire, les types qui me regardent me faire taper sur la gueule et qui écrivent là-dessus », sauf que Pete Dexter, le meilleur ami de Tex, était journaliste, qu'il lui arrivait d'écrire sur le sport, plus particulièrement sur la boxe et plus particulièrement encore sur son meilleur ami : Randall « Tex » Cobb, héros d'une formidable série de quatre articles parue en 1982 dans le *Philadelphia Daily News*.

L'amitié entre ces deux-là a été scellée par leurs sangs mêlés en 1981 dans un rade de Schuylkill, banlieue louche de Philadelphie.

Dans un premier temps, Dexter s'explique avec le propriétaire du bar, mécontent de la manière dont le journaliste avait rendu compte du meurtre de son frère pour une sombre affaire de dope.

Dans un deuxième temps, l'écrivain a la malencontreuse idée de menacer celui qui vient de lui casser la gueule de revenir accompagné de Tex Cobb.

Lorsque l'écrivain revient un peu plus tard, effectivement accompagné de Tex Cobb, un comité d'accueil les attend de pied ferme... une vingtaine de types armés de battes de base-ball, de démonte-pneus et de fers à béton enrobés de chatterton !

– J'espère que c'est l'équipe de *softball*, glisse Cobb à l'oreille de Dexter.

Et le massacre peut commencer.

Tex Cobb s'en sortira avec quelques dents en moins et un bras cassé (son championnat du monde contre Mike Weaver sera remis *ad vitam æternam*) ; Pete Dexter s'en sortira beaucoup moins bien : une hanche et la colonne vertébrale brisées, traumatisme crânien. Moins bon encaisseur que le boxeur, l'écrivain porte encore les stigmates de cette aventure.

Lorsque Pete Dexter sortira de l'inconscience, ce sera pour entendre Tex menacer les secouristes : « S'il est mort, vous aussi ! Aucun des enfants de salaud que vous êtes n'en réchappera ! » Dans l'ambulance tapissée de sang qui les mène à l'hôpital, Dexter exprimera quelques regrets sur la stratégie foireuse qu'ils avaient adoptée : « Franchement, Tex... on aurait dû mieux préparer notre coup ».

– À Gettysburg, le général Pickett avait mieux préparé le sien, lui répond Tex.

Pete Dexter a toujours pensé que sans Cobb (rebaptisé Stephen Faint dans ses livres), il était mort. Il a raconté cette mésaventure dans plusieurs de ses livres, la version publiée dans *Spooner* (Points) est hautement recommandable.

Dos Passos (John)

Le 7 juin 1936

Mon cher Ernest,

Alors, qu'est-ce qui est arrivé à ton copain Loulou Banania ? Le mariage ? La drogue ? Il était malade ou c'est Hitler qui a raison ?

John

Double cœur

« La boxe excite les écrivains et les pousse à pérorer. »

James Ellroy

Double cœur (Calmann-Lévy) arrive sur le marché précédé d'une réputation à tout casser. Antonia Logue figure déjà parmi les vingt et un écrivains anglais qui marqueront le siècle ; son ouvrage a été vendu dans sept pays à la simple lecture du prologue et a obtenu *l'Irish Times Literature Prize* en 1999. Il présente – a priori – trois avantages aux yeux des professionnels et du public : c'est une bonne idée, c'est écrit par une femme qui connaît que dalle à son sujet et c'est extrêmement mal traduit de l'anglo-saxon. Il ne serait donc pas étonnant que *Double cœur* se retrouve en tête de gondole avec un mot du libraire griffonné vantant son intérêt et sa profondeur avant de finir dans le bac des soldeurs qui raffolent, eux aussi, des ouvrages à jaquette bariolée.

Miss Logue a imaginé que, vingt ans après sa disparition, Arthur Cravan demandait à Jack Johnson de prendre contact avec sa femme Mina Loy pour savoir si elle l'aimait encore. L'argument est légèrement tiré par la coquille, mais l'auteur a tous les droits, qui kidnappe de la sorte trois excentriques dont la vie est bien mieux qu'un roman.

Arthur Cravan d'abord, le « poète aux cheveux les plus courts du monde », qui préférait la boxe à la littérature et les brutes nègres aux pâles professeurs, ce qui le rend sympathique et impressionne les littérateurs dispensés de gym tout au long de leur scolarité. La réalité est plus cruelle : Cravan, champion de France amateur sans disputer un seul combat, a pris dérouillée sur dérouillée chaque fois qu'il est monté sur le ring. La dernière fois à Barcelone en 1916 contre Jack Johnson.

Le premier Noir champion du monde des poids lourds, exilé en Europe pour ne pas finir en prison, vivait à l'époque d'arnaques de ce genre pour continuer à entretenir ses femmes (blanches), acheter des voitures (de course) et ouvrir des bordels. À côté de lui, Tyson ferait figure de premier communiant ; après qu'il eut massacré James J. Jeffries, on releva 19 morts et 251 blessés aux quatre coins de l'Union. Ali n'existerait pas sans lui, pas plus que Dada sans Cravan.

Dans son genre, Mina Loy n'était pas mal non plus : femme libérée, peintre d'avant-garde, poétesse scandaleuse, elle pose pour Man Ray, un thermomètre en guise de boucle d'oreille, rencontre Cravan à New York (il y donne des conférences où il tire des coups de revolver à poil), le suit au Mexique où il disparaît sous ses yeux en essayant le voilier qui devait les emporter. Il lui laissera une fille, Fabienne.

Miss Logue a composé son livre autour de l'absence de Cravan (le titre original est *Shadow-box*, astucieusement traduit par *Double cœur*) comme on monte une tour de Babel en Lego : Jack écrit à Mina qui écrit à Jack et ainsi de suite... chacun raconte sa vie. La fiction vue comme un club-sandwich ! Avec quelques interludes en italique pour tenir le rôle décoratif de la salade : l'un du fait de Cravan (pour que l'on comprenne bien que son absence est, en réalité, une présence), les autres de sa fille qui semble – Dieu sait comment – au courant de l'intrigue. Cela permet à l'auteur, s'appuyant sur la documentation *ad hoc*, de se montrer aussi à l'aise dans la peau d'une poétesse que dans celle d'un boxeur.

Mina fait l'expérience de la liberté qui « équivalait à être perchée sur une échasse et appuyée contre un mur en cherchant déjà le suivant », dans ces conditions périlleuses ses idées « se mettent à saigner » ; à peine remise, elle croise Marinetti dans un salon : « tandis que je circulais dans la pièce, je sentais mon dos cloué par les stigmates de son regard ». Persécutée de la sorte, on comprend qu'elle se réfugie dans les bras de Cravan, surtout que « les expressions de son amour coulaient, plus épaisses que de la cire chaude », bien qu'une fois le corps d'Arthur disparu, elle soit « incapable de concéder qu'il était parti » alors même que « l'émotion prédominante était un soulagement débridé ».

Pour ce qui est des dons acrobatiques, Jack Johnson n'est pas en reste puisque son adversaire, « penché pour essayer de se battre contre son plexus solaire du plus près possible », lui envoie de « grands coups de balancier dans le ventre... qui lui ébranlaient la tête et les pieds » ; encore heureux, il les écarte « d'un uppercut du gauche à la poitrine, utilisant son aisselle pour faire levier... avant de l'envoyer dinguer, telle une porte sur ses gonds, d'un uppercut volant sous le menton », ce qui a pour effet de laisser l'imprudent « inerte en dehors de son rythme cardiaque ».

Tout cela est très approximatif, qui donne du réel l'impression qu'en donne la lecture d'un mode d'emploi de répondeur numérique, mais, en réalité, nullement rédhibitoire. Toute l'affaire repose sur le sentiment que l'Anglo-Saxon nous est supérieur en tout et que, face à lui, nous ne saurions, bien entendu, exister dans le détail. Lorsqu'il s'agit de boxe par exemple ; à tel point que l'on a vu la critique encenser la biographie de Liston (Tosches) alors qu'elle n'est pas encore traduite, comme elle l'avait fait du *Combat du siècle* (Mailer) et de *Tricoté comme le diable* (Algren) qui oscillent entre pas terrible et franchement mauvais.

En réalité celui qui domine le monde domine la culture et les dominés se doivent de lui donner des signes voyants de soumission.

Ainsi va la littérature chez les Bonobos.

Doyle (Sir Arthur Conan)

On cite toujours le créateur de Sherlock Holmes lorsque l'on recense les écrivains ayant écrit sur la boxe. Si Arthur Conan Doyle a bien écrit *Rodney Stone* (en français, *Jim Harrison, boxeur*), en 500 pages, il n'est pas vraiment question de boxe ni d'ailleurs de Jim Harrison. En revanche, le style de Conan Doyle peut amuser les amateurs de canapés Chesterfield, de buffets Chippendale, et ceux des aventures du *Jeeves* de P.G. Wodehouse.

Dunn (Katherine)



« Personne ne veut interdire l'Église sous prétexte qu'un prêtre a violé un enfant de chœur, mais la boxe, c'est différent. »

Katherine Dunn

Sans doute la meilleure analyste récente des choses de la boxe et l'une des plus indépendantes, anti-abolitionniste convaincue, elle travaillait régulièrement pour *cyberboxingzone.com* ; elle a notamment pris la défense de Mike Tyson à l'issue de son deuxième combat contre Evander Holyfield. Katherine Dunn a gagné le prix Dorothea Lange - Paul Taylor en 2004 pour sa collaboration avec [Jim Lommasson](#), photographe ([School of Hard Knocks : The Struggle for Survival in America's Toughest Boxing Gyms](#)).

Elle est également l'auteur de trois romans, dont [Geek Love](#), finaliste du National Book Award en 1989 ; à peu près illisible en français, la traduction y est, peut-être, pour quelque chose... puisqu'édité par Gallmeister !

Katherine Dunn est moins prévisible que Joyce Carol Oates, et [*One Ring Circus : Dispatches From the World of Boxing*](#) (Schaffner Press, 2009) plus intéressant que *On Boxing*.

Katherine Dunn est morte d'un cancer du poumon le 11 mai 2016 à Portland (Oregon).

Édition

« Avoir du courage en sachant dès le départ qu'on sera battu et aller au combat : voilà ce qu'est la littérature. »

Roberto Bolaño

S'il faut en croire les titres des gazettes, la littérature et le noble art feraient bon ménage. À peine l'article entamé, les choses sont moins évidentes puisqu'il semblerait que « LA » boxe (on imagine ce à quoi « LA » boxe peut ressembler dans l'imaginaire d'un critique littéraire : le portrait-robot de la salope dont il rêve de faire connaissance lors d'un salon du livre et à qui il n'osera jamais proposer la botte) accepte seulement de convoler en justes noces avec des auteurs américains (cow-boys mal rasés munis de deltoïdes comack marinés dans le Jack Daniel's, la fumée des Camel et la BBQ Sauce) ; elles s'aggravent si l'on s'aperçoit qu'en fait elle est veuve (à suivre de tels régimes, on comprend) depuis la nuit des temps... « la » boxe a donc convolé avec : Ernest Hemingway, bien sûr ; Norman Mailer et Jack London, évidemment ; Ring Lardner, Budd Schulberg, Nick Tosches et F.X. Toole, récemment ; à moins qu'elle ne soit encore pacsée avec des individualités d'occasion : Leonard Gardner, Joyce Carol Oates ; les choses deviennent carrément catastrophiques lorsque sont cités les quelques auteurs français voulant s'y frotter et pour qui, de l'avis général, la mariée est trop belle (« T'as vu ton petit robinet, mon biquet ? ») ; encore heureux, elles finissent par s'arranger une fois pour toutes lorsque mon nom est malencontreusement omis ; en revanche, ne pas citer Arthur Cravan est considéré comme éliminatoire.

« Les écrivains libres et les boxeurs ont cela de commun qu'ils prennent des coups de poing sur la gueule pour enrichir leurs managers. Seule différence, et de taille, les écrivains deviennent plus forts en vieillissant. »

Roger Rudigoz

On trouvera ci-dessous un hit-parade des meilleurs livres *sur* la boxe d'après une liste établie par Benoît Heimermann avec le concours d'Adrien Bosc, Bernard Chambaz et Luc Folliet, publiée in *Desports* n° 10, semblant confirmer les propos ci-dessus.

Le Combat du siècle, Norman Mailer (Gallimard) ; *De la boxe*, Joyce Carol Oates (Tristram) ; *Sur le ring*, Jack London (Phébus) ; *Night Train*, Nick Tosches (Rivages) ; *Fat*

City, Leonard Gardner (Tristram) ; *Champion*, Ring Lardner (10/18) ; *50 000 dollars*, Ernest Hemingway (Gallimard) ; *Plaisir des sports : Essais sur le corps humain*, Jean Prévost (La Table ronde) ; *La Brûlure des cordes*, F.X. Toole (Albin Michel) ; *Plus dure sera la chute*, Budd Schulberg (Encre de nuit) ; *Rodney Stone*, Arthur Conan Doyle (Plon) ; *Le 16^e round*, Rubin Hurricane Carter (Les fondateurs de brique) ; *Panama Al Brown*, Eduardo Arroyo (Grasset) ; *Mal Tiempo*, David Fauquenberg (Fayard) ; *Nicolas Bergère*, Tristan Bernard (Ollendorff) ; *Ring noir : quand Apollinaire, Cendrars et Picabia découvraient les boxeurs nègres*, Claude Meunier (Plon).

Faure (Antoine)

Il aime les livres, la boxe dont il est l'un des meilleurs spécialistes français, et blogue dessus. Il aime aussi le vin, la politique, les séries B, les ris de veau, Clint Eastwood et les chiens.

Fight (The)

« Norman Mailer a passé plus de temps à penser à sa place dans le monde littéraire qu'à écrire. »

Tom Wolfe

« Il boxe pas mal, mais il écrit mieux. »

Roger Donoghue

À l'origine, *The Fight* est un article de 54 000 mots sur le combat Ali/Foreman à Kinshasa, paru dans deux numéros consécutifs (mai - juin 1975) de *Play Boy*, la version intégrale (67 000 mots) sera publiée la même année par Simon & Schuster. Norman Mailer qui n'a séjourné que peu de temps au Zaïre a mis six mois à l'écrire, il déclarera plus tard qu'il aurait pu mettre dix ans et même vingt pour qu'il soit parfait.

Il est d'usage de considérer *The Fight* comme le meilleur « article* » jamais écrit sur un combat. En fait le compte-rendu de la rencontre proprement dite n'occupe qu'un tiers du texte, le reste est occupé par des considérations sur la philosophie bantoue et le concept de *n'golo* que l'on peut, plus ou moins, assimiler à la force vitale et, surtout, par le souci de Mailer de se régénérer comme artiste de la même manière qu'Ali redeviendra champion, et celui de se confondre (l'un de ses fantasmes récurrents) avec les Noirs et leur culture. C'est quelquefois un peu confus et même un brin baroque : en boxe, les Noirs sont du côté de la femme, les Blancs de l'homme (*sic*), mais toujours intéressant, surtout si l'on ne s'intéresse pas au combat (*fight*).

Toutes ces digressions font quelquefois oublier la rencontre, mais pas les préoccupations littéraires de Mailer qui ont à voir avec un autre combat mené de loin et depuis longtemps** avec un autre écrivain-boxeur : « Eeernest Papaaa Heming...waaaay ! » *The Fight* sera-t-il l'égal de *Mort dans l'après-midi* ou bien Mailer refusera-t-il le combat comme Sergius O'Shaughnessy, le héros du *Parc aux cerfs* (1957), a renoncé à écrire un

livre sur la corrida ? Comme Mailer est juif, il a un net avantage sur Hemingway, il a le sens de l'autodérision et s'en sert comme d'un crochet du gauche : après un court footing au côté d'Ali, Mailer revient doucement à N'Sele où le camp de base du « Greatest » est établi, la nuit africaine est emplie de bruits inquiétants, dont les rugissements d'un lion invisible. Quand Mailer se vantera de la volonté dont il lui a fallu faire preuve pour tenir sa peur à distance, on lui rira au nez : le lion est pensionnaire du zoo voisin. Aussi proches qu'ils puissent être, cela décrit métaphoriquement assez bien l'écart entre l'écrivain et le boxeur, sur le ring, le lion est en liberté.

* Un article de plus de 200 feuillets !
« Journey to Zaïre » de Budd Schulberg est dix fois plus juste en 20 feuillets.

** Depuis *Les Nus et les morts*
que l'on ne peut pas ne pas rapprocher de *L'Adieu aux armes*.

Fourny (André Arnaud)

André Arnaud Fourny, spécialiste de boxe depuis 1982 à *L'Équipe*, a couvert les plus grands combats dans le monde entier et rencontré les plus prestigieux champions d'hier et d'aujourd'hui. Auteur (avec la collaboration de Serge Laget) d'un *Dictionnaire de la boxe* (Perrin, 2018).

Froissart (Lionel)

« C'est presque trop facile d'écrire sur cette discipline. »
Lionel Froissart

Journaliste français, spécialiste des sports automobiles, il a travaillé plus de vingt ans à *Libération*, auteur de *Les boxeurs finissent mal... en général* (Héloïse d'Ormesson, 2007), prix Sport Scriptum, 2008.

Fun (de l'Histoire)

En 1989 paraît dans le numéro d'été de la revue *National Interest* un article intitulé « La fin de l'histoire » d'un certain Francis Fukuyama, jusque-là inconnu au bataillon. Ces quelques pages, artificiellement gonflées jusqu'à la dimension d'un livre en 1992, allaient créer une secousse dans l'histoire des idées comparable à la notion de « post-modernité » censée décrire le nouveau monde dans lequel nous (les Occidentaux) vivrions aujourd'hui et ce jusqu'à la fin des temps.

Reprise de Hegel, la thèse est simple : la démocratie libérale est le régime politique sur lequel le soleil ne se couche jamais, les lumières démocrates illuminent l'ensemble de la mappemonde, l'oiseau de Minerve équipé de Google Glass™ plane de l'aube au crépuscule, l'ère du consensus

est advenue, l'histoire est terminée, le dernier homme est né. La chute du Mur de Berlin (155 kilomètres de long, 3 mètres 60 de haut), l'effondrement des démocraties populaires et la désintégration de l'Union soviétique donneront à cette thèse des allures prophétiques assez vite contredites par quelques événements ultérieurs, dont l'effondrement des Twin Towers sera l'acmé spectaculaire.

La sphère intellectuelle aura tôt fait de se gausser de la naïveté de l'Américain (l'Américain, serait-il diplômé d'Harvard, est un grand gosse) en s'appuyant sur la multiplication des conflits qui n'ont pas manqué de secouer le corps social et la géographie *après* la publication de « La fin de l'histoire ». La descente en flammes des thèses de Fukuyama et de leur simplisme faisait peu de cas des précautions qu'il y apportait. Fukuyama décrivait plutôt une tendance générale qu'un fait constitué (qu'en bon libéral reaganien, il appelait de ses vœux), il n'ignorait pas les secousses possibles dans les pays où la démocratie libérale et le capitalisme de la même teinte n'avaient pas encore conquis le niveau des pays les plus développés, il ne faisait pas l'impasse sur les résistances, les archaïsmes, la montée des intégrismes, en gros tout ce que nos démocraties libérales considèrent comme étant le Mal. Le Mal absolu, c'est la violence, l'Histoire ne peut être que tragique, la boxe n'est rien d'autre qu'une violence ritualisée, la représentation sportive du tragique ; qu'elle soit interdite dans les pays scandinaves les plus proches de l'idéal démocratique *idéal* est bien la preuve qu'elle est du mauvais côté de la force, que sa disparition est programmée, c'est ce qu'elle fait sous nos yeux en tendant à se confondre avec les « loisirs » et le « fun ».

Fusaro (Philippe)

Lorsqu'il était libraire à Strasbourg, Philippe Fusaro m'avait invité pour débattre de *Mike Tyson, Un cauchemar américain* (Grasset, 1999), ma biographie d'Iron Mike... on s'est retrouvés quatre : lui, sa copine, moi et ma femme.

Autant dire que nous ne nous sommes pas éternisés.

On est allés dîner (choucroute) et nous avons passé une bonne soirée (riesling).

Je l'ai perdu de vue et puis il a écrit *Le Colosse aux pieds d'argile* (La fosse aux ours, 2004), une biographie qui n'en était pas une de Primo Carnera, le champion du monde qui a dansé avec ma mère.

Le père de Philippe Fusaro s'appelle Giuseppe et Giuseppe Fusaro, né à San Martino de Venezia, poids léger, a disputé 127 combats, battu deux fois par André Famechon et deux fois par Ray Famechon, il a rencontré deux fois Léandre Matéos, l'entraîneur des frères Angulo qui avait une belle gueule d'ancien boxeur* et vidait les poubelles pour la communauté urbaine...

Manque de pot, tous les « hasards objectifs » ne sont pas poétiques, en réalité, ce Giuseppe Fusaro n'est pas le père de Philippe Fusaro !

* On peut l'apercevoir dans *Mon curé champion du régiment* (1955) d'Émile Couzinet dont les vedettes sont Duvallès et Jean Carmet !

Gardner (Leonard)



La grande Joan Didion a déclaré avoir rarement été aussi impressionnée, Raymond Carver était jaloux de lui et Richard Ford aussi, Denis Johnson l'admirait tellement qu'il a étudié *Fat City* entre dix-neuf et vingt-cinq ans avant de se résoudre à balancer le seul livre que Leonard Gardner ait jamais écrit pour se débarrasser de son influence – une fois pour toutes.

Fat City a fendu le cœur de Budd Schulberg et le vieil homme qui connaissait la boxe mieux que personne et qui avait écrit l'un des meilleurs livres sur le sujet n'a jamais compris que Leonard Gardner ne soit plus jamais remonté sur le ring... « Un type qui montre si bien ce que c'est que de prendre le Greyhound de Tijuana jusqu'à Stockton pour se faire péter la gueule... et le type capable de ça ne recommence pas... incroyable ! »

À la sortie du livre, la critique a comparé Leonard Gardner à Mark Twain et à Herman Melville, Gardner a mis quatre ans à écrire les aventures de Billy Tully et d'Earnie Munger, il a sabré la moitié du texte original avant que *Fat City* soit publié en 1969 chez Farrar, Strauss & Giroux ; finaliste du *National Book Award* finalement remporté par Joyce Carol Oates, son livre s'est vendu à presque 20 000 exemplaires et à plus de 100 000 en édition de poche, trois ans après sa sortie il a été adapté au cinéma par John Huston.

Léonard Gardner est né à Stockton le 3 novembre 1933, d'un père inspecteur des postes et d'une mère femme au foyer. Vers l'âge de sept

ans, il sera victime d'un rhumatisme articulaire aigu qui lui fera manquer l'école deux années entières. Pour aider à sa convalescence, son père lui achète une paire de gants de boxe et accroche un punching-ball dans leur garage. Pompiste sur Skid Row, boxeur amateur au Lido Gym où il se fera casser le nez puis étudiant en littérature à l'Université de San Francisco. Après le succès de *Fat City*, le livre, et l'échec de *Fat City*, le film, Leonard Gardner se laissera séduire par les sirènes de l'industrie du divertissement, il louera son savoir-faire à la télévision, il sera scénariste de nombreux épisodes de *NYPD Blue*, ce qui lui évitera de finir professeur de *creative writing*.

Gardner, en littérature, peut faire penser au boxeur mexicain de *Fat City*, venant de Tijuana et repartant de Stockton après avoir fait son boulot, sauf qu'Arcadio Lucero perd et que Gardner avait gagné. À presque quatre-vingt-dix ans, il vit à Larkspur (Californie) avec Alissa Valles qui est poète et beaucoup plus jeune que lui, il est mince, poli, élégant, lorsqu'on lui demande s'il a été poids welter, il répond : « Je suis poids welter », il conduit une Toyota Camry hors d'âge. On dit de lui qu'il a été une fois champion du monde et que c'est déjà pas si mal, en réalité Leonard Gardner est plus modeste que cela, il considère qu'il n'a pas encore été champion du monde. Comme il est orgueilleux, il ne désespère pas de l'être. Il écrit un autre livre.

Garréta (Anne F.)

« Le béton, c'est pas un métier de pédé. »
Dans l'béton (Grasset, 2017)

Une entrée en apparence totalement saugrenue qui devrait *chiffonner* les lecteurs automatiques. Et pourtant, pas de panique ! [Anne F. Garréta](#) est une écrivaine dite « difficile » (dans son premier livre, on ne sait même pas qui est Il/qui est Elle), membre de l'Oulipo avant de s'en absenter, jurée du Prix Médicis, elle enseigne la littérature aux USA. Elle a une mèche comme un bandeau de pirate, porte des Ray Ban (même la nuit), joue de la basse (électrique) et fait du kayak (en eau froide), je pense qu'elle ne déteste pas la bagarre (de préférence avec plus fort qu'elle). Je l'ai croisée au mariage de deux intellectuels de ma connaissance où elle a secoué la mariée aux quatre coins de la piste dans un rock'n roll endiablé, histoire, sans doute, de la faire réfléchir deux fois plutôt qu'une à ce qui finirait par un divorce.

Sauf...

Sauf qu'elle a écrit la préface du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* de Monique Wittig et Sande Zeig où l'on peut lire :

« À bien y réfléchir cependant, il se pourrait qu'un dictionnaire, imprimé ou wikifié, qu'il soit de langue, d'histoire, de sciences ou de noms propres, ressemble plus à une meule de gruyère qu'à une roue de comté... »

« [...] si année après année, une nouvelle édition voit le jour, n'est-ce pas parce que les précédentes n'étaient que des brouillons ? Et la plus récente encore, un brouillon ; à raturer, corriger, augmenter. »

« Qu'est-ce d'autre encore Wikipédia qu'un brouillon numérique indéfiniment remanié, augmenté, raturé, où la forme du dictionnaire encyclopédique trouve et trahit enfin dans la labilité, la mutabilité et variabilité du médium numérique sa nature foncière. »

« Nous devrions savoir, à l'ère des ordinateurs et du web, que tout n'est que brouillon, et que tous les textes et toutes les sommes (de langue, de fable et de savoir) n'ont jamais été que brouillons. »

Ce qui a, il faut bien l'admettre, tout à fait sa place ici et peut s'appliquer à la lettre au projet de *Mille et une reprises*, éternel brouillon d'un – soi-disant – dictionnaire de la boxe et des boxeurs (exhaustif autant que lacunaire)

Comme quoi, Macho Man, si tu ne viens pas au féminisme radical, le féminisme radical viendra à toi. Bienvenue à lui, à Witttig (Monique), à Zeig (Sande) et à Garréta (Anne F.).

Et que crèvent le paternalisme, la séparation des sexes et la boxe féminine !

Gordon (Malcom « Flash »)

« Le vrai journaliste est celui qui vend la mèche en se brûlant les doigts. »

Pierre Nora

« **Rat d'égoût** », « fouille-merde » pour les uns, « le plus grand des anti-héros que la boxe ait connu » pour Bert Randolph Sugar, Malcom « Flash » Gordon a été le journaliste qui a fait trembler le milieu de la boxe à la fin des années 70. C'est lui qui éventrera la combine de Don King pour truquer un tournoi diffusé sur ABC TV, les classements bidon de *Ring Magazine*, et donnera l'alerte à propos de l'escroquerie de MAPS (Muhammed Ali Professional Sports Inc) montée par Harold Smith, un ancien organisateur de concerts rock qui s'envolera vers Porto Rico avec 21,5 millions de dollars sucrés à La Well's Fargo dans ses valises. Harold Smith (qui s'appelait en réalité Ross Fields) sera condamné à dix ans de prison, il en fera cinq.

Un seul exemplaire de la *newsletter* de l'homme au catogan (*Tonight's Boxing Program*) vendue 35 cents à la sortie des réunions contenait plus d'informations que toutes les revues spécialisées réunies en une année.

Au milieu des années 80, Malcom Gordon baissera les bras, la publication de *Tonight's Boxing Program* deviendra irrégulière avant de cesser une fois pour toutes. Reclus dans son appartement de la 49^e rue dans le Queens, « Flash » Gordon ne donnera plus aucune nouvelle et disparaîtra totalement des écrans radar.

Ses derniers admirateurs, pour lesquels il aurait mérité de figurer au *Boxing Hall of Fame*, apprendront qu'il était mort sans laisser d'héritiers et que le contenu de son appartement avait fini dans une benne à ordures.

Grenier (Nicolas)

Auteur de *Poings de boxe : les écrivains sur le ring*, une anthologie de textes sur la boxe.

Guez (Jérémy)

Auteur de *Balancé dans les cordes* (La Tengo Editions, 2012), prototype du « noir à la française », enfilade de clichés plus proche de SAS, via Sanguine et Le Poulpe, qu'il ne peut sembler aux amateurs du genre. Jérémy Guez est, par ailleurs, le scénariste de *Sparring* qui n'est pas un mauvais film.

Hauser (Thomas)

Diplômé de Columbia, Thomas Hauser a figuré deux fois sur les listes du Pulitzer, une fois pour *The Execution of Charles Horman ; An American Sacrifice* (1978) adapté au cinéma par Costa-Gavras, *Missing* (1992), et une autre pour *Muhammad Ali, His Life and Times* (1991), sa remarquable biographie du « Greatest » faisant encore autorité à ce jour.

Considéré, à juste titre, comme l'un des auteurs les plus remarquables sur le sujet (*Black Lights*, McGraw-Hill, 1986 ; *Brutal Artistry**, Robson Books, 2002 ; *A Hard World*, The University of Arkansas Press, 2016), il arrive que Thomas Hauser écrive trop (trois livres par an) et que, ce faisant, il inaugure, pour le meilleur, des pistes ignorées par ses collègues et que, pour le pire, il enclenche le pilote automatique.

Très critique envers HBO, il a été recruté comme consultant par... HBO, avant de finir par travailler pour *Sporting News*, il est l'exemple même du journaliste obligé de se battre dans les cordes, un bras attaché dans le dos, ou bien de céder à la tentation.

* Où il ne se prive pas d'*imaginer* ce qu'aurait pu déclarer Mike Tyson lors de la conférence de presse précédant sa rencontre avec Golota :
« Je vais t'enfoncer le nez dans la cervelle ! Te coller les couilles au sternum !
Te massacrer les rognons ! Te fendre la poitrine en deux !
Me branler avec ton cœur et bouffer tes gosses ! Quand j'en aurai fini avec toi,
mes pigeons te boufferont les yeux ! »
Aucun journaliste français n'oserait écrire ça sur aucun boxeur en activité.

Hefner (Lloyd)

« I knock a man in Bordeaux
Just to watch him down. »

Lloyd Hefner

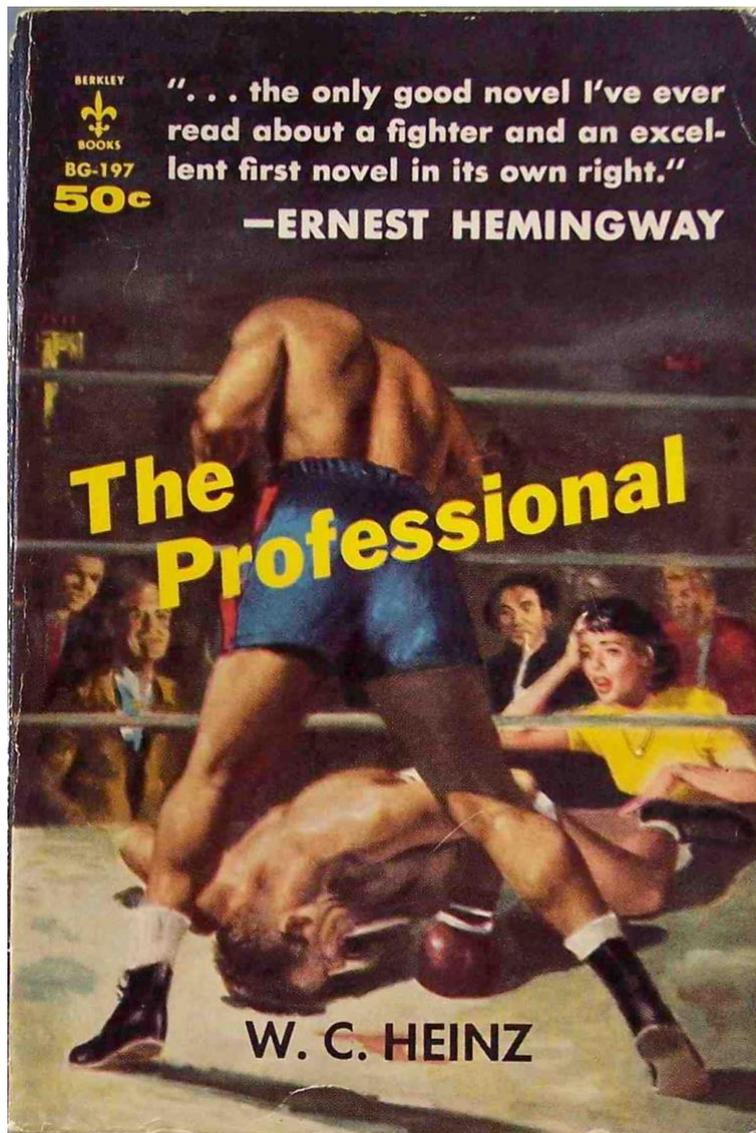
Boxeur amateur très moyen, écrivain sous-estimé. Avant d'avoir traduit *Swoosh* en 2015 pour les éditions Tohu-Bohu, j'avais publié l'un de ses poèmes en conclusion de *Mike Tyson, un cauchemar américain* (Grasset, 1999).

*Il y en a qui s'enfoncent des aiguilles sales dans les veines
Il y en a qui bouffent des quignons de pain marinés dans la pisse
Il y en a qui disent qu'Adolf Hitler était un assez bon peintre
Il y en a qui baisent leurs enfants, qui mangent les chevaux
Il y en a qui croient en Dieu, qui lisent de mauvais livres
et il y en a d'autres qui les écrivent
Il y en a qui chient au lit et d'autres qui les torchent
Il y en a qui volent les morts et d'autres qui achèvent les blessés
Il y en a qui ne peuvent jouir que si on leur perce les couilles
Il y en a qui nettoient le cul de leurs chiennes avec la langue
Il y en a qui ont pensé à ouvrir des camps de concentration
et il y en a d'autres qui veulent les oublier
Tout ça fait un monde sur lequel le soleil se lève tous les matins
Le seul que nous ayons, celui dans lequel il faut vivre
Le soleil n'est pas dégoûté
Il a autre chose à faire
Qui sommes-nous donc pour juger les pauvres nègres ?
Le Bien et le Mal boxent toujours ensemble
Au plus près des ombres
Et du chaos*

Heimermann (Benoît)

Journaliste sportif, écrivain et éditeur. Après avoir été journaliste au *Matin de Paris* et à *l'Équipe Magazine*, il a été éditeur chez Flammarion, Grasset et actuellement chez Stock où il a publié, entre autres : Adrien Bosc, Bernard Chambaz, David Fauquenbergh et Elie Robert-Nicoud. Auteur de *Les combats de Mohamed Ali* au Castor astral (1998). Président de l'Association des écrivains sportifs depuis 2006.

Heinz (Wilfred Charles)



Sous nos latitudes, il est totalement inconnu ; aux États-Unis, il est un peu connu pour être le co-auteur de M*A*S*H*, il est un peu mieux connu pour être celui dont Ernest Hemingway a dit qu'il avait écrit le meilleur livre sur la boxe qui ait jamais été publié (*The Professional*) et un peu mieux connu encore pour avoir publié dans le *Sun* du 29 juillet 1949 le meilleur article jamais écrit sur une course de chevaux : trois feuillets foudroyants de laconisme sur la première et la seule course d'*Airlift*, un poulain de deux ans.

– Vous faites ça quand ? a demandé quelqu'un.
– Aussitôt que j'ai le feu vert, ce serait un cheval ordinaire, ce serait déjà fait.

Quand on lui demandait s'il se souvenait du jour où il avait écrit *Death of a Racehorse* d'un seul jet, en une heure, sur une machine à écrire et sous une pluie battante, Heinz répondait qu'il entendait encore le tonnerre

gronder comme si ç'avait été la veille et aussi qu'il savait qu'il tenait une bonne histoire.

Wilfred Charles Heinz, qui pourrait faire paraître Hemingway bavard, a évidemment beaucoup écrit sur la boxe, sur Rocky Graziano, Al « Bummy » Davis et Lew Jenkins en particulier.

Alors qu'il est une idole dans le métier, W.C. Heinz n'a jamais été récompensé par la « Red Smith Award » décernée par l'*Associated Press Sports Editors*, l'équivalent des Oscars pour les journalistes sportifs.

Il s'en foutait, il savait qui était le patron.

Hemingway (Ernest)



« Était-il obligé de tuer, de rejeter
ou de montrer sa supériorité pour devenir lui-même ? »

Morley Callaghan

Dans toutes les salles, il y a toujours un type pour donner des conseils avisés* à tout le monde, pour compléter le tableau, ce genre d'emmerdeur pratique aussi une érudition agressive : « Comment, vous ne savez pas qui est Lloyd Hefner ? », ce qui rend leur conversation rapidement insupportable. En général, sur un ring, le type est mauvais comme la peste.

Le portrait craché d'Ernest Hemingway.

« Papa » avait toujours deux paires de gants sous la main** au cas où il pourrait proposer à un type n'étant, de préférence, jamais monté sur un ring, de faire un round ou deux avec lui. Il existe une photo de l'engin*** datant de septembre 1952 où on le voit boxer, sans doute lors d'un safari, avec un guide noir, il a le gauche qui traîne au niveau du genou, la droite repliée sur le cœur comme s'il écoutait l'hymne national, un joli petit bedon, des bottes, une chemise kaki dont les manches sont roulées, un bonnet sur la tête, il se marre dans sa barbe blanche, à l'arrière-plan trois bergers Masais contemplant la scène ébahis (y en a un qui rigole). L'effet produit est sympathique, l'ambiance a l'air bon enfant comme lors d'une autre rencontre improvisée sur un quai de Bimini aux Bahamas en 1935, toujours avec un Noir (sans doute un marin), toujours devant des spectateurs hilares. Ça ne devait pas aller bien loin : deux, trois marrons la main

ouverte avec des gants de douze onces, un corps à corps confus, ni tourner bien mal (« Il m'a fait mal, ce con ! »).



« [...] il avait vraiment l'air d'un buffle qui traîne dans la toundra. »
Gustav Regler

Quand le type en face était plus au fait des choses du ring, Hem' trouvait toujours un moyen d'abrégé la rencontre, il avait prétexté un pouce « cassé » pour arrêter les frais face à Jean Prévost, le Cerdan normand. Lorsqu'il avait fait un bref passage à Paris dans les années 20 et qu'il avait été amené à fréquenter la petite colonie américaine, Jack Dempsey avait soigneusement évité de mettre les gants avec Hemingway, il connaissait ce genre de types et n'avait pas envie d'avoir un mort sur la conscience. Précaution inutile à mon avis, Hemingway n'était pas assez dingue (Pas folle la guêpe !) pour risquer d'encaisser une simple chiquenaude de Dempsey. En revanche, lorsqu'il a fait la connaissance de Morley Callaghan, toujours à Paris, et qu'il a appris que l'écrivain canadien avait fait un peu de boxe à la fac, Hemingway est allé chercher ses deux paires de gants, a poussé la table, les chaises, roulé le tapis et, dans le salon devant leurs épouses respectives, il a obligé le pauvre Callaghan à croiser les gants. Le résultat a dû le satisfaire puisqu'Ernest a proposé à Morley de s'entraîner avec lui à l'American Club. Au début, Callaghan était plutôt impressionné, il avait entendu tout un tas d'histoires sur Hem' (sans doute celles qu'il colportait lui-même), comme quoi il était un frappeur redoutable qui avait démonté la mâchoire de tous ceux qu'il avait rencontrés, mais il a eu vite fait de se rendre compte qu'il n'était pas très

bon et qu'en tous les cas il était facile d'éviter ses coups, et qu'il était encore plus facile de lui faire plaisir, il suffisait de faire semblant de ne pas pouvoir le toucher et d'écouter ses conseils. Les affaires se sont malencontreusement gâtées lorsque Scott Fitzgerald les a rejoints à Paris, étant donné ses capacités sportives limitées, Scott a été réduit au rôle de chronométrateur et, accessoirement, d'admirateur. En admiration, Fitzgerald n'était pas mauvais, en chronométrateur, il n'était pas exempt de tout reproche, en admirant d'un œil distrait Hemingway et Callaghan quelques secondes de trop****, il a été la cause d'une blessure narcissique dont Hem' se remettra difficilement*****, Callaghan a lâché un coup malencontreux et « Papa » s'est retrouvé le cul sur le tapis.

Encore heureux, Ernesto n'a fait que regarder Antonio Ordoñez faire passer et repasser devant sa fémorale les cornes des *toros* de Juan Pedro Domecq, il nous aurait privés sinon de bon nombre de chefs-d'œuvre, en revanche il a trouvé suffisamment de crédules pour lui attribuer une vraie carrière de boxeur, comme le professeur Andrew Farah qui met sur le compte d'une encéphalopathie traumatique chronique, authentique maladie professionnelle dont souffrent les « vrais » boxeurs, les troubles mentaux dont a souffert Hemingway les dernières années de sa vie.

MAIS...

« Faites lire 50 000 dollars à un lecteur moyen, homme ou femme, jamais on ne refusera à ce livre ce qu'il mérite d'admiration. Personne ne songe à en nier la puissance dramatique, la manière brève et forte de voir et de peindre. On veut bien que ces récits de boxe ou de tauromachie, que ces histoires de jockeys truqueurs ou les courtes nouvelles comme Village d'Indiens soient des chefs-d'œuvre. Tout écrivain qui connaît son métier en louera les dialogues, la progression d'effet, l'absence de rhétorique et d'effets faciles : tout un art impeccable dans sa rudesse. D'autre part, on ne peut dire de lui que trop de raffinements ou de complexités intellectuelles le réservent à une élite. Chaque vérité qu'il note au galop frappe le lecteur, n'importe quel lecteur, d'une sorte de saisissement charnel. Mais la lectrice ? Il lui arrive de trouver cela trop fort, trop dur. Non pas ce qu'il peint : elle acceptera de beaucoup d'autres des horreurs incomparablement plus féroces, à condition que la déclamation s'y mêle. Elle n'admettra pas, à moins d'être intelligente, cette rude sobriété qui est un aspect de la pudeur virile. Et la petite bourgeoise trouvera qu'il manque dans 50 000 dollars quelque chose qu'elle ne se définira pas, mais que nous pourrions aisément définir pour elle : il y manquera la présence d'une sensibilité féminine, et un hommage à la femme. »

Jean Prévost.



Mes abdos, ma vie !

Qu'Ernest Hemingway soit une grande gueule grotesque, un mythomane, la caricature du *macho* trimballant ses animelles en pendoulière (« Qui cane le lion nique la femme » in *L'heure triomphale de Francis Macomber*, c'est, tout de même, un théorème assez couillon) ; qu'il souffre d'un narcissisme puéril et qu'il ait trouvé dans l'imaginaire de la boxe tout ce qu'il fallait pour s'y épanouir, en réalité, on s'en fout ! Qu'Hemingway n'ait pas été un bon boxeur ni même un boxeur tout court, on s'en fout aussi ! Il peut bien être, en réalité, une grosse tarlouze***** dépressive, on s'en fout encore davantage ! S'il en était resté là, il serait juste l'équivalent d'un Olivier Harty ou d'un Yves Moné, seulement son boulot, c'est écrire et là, « Papa » ne craint personne. C'est lui le *Champion of the Word*. La grande Joan Didion admire ses phrases comme l'on peut admirer *ailleurs* une esquive de Willie Pep ou une naturelle de Rafael De Paula... des années de boulot, « la facilité ne s'obtient pas sans effort », pour tomber juste comme le crochet gauche de Ray Sugar Robinson.

* Lorsque George Plimpton lui racontera sa rencontre avec Archie Moore, Hemingway ne pourra pas s'empêcher de lui expliquer comment il aurait dû boxer Moore.

** J'ai connu un type qui avait une paire de gants dans la malle de sa voiture, un jour il s'est engueulé avec un mec qui lui avait fait une queue de poisson. Le temps d'aller chercher ses gants dans la malle, il avait pris un coup de manivelle derrière l'occiput.

*** Il en est de tout à fait grotesques où il pose torse nu devant un miroir
(« Miroir, miroir, dis-moi qui a la plus grosse ! »)

**** Des années plus tard, Hem' soupçonnait Fitzgerald de l'avoir fait exprès
et parlait d'un round qui aurait duré huit minutes,
en 1951, il se serait même éternisé treize minutes !

***** Longtemps après ce qui sera leur dernière rencontre,
Hemingway écrira à Callaghan en le menaçant
de l'envoyer au tapis « comme il voulait, quand il voulait ».

***** Dès les années 30, Robert McAlmon, écrivain, poète et éditeur,
se moquait de la légende factice que le jeune Hemingway essayait de construire.
Pour remercier l'éditeur de sa générosité, Ernest lui collera un gnon.
Cela n'empêchera pas McAlmon, homosexuel notoire, de continuer à penser
que la brutalité revendiquée de l'écrivain n'était qu'un masque.
Il avait, peut-être, mieux deviné que les hétérosexuels niais la faille
(large comme une raie du cul) de Papa.

Henric (Jacques)

« J'ai été photographiée à mort. »
Marlène Dietrich

Est à Catherine Millet ce que Howard Bingham est à Muhammad Ali. Prix Médicis Essai en 2016 pour *Boxe* (Le Seuil).

Hugo (Victor)

Le Joe Louis des lettres françaises. Un style inimitable et immédiatement reconnaissable même lorsqu'il se mêle (*in L'Homme qui rit*) de ce à quoi il ne connaît rien... la boxe.

« S'il était arbitre, il présidait à la loyauté des coups, interdisait à qui que ce fût, hors les seconds, d'assister les combattants, déclarait vaincu le champion qui ne se plaçait pas bien en face de l'adversaire, veillait à ce que le temps des rounds ne dépassât pas une demi-minute (*sic*), faisait obstacle au *butting*, donnait tort à qui cognait avec la tête, empêchait de frapper l'homme tombé à terre [...] Personne n'entraînait comme lui [...] Le boxeur dont il consentait à être le *trainer* était sûr de vaincre [...] Il lui enseignait le coup de poing qui casse les dents et le coup de pouce qui fait jaillir l'œil ».

Incardona (Joseph)

Auteur de *Les poings* (Zoé), un recueil de deux nouvelles dédié à la mémoire de Elie-Robert Nicoud « qui savait écrire avec des gants de boxe ». Si c'est lui qui le dit.

Ironman

Roman « confidentiel » paru dans la collection « L'introuvable » d'une maison d'édition disparue (Editions de l'Ombre, 1988). Le texte original date de 1930, il est signé William Riley Burnett, écrivain « noir » : *Little Cæsar*, *High Sierra* ; scénariste réputé : *Scarface*, *La grande évasion*. La traduction est précautionneuse, quelques erreurs vénielles (championnat du monde disputé en 10 rounds), l'intrigue est cousue de fil blanc : le champion cocu sera battu à la fin, l'ensemble frappe par son côté désuet. Le genre de surprise que l'on est content de trouver dans une boîte à livres et qui décourage ensuite. Comme souvent, le livre de Burnett sera adapté au cinéma ; celui-ci, non pas une fois, mais deux : *Some Blondes Are Dangerous* (Milton Carruth, 1937) et *Ironman* (Joseph Perney) en 1951 avec Jeff Chandler.

Je ne sais toujours pas si j'aime la boxe

Signé Brice Faradji, champion du monde [WBF](#) (Jean Claude Lattès, 2021), préface de Daniel Rondeau (de l'Académie française). Ce qui ne souffre aucune discussion, c'est que la littérature n'aime pas Brice Faradji.

Jourde (Pierre)

Né le 9 décembre 1955 à Créteil (94028), professeur de littérature à l'Université Grenoble-Alpes. Il pratique la boxe française et l'écriture en amateur.

Juliet (Charles)

Lorsqu'il était enfant de troupe, Charles Juliet rêvait d'être boxeur, il le raconte dans *L'Année de l'éveil* (P.O.L, 1989) qui a obtenu le Grand prix des lectrices de *ELLE* l'année de sa parution. C'est écrit à la première personne du présent de l'indicatif dans un style si neutre qu'il peut sembler terne si l'on ne s'y connaît pas. Il y a des boxeurs comme ça, en général, ce sont des champions, mais le public ne les aime pas.

Kram (Mark)

« J'ai toujours voulu écrire comme Edward Hopper peignait »
Mark Kram

Beaucoup de boxeurs et de managers se conforment aux « clichés » à leur propos, les journalistes de boxe n'hésitent pas à faire la même chose. Bien qu'il ait traqué les clichés à la fois dans son écriture et dans la discipline

dont il était un spécialiste reconnu*, Mark Kram ne s'est pas gêné pour le faire. Alcoolique, licencié de *Sports Illustrated* pour avoir accepté de l'argent de Don King** alors qu'il dénonçait la corruption régnant dans le milieu à longueur de colonnes, il est mort à soixante-neuf ans juste après avoir signé un contrat pour écrire une biographie de Mike Tyson. « Il voulait écrire un livre sur la peur, mais j'ai pensé qu'il serait plus intéressant d'en parler au travers de Tyson », expliquait à ce propos Dave Hirshey, son éditeur chez HarperCollins qui, comme tous les éditeurs, n'avait que de bonnes idées.

Kram a écrit sur Marlon Brando, George Best et sur Baltimore***, mais son livre le plus célèbre restera *Ghosts of Manila, The Fateful Blood Feud Between Muhammad Ali and Joe Frazier* (Collins Willow, 2001).

– Un jour, j'ai lu que Muhammad Ali était considéré par l'opinion comme un deuxième Martin Luther King, je me suis demandé : mais qu'est-ce qu'il a donc fait pour le mériter ? Il a passé son temps à scruter le ciel dans l'attente que les soucoupes volantes débarquent et à coucher avec toutes les femmes qui croisaient son chemin, il a été l'idiot utile de la Nation de l'Islam, si l'on résume, on peut lui accorder à peu près la même importance sociale que Frank Sinatra !

On se doute qu'avec des affirmations de ce style, Mark Kram s'est rendu populaire auprès de ceux qui prennent Ali pour un prophète ou tout au moins pour une icône de la contre-culture. Évidemment, on ne manquera pas de traiter Kram de raciste, ce qui rate la cible, en effet, si on lit attentivement *Ghosts of Manila*, on se rend compte que Kram bâtit son discours critique sur l'attitude raciste d'Ali. Dès leur premier combat, Ali a collé sur Joe une étiquette qui ne s'est jamais détachée : Joe Frazier est un Oncle Tom stupide. Le paradoxe c'est qu'Ali a utilisé contre « Smokin' Joe » tous les clichés racistes des Blancs à propos des Noirs (y compris ceux sur l'odeur et la ressemblance avec les singes) en usurpant la position avantageuse du héros « Black », tout cela avec la complicité complaisante des médias. En réalité, Joe était plus noir qu'Ali qui ne l'était pas, il venait d'un milieu bien plus noir que celui d'Ali, son entourage était noir, celui d'Ali ne l'était pas, sans compter qu'il faisait partie de la classe ouvrière alors qu'Ali n'a jamais travaillé un seul jour de sa vie. Lors de leur dernière rencontre, la haine aveugle de Joe et la cruauté d'Ali les entraîneront jusqu'aux portes de la mort, c'est aussi ce que Mark Kram raconte à merveille, dépassant ce que son argumentation doit à un « marxisme » élémentaire assorti à l'affrontement manichéen des deux héros et des valeurs qu'ils sont censés incarner. Pour rendre l'affaire séduisante, en bon professionnel de *l'entertainment*, Kram n'oublie pas de faire défiler : Idi Amin Dada, Clint Eastwood, le Colonel Nasser, Elvis Presley, Deng Xiaoping, John Wayne, Orson Welles et même Gladys Knight (de Gladys Knight & the Pips) offrant une petite gâterie au « Greatest » derrière l'abri précaire d'une porte de vestiaire.

Si Mark Kram est quelquefois d'aussi mauvaise foi envers Ali qu'Ali envers Frazier, on peut lui savoir gré de n'avoir pas écrit la sempiternelle hagiographie du « Greatest », d'avoir remis quelques pendules à l'heure et tracé – en creux – un très beau portrait de Joe Frazier.

* Frank Deford, considéré comme ayant écrit le meilleur article jamais publié dans *Sports Illustrated* (« The Boxer and the Blonde »), considérait que cet honneur revenait à Mark Kram pour son article sur « Thrilla in Manilla ».

** Dans les années 20, Daymon Runyon et Bill Farnsworth étaient « salariés » de Tex Rickard pour dire tout le bien qu'ils pensaient des réunions organisées par Tex Rickard. Runyon, le plus pourri des deux, touchait 5 % sur les bourses de Tunney, le plus honnête des boxeurs de l'époque.

*** *Oh, Baltimore/
Man, it's hard just to live/
Oh Baltimore/
Man, it's hard just to live/
just to live*
Randy Newman

Lardner (John)

Le fils aîné de Ring Lardner est considéré comme l'un des meilleurs journalistes « sportifs » des années 50, sinon le meilleur. Il combattit vaillamment la tuberculose (« À la maison, le bruit de fond était celui de la machine à écrire de John accompagné par celui de sa toux », raconte sa femme, Susan Lardner) avant de mourir en 1960, âgé de 48 ans, juste après avoir terminé la nécrologie d'un de ses amis, Franklin P. Adams : « C'était un joueur de poker médiocre et il pouvait lui arriver d'être ennuyeux... », mais sans avoir achevé le livre qu'il était en train d'écrire : *Drinking in America*, dont il connaissait le sujet jusqu'au fond du verre.

Après avoir fréquenté Harvard (un an) et La Sorbonne (pas beaucoup plus longtemps), il fera ses débuts au *New York Herald Tribune*. Plus tard, il aura une chronique régulière : *Sport Week* dans *Newsweek*, le magazine pour lequel il avait couvert la Deuxième Guerre mondiale (en 1944, son frère David sautera sur une mine en Allemagne), mais il travaillait en free lance pour *The New Yorker*, *The Saturday Evening Post*, *True* et *Sport*, il a pu lui arriver d'écrire sur Michel Ange, la guerre civile espagnole (son frère James* s'était engagé dans les brigades internationales), les tatouages, les maladies vénériennes aussi bien que sur la vie privée d'Hedy Lamarr (agitée) ou les restaurants de San Francisco.

Moins drôle parce que plus taciturne que son père – A.J. Liebling disait de lui qu'il était facile de l'aimer, mais difficile de le connaître –, la sobriété de son style a influencé toute une génération d'écrivains « sportifs ». Red Smith affirmait que la première phrase de son article sur Stanley Ketchel (« Stanley Ketchel avait 24 ans quand le mari de celle qui faisait réchauffer son petit déjeuner lui a tiré dans le dos ») était le plus grand roman écrit en une seule phrase. On peut lui préférer : « À vendre, chaussures d'enfant, jamais portées », faussement attribué à Ernest Hemingway.

* D'après les archives de la Brigade Abraham Lincoln, James Lardner, né le 18 mai 1914 à Chicago (Illinois) de Ringgold Wilmer Lardner

et de Ellis Abbot Lardner, diplômé d'Harvard, journaliste au *New York Herald Tribune*, domicilié 47 West 8th Street, passeport n° 180191, arrivé en Espagne le 1^{er} avril 1938, sera porté disparu et déclaré mort le 22 septembre de la même année.

D'après son frère, Ring Jr, Jim, lassé de s'occuper de la rubrique nécrologique, des marronniers, des faits divers minables et des chiens écrasés, part pour la France puis, accompagné par Ernest Hemingway, pour l'Espagne en guerre.

Peu de temps après, Jim s'engage dans les Brigades internationales, il sera le dernier Américain à le faire. Cantonné loin du front à Badalona, il se fait muter dans la troisième brigade Lincoln engagée à Mora-la-Nueva sur l'Ebre ; blessé en juin par des éclats d'obus, il retourne au front un mois plus tard dans la Sierra Pandola. Le 23 septembre 1938, dernier jour de combat pour les Brigadistes, il est envoyé en patrouille à l'arrière de son bataillon avec deux autres soldats. Il n'en reviendra pas. Son corps ne sera jamais retrouvé.

Lardner (Ring)

« Regarder la Coupe de l'America, c'est aussi intéressant que regarder l'herbe pousser. »

Ring Lardner

Sûrement l'écrivain américain le plus sous-estimé... en France* où les écrivains américains ont tendance à être sur-estimés.

Un comble !

Pour Edmund Wilson, il était meilleur que Sinclair Lewis.

Pour Ernest Hemingway, il était meilleur que Scott Fitzgerald.

Pour Dorothy Parker, il était meilleur qu'Ernest Hemingway et Scott Fitzgerald réunis.

Pour Virginia Woolf, « Même si, à proprement parler, ce n'est pas de l'anglais, il écrit la meilleure prose qui soit ».

Pas mal pour un type qui a surtout écrit des histoires de base-ball racontées par un joueur de base-ball !

Si l'idole des semi-hussards du bassin d'Arcachon (« Sortez les petits mouchoirs, les huîtres de chez Joël D et le rosé ! ») buvait des coups avec Ringgold Wilmer dit « Ring » Lardner (Abe North dans *Tendre est la nuit* est largement inspiré de Lardner), Scott Fitzgerald ne comprenait pas qu'un type aussi doué écrive sur un jeu comportant aussi peu de variations que le base-ball (et Beigbeder, il comprend quoi au rugby à XIII qui en compte davantage ?) ; Virginia Woolf, plus futée, avait compris que le sport pour un écrivain *américain* comme Lardner était l'équivalent de la société pour un écrivain *anglais* : un centre.

Ring Lardner, tout en étant l'un des plus talentueux chroniqueur du genre absurde dont les magazines américains raffolent, est surtout celui qui a initié l'irruption du langage vernaculaire dans la « grande » littérature et le mieux réussi à le faire ; son aisance à intégrer des expressions populaires dans ses histoires préfigure la sous-écriture dont Hemingway se vantera (pour une fois à bon escient) être le champion.

Ce n'est pas rien.

* Anna Gavalda a écrit une préface futée à un recueil de nouvelles de Ring Lardner, « De l'influence négative des femmes sur les performances des champions » (Bernard Pascuoto, éditeur, 2006), passé inaperçu.

Lardner Jr (Ring)

Fils du précédent, frère de John. Études à Princeton, après un voyage à Moscou, il deviendra membre du Parti communiste américain dès 1937.

Après avoir travaillé avec Budd Schulberg sur le scénario de *Une étoile est née*, il sera dans l'immédiat après-guerre le scénariste le mieux payé d'Hollywood, 2 000 dollars par semaine ; accusé d'activités anti-américaines la même année, il fait partie des « Dix d'Hollywood », les dix qui ne dénonceront personne (exception faite d'Edward Dmytryk).

Lorsque le juge lui demandera s'il avait appartenu au Parti communiste, Ring Lardner Jr lui répondra : « Je peux vous répondre mais si je le fais, je ne pourrai plus me regarder dans la glace le matin. »

Ring Lardner Jr sera condamné à douze mois de prison et licencié par la *Twentieth Century Fox*. Le lendemain de sa condamnation, il plantera une pancarte sur la pelouse de la maison qu'il venait d'acheter : « À vendre. Le propriétaire part en prison. » Il profitera de sa condamnation pour faire un enfant à sa femme, Frances Chaney (née Fanya Lipetz en Ukraine), veuve de son frère David tué par une mine près d'Aachen en 1944.

Il travaillera en sous-main comme scénariste pour le cinéma et la télévision en Angleterre et aux États-Unis avant de retrouver sa place au grand jour en 1965. On lui doit le scénario du *Kid de Cincinnati*, de *M*A*S*H** (pour lequel il recevra l'Oscar alors que Robert Altman l'avait réécrit de fond en comble) et du biopic de Muhammad Ali, *The Greatest*, en 1977.

Ring Lardner Jr, qui était une sacrée tête de pioche comme son père et ses frères, n'était pas un prophète très avisé, non seulement il s'est trompé à propos du communisme (qu'il ne reniera jamais), mais il s'est également mis le doigt dans l'œil à propos de *Autant en emporte le vent* ; consulté en tant qu'expert, il avait conclu que le roman de Margaret Mitchell n'avait aucun avenir sur les écrans.

Lève ton gauche !



00. Le Rendez-vous d'Annik

30. Alouï cœur
Jean-Jacques Goldman.

00. TF 1 Actualités

00. « Amicalement vôtre »

« Ôle en or » **
Tony Curtis (Danny Wilde), Rospore (lord Brett Sinclair), sieves, la vieille propriété qui appartient à la famille de lord Brett Sinclair, depuis longtemps, négligée et propriétaire...

50. Temps libres

ton de Jean-Claude Nancy, Bernadette Lafont, « ma et vidéo », « Gwendoline » et Jackson. — « La temps de » : Daniel Boulanger. — « Comme face à la mode ». — « A croques ». Jean-Pierre Fives.

40. Destination France

département à l'autre, Rhône, la Haute-Savoie.

05. Croque-vacances

rare Motus. — Bricolage. — magazine : Ecole d'apprentissage maritime. — Variétés : François Scoubidou : La crise de la...

00. « Le Nexus » d'Amérique



9 h 00. Jeux olympiques d'hiver à Sarajevo

Ski de fond : le 30 km messieurs, Patinage de vitesse : le 500 mètres dames et le 500 mètres messieurs.

12 h 00. Flash actualités météo

12 h 10. L'Académie des neuf

Juliette Mills, Patricia Marry, Judith Magre, Gérard Hernandez, Claude Dufréne, Philippe Castelli, Laurence Sermonin, Franck Noël et Pierre Bachelet.

12 h 45. Antenne 2

13 h 35. « Les Amours romantiques » **

« Marianne, une étoile pour Napoléon » (59).

13 h 50. Aujourd'hui la vie

« Comment le cinéma présente les crises familiales ». Avec des extraits de « Ptit con », de Gérard Lauzier, « Les parents ne sont pas simples », de Marcel Julien, « Trahisons conjugales », de David Jones, « Les Nuages flottants », de Miko Naruse.

14 h 55. Têtes brûlées

« Ces dames s'en vont en guerre » (6).

15 h 45. « Cancer et vie normale, pourquoi pas ? »

Rediffusion de l'émission du 8 février.

A 2, 21 h 35

Mettre les gants pour écrire

PARCE QU'IL aimait les paris saugrenus et les idées folles, Frédéric Roux, bordelais et membre du groupe d'art satirique Présence Panchou-

nette, se retrouva en compagnie de dix de ses amis dans une salle de boxe. C'était il y a dix ans. Ils venaient de lancer un défi en trois rounds.

gants aux poings, à tous les artistes du monde pour un championnat du monde corporatif par catégorie de poids.

Personne ne répondit à Présence Panchounette. Mais Frédéric Roux resta pour dix ans fidèle à la boxe. Trente-six combats amateurs, peu de défaites et un titre de « champion de ma rue », dit-il.

Dix ans plus tard, les gants définitivement accrochés, Roux a raconté une histoire qui ressemble beaucoup à celle qu'il connaît, « Lève ton gauche » (1) est plus qu'un livre inspiré par la boxe. Pour ce premier roman, c'est une chronique agréable-douce d'une jeunesse qui s'entule, de rêves mort-nés et des esbrouffes inachevées. C'est surtout une description exacte et désenchantée de l'amitié et les quatre cents coups jamais glorieux qu'il faut s'inventer pour apprendre à vivre au coin de la rue.

Y. H.



Frédéric Roux gants aux poings.

(1) « Lève ton gauche », Frédéric Roux. (Éd. Ramsay).

<p>AQUITAINE</p> <p>12 h 13</p>	<p>POITOU-CHARENTES</p> <p>17 h 00. Le Monde à Paris</p>	<p>MIDI-PYRENEES</p> <p>12 h 00. La Vie à plein temps</p>

L'injonction la plus courante braillée du bas des rings par un entraîneur désespéré de voir son poulain prendre toutes les droites que veut bien lui envoyer son adversaire, c'est aussi le titre de mon premier roman paru en 1983 chez Ramsay, réédité par Gallimard en 1995 et finalement par l'Arbre vengeur en 2020. Certains considèrent que c'est le meilleur roman français sur la boxe, d'autres (beaucoup plus nombreux) ne l'ont pas lu.

Je me doutais bien que, comme en rase-campagne les phares éblouissent les lapins, cela ferait bander les uns et mouiller les autres, mais je ne me doutais pas que cela ferait de moi, quelques années plus tard, le spécialiste du genre alors que je n'avais jamais pensé écrire sur la boxe, mais sur la peur, le courage, ce que ça veut dire d'être un homme, le monde et ses ombres.

Par certains côtés *Lève ton gauche !* a quelque chose d'amateur jusqu'à ses maladresses même, il fait penser aux jeunes welters ayant trop de choses à prouver, mais qui le font avec l'énergie joyeuse qu'il leur faudra abandonner lorsqu'ils passeront *professionnels*.

À la énième lecture, il me semble toujours drôle et terriblement tendre.

Liebling (A.J.)

« J'écris mieux que tous ceux qui écrivent plus vite que moi ; je peux écrire plus vite que tous ceux qui écrivent mieux que moi ».

A.J. Liebling

Né dans l'Upper East Side d'une famille juive aisée, Abbott Joseph Liebling est une figure emblématique de la presse new-yorkaise plus ou moins

soupçonnée de snobisme, et c'est vrai que Liebling a un côté snob assez exaspérant. Il écrit un livre sur la boxe, *The Sweet Science*, considéré par *Sports Illustrated* comme le meilleur livre jamais écrit sur la boxe alors que Liebling n'est pas vraiment un fan de boxe*, il n'est peut-être même pas sûr qu'il s'y soit intéressé plus qu'aux chevaux ou à la gastronomie. A.J. Liebling est un peu l'équivalent de Tom Wolfe qu'il a d'ailleurs fortement influencé, brillant, narquois, jamais « possédé » comme Norman Mailer peut l'être... *tongue in cheek*, ce qui ne l'empêche pas de comparer Archie Moore à Stendhal et à Laurence Sterne.

A.J. Liebling peut se vanter d'une biographie d'enfer : viré du *New York Times*, il séjourne un an à Paris, soi-disant pour étudier la littérature du Moyen Âge, en réalité pour faire la vie et vider les meilleurs flacons. Engagé par le *New Yorker* comme chroniqueur ; correspondant de guerre, il accompagnera les troupes américaines des plages de Normandie jusqu'à la libération de Paris (« Je n'ai jamais vu une ville dont tous les habitants étaient heureux deux jours de suite ») et sera décoré pour cela de la Légion d'honneur.

A.J. Liebling avait compris un truc, un boxeur est aussi seul qu'un écrivain.

* *The Sweet Science* est un bon livre de boxe pour ceux qui n'ont jamais vu de combat de boxe.

London (Jack)

Les quatre courts récits mettant en scène des boxeurs écrits par Jack London : *The Game* (1905), *A Piece of Steak* (1909), *The Mexican* et *The Abysmal Brute* (1911) confirment l'image « de gauche » de l'auteur, si l'on y regarde à deux fois, on peut y déceler un nietzschéisme simplet, tout sauf progressiste. La même idéologie crétine que celle professée par nombre d'écrivains s'étant intéressés à la boxe. La position de London vis à vis des races le confirme si besoin est, il a très tôt dénoncé le « péril jaune » et publié en 1910 un récit de science-fiction, *The Unparalleled Invasion*, que Jean Raspail ou Renaud Camus ne renieraient pas.

Les propos de Jack London sur Jack Johnson dont il couvrira le combat contre Jim Jeffries sont clairement racistes. Après avoir invité l'ex-champion du monde à sortir de sa retraite pour « effacer le sourire du visage de Jack Johnson » qui a pris le titre à Tommy Burns, il inventera le concept de « grand espoir blanc » qui foirera à intervalles réguliers après que Johnson eut humilié Jeffries le 4 juillet 1910.

Loy (Mina)

« Tout dans ma vie a été amusant, sauf de perdre Arthur Cravan. »



Lustyk (Jean Philippe)

Journaliste sportif français, spécialiste de boxe, il a travaillé pour : Canal +, TF1, Eurosport International, TPS Star, RTL, RMC, Europe Sport, ma chaîne Sport, Sport 365, L'Equipe, i24 News. Chargé de production et de diffusion, quelquefois producteur ; il a négocié le contrat de TPS avec Don King pour la diffusion des combats de Jean-Marc Mormeck. Auteur de : *Les plus belles histoires de boxe* (Denoël, 1998), *Les plus beaux combats de boxe* (Michel Lafon, 2005), *Bienvenue chez les Jacob* (éditions du moment, 2015), *Le grand livre de la boxe* (Marabout, 2019).

Ma terrible descente aux enfers

Le problème avec les livres traitant de sport, c'est que l'on ne sait pas s'il s'agit de littérature ou bien de sport, de chiasmes bienvenus ou du compte-rendu plat de sanglantes mêlées ouvertes. La critique s'en trouve désarmée et, du coup, s'en désintéresse.

Dans les pays anglo-saxons, la littérature sportive est un genre répertorié où les plus grands se sont illustrés, sous nos latitudes le livre de sport est soit l'hagiographie d'un sportif de renom dont la vie se révèle être

ennuyeuse comme la pluie (gamin turbulent, mari modèle, il est devenu, son service militaire accompli, un père attentif), soit une variation journalistique plus ou moins talentueuse sur un problème (l'argent, le dopage) ou un événement exceptionnel (la Coupe du monde, la Traversée du Pacifique nord en pédalo). Éditorialement, cela produit des succès publics formatés pour et par le marketing (*Massacre à la chaîne de montre, Les yeux bleus dans les étoiles filantes*) ou des échecs inattendus (*Zizou, ma vie, mon œuvre*), littérairement, cela donne une prose bien pensante sous une jaquette en couleur à ranger dans la bibliothèque du living entre un gadget dont la pile manque et un vase de Murano ébréché. Et pourtant, quoi de plus romanesque que le destin des sportifs et que les scénarios proposés par une activité où se télescopent à qui mieux mieux le grotesque et le sublime ?

Le livre de Christophe Tiozzo, *Ma terrible descente aux enfers*, aurait pu être intéressant dans la mesure où il se situe à la croisée de ces écueils, manque de pot, il se fracasse sur les deux et l'on en sort avec l'haleine douteuse et une furieuse impression de gâchis.

Le roman possible est là pourtant, dans cette vie qui trimballe un gamin trop doué de la cité des Courtilles (93) à l'Ocean Drive de Miami pour s'arrêter derrière le comptoir d'un rade au fin fond de l'Ardèche, dans le trajet météorique de cette beauté qui ne veut que se détruire, dans l'oubli de soi et des dons que l'on a reçus du ciel, à grands coups d'alcool, de coke et de boustifaille.

C'était du tout cuit pour un écrivain qui aurait eu le courage d'affronter son sujet, ne se contente pas de la vulgarité de ces clichés narcissiques et geignards maladroitement enfilés, et comprenne qu'en littérature comme sur le ring, le respect que l'on mérite est à la mesure des risques que l'on prend.

Comme le cadet des Tiozzo est tout l'inverse d'un exemple pour notre belle jeunesse, l'auteur en a rajouté une louche dans le genre « grand public ». Alors, les vestiaires sont « de douleurs et de déchirures », on a la tronche « imbibée d'alcool », on se balade « d'une fille-pute à une fille de pute », la débandade est « programmée », d'ailleurs : « elle aurait fait fuire (*sic !*) le premier homme d'affaires venu ». Dans le meilleur des cas, on dirait *Les Nuits fauves*, dans le pire *Interview...* De temps à autre, on ne peut s'empêcher de sourire, sans doute parce que l'on a mauvais esprit, lorsque Christophe suppose que les Acariès sont honnêtes et qu'il va récupérer un jour ou l'autre en Suisse le pognon qu'il s'est fait piquer en France.

La raison de cet échec est simple : celui qui a été chargé de l'écriture de ce livre, Alain Azhar, n'a pas le niveau. Lorsque l'on parle de littérature, il faudrait toujours avoir présent à l'esprit ce que l'on fait perpétuellement mine d'ignorer : pour écrire un livre, il faut être un écrivain. Tout le reste c'est du pipeau ! Il ne viendrait à l'idée de personne, sous prétexte qu'il a deux poings, de croire qu'il peut devenir champion du monde des super-moyens ; cela reste un mystère que, sous prétexte que l'on « sait » écrire, n'importe qui puisse se baptiser écrivain ou même « professionnel » de l'écriture.

Finalement, toute cette prose à l'épate fait remplir à Tiozzo le rôle que notre société offre aux idoles déchues et donne au lecteur bonne conscience tout en lui permettant de jouir de sa veulerie. Elle aura, heureusement, beaucoup moins de conséquences sur les finances de l'ancien champion du monde que les judicieux conseils que lui a dispensés son ancien manager, Jean-Christophe Courrèges, mais on peut regretter, là encore, que Christophe ait été mal conseillé. Résultat des courses : on lui a salopé sa bio comme on lui a salopé sa carrière et comme il a salopé sa vie. C'est dommage !

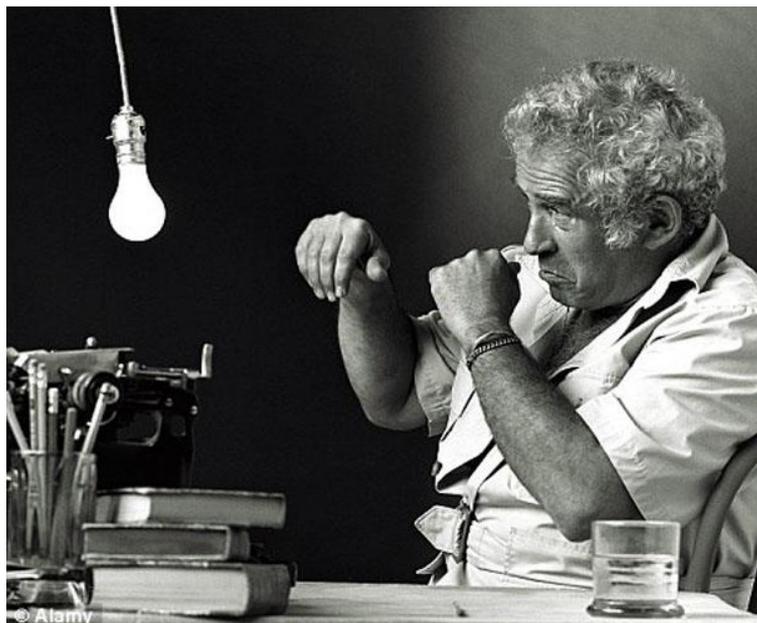
La littérature et la boxe, qui en ont vu d'autres, s'en remettront... Lui ? Faut voir !

Maeterlinck (Maurice)

Auteur d'un *Eloge de la boxe in L'Intelligence des fleurs* (Fasquelle, 1907).

« Au contraire, celui qui connaît la source de justice qu'il détient en ses deux mains fermées n'a rien à se persuader. Une fois pour toutes il sait. La longanimité, comme une fleur paisible, émane de sa victoire idéale mais certaine. La plus grossière insulte ne peut plus altérer son sourire indulgent. Il attend, pacifique, les premières violences, et peut dire avec calme à tout ce qui l'offense : « Vous irez jusque-là ». Un seul geste magique, au moment nécessaire, arrête l'insolence. À quoi bon faire ce geste ? On n'y songe même plus tant l'efficace est sûre. Et c'est avec la honte de frapper un enfant sans défense, qu'à la dernière extrémité on se résout enfin à lever contre la plus puissante brute, une main souveraine qui regrette d'avance sa victoire trop facile. »

Mailer (Norman)



« I am the real rooster on this block,

the most terrible cock, the baddest fist.
I'm a *down* dude.
You motherfuckers better know it. »

Norman Mailer

Lorsque j'ai écrit *Alias Ali*, j'ai, bien sûr, lu et relu *The Fight*, je n'en ai pas tiré grand-chose, si ce n'est la description du salon d'Ali à N'Y et l'image de Foreman gardant ses mains à l'abri de ses poches comme une précieuse paire de Purdey dans leur étui en velours ! Norman Mailer, une fois de plus, a fait prendre à son ego une telle importance que « Normaaan » vient parasiter ce dont il est question et cela à tel point que l'on finit par se demander s'il ne s'agit pas d'autofiction plutôt que de *Nouveau Journalisme*. Les gens qui parlent de boxe ne font que parler d'eux-mêmes et ont tendance à m'agacer, mais je me suis rendu compte que j'étais gonflé de le leur reprocher puisque je faisais la même chose, qu'il m'arrivait même de le revendiquer, j'ai donc lu *The Fight* une fois encore avec une indulgence toute neuve, et j'ai trouvé ça pas mal du tout.

Et puis, Mailer est sympathique, sa bio change un peu de celles de nos traquets motteux d'automne : il a eu deux Pulitzer, il a fondé *The Village Voice*, en 1969 il a été candidat à la mairie de New York, MAIS il avait un ring dans sa grange ; il a été initié à la boxe par Roger Donoghue ; jusqu'à soixante balais, il faisait trois rounds de deux minutes chaque jour avec Jose Torres avant de – soi-disant – lui apprendre à écrire ; il n'avait peur de rien ni de personne, pas même de Germaine Greer ; il a flanqué un coup de boule à Gore Vidal dans les coulisses du *Dick Cavett Show* ; il était juif, mais voulait à toute force être noir ; il s'est battu avec un rédacteur d'*Esquire* ; il s'est fait massacrer par des types qui avaient traité ses caniches de pédés.

Souvent, Mailer frôlait le ridicule : quand il a cogné Gore Vidal* une deuxième fois, c'est l'auteur de *Un garçon près de la rivière* qui l'a étendu raide : « Encore une fois, les mots manquent à Mailer ! » ; quand il a poignardé sa femme avec un coupe-papier parce qu'elle lui avait dit (en public) qu'il n'avait pas de *cojones* et failli la tuer ; quand il a critiqué *De sang froid* alors qu'il n'a pas été foutu de faire mieux avec *Le Chant du bourreau* ; quand il est juste un petit juif bagarreur avec une grande gueule.

Je crois que la boxe de Mailer m'aurait convenu, j'aime à penser que son désir de vouloir ressembler à ceux à qui il ne pourra jamais ressembler rejoint mon goût de rêver être autre chose que je ne suis.

Les ressemblances sont imaginaires, mais (finalement)... « il y a quelque chose ! » et puis... sur un ring, « Je suis le meilleur de tous les écrivains de soixante-quinze ans ! » comme, il y a longtemps, Mailer, sur le ring, était le meilleur des écrivains de cinquante-neuf ans.

* Le même Gore Vidal qui – un coup à gauche ! un coup à droite ! – devra, aussi, boxer William Buckley : « Écoute moi, pédé, t'arrêtes de me traiter de crypto-nazi ou je te massacre ! »

Malentendu

« Je sais, je sais, j'étais au discours. Ils s'en tamponnent.
Bordel, faites-les rire, faites-les pleurer !
Faites-leur croire que vous êtes
leur copain désemparé qui a besoin d'un coup de main,
ou que vous êtes Dieu le Père. Ou alors mettez-les en rogne.
Même contre vous. Remuez-les ! Peu importe comment et pourquoi.
Et là, ils vous aimeront et en redemanderont.
Chatouillez-les là où ça les démange.
Pour la plupart, ce sont des momies empaillées,
ils sont morts depuis vingt ans. Bordel !
Leurs femmes ont perdu leurs dents et leur silhouette de jeune fille.
Même l'alcool, ils ne le supportent plus,
ils ne croient plus en Dieu, alors c'est à vous de les réveiller.
De leur redonner la sensation d'être en vie.
Même pour une heure.
C'est pour ça qu'ils viennent.
Dites-leur n'importe quoi. Mais pour l'amour du ciel
n'essayez pas de les éveiller intellectuellement. »

Robert Penn Warren

L'auteur pensait : « Putain ! retiens-les... change de sujet... ils sont déjà partis feuilleter la concurrence ! »

Avec qui voulez-vous lutter et avec quoi ? La liste est infinie : Venise... dépression... quatuor à cordes... ambiance feutrée... bars d'hôtel... Florian... Mamounia... Raffles... querelles de genres... *sfumato*... viole de gambe... gestes barrière... bouffées de chaleur... non-dits... Paris-Plage... esquisse de sein pâle... douloureuses remembrances... règles itou... Netflix... Vélib... Deliveroo... balbutiements bio... souvenirs étouffés ! Marais, trottinette et sushis... l'entière panoplie de la bourgeoisie médiocre.

« Ils vont tous croire que tu parles de boxe »... comme si la boxe n'était que la boxe, comme si écrire sur la boxe, c'était seulement écrire sur la boxe ! Comme si Paul Cézanne peignait des pommes ! Comme si Nabokov était pédophile ! Comme si le sujet l'avait emporté une fois pour toutes.

Perdu d'avance et pour toujours !

Aussi buté qu'il ait pu être, les bras lui en tombaient.

Quand on doit être battu, il faut encore se battre, mais c'est pour la galerie. On se lasse pourtant d'être toujours considéré du même profil... Chacun vient de quelque part plus que d'ailleurs, de Fergus Fall, de Bemidji ou bien d'une expérience singulière : sa famille, sa classe, la guerre, l'analyse, un deuil... que sais-je ? Un secret de famille, un vice caché ou presque rien : un jardin en ville, des parents érudits ou bien analphabètes, un copain pédé, une cousine salope... n'importe quoi... des revues jaunies au fond d'une armoire, un chien-loup en plâtre sur le guéridon du salon. Ce

que personne n'a le droit de déconsidérer : « la sensibilité de chacun, c'est son génie » (Charles Baudelaire).

Pour l'auteur, c'était sans doute la boxe plus que l'art ou la littérature qui était l'objectif au travers duquel il avait compris ce qu'il avait compris de la vie ; voir cela réduit à du folklore ou à quatre poncifs le navrait. Lui, ça allait mais, dans le même mouvement, on méprisait tous les types qu'il avait rencontrés sur le ring, tous ceux avec lesquels il s'était battu. Ils n'étaient pas si nombreux que ça, une trentaine, mais aucun d'entre eux ne méritait d'être méprisé.

« C'est lui qui m'a dit que j'avais mal commencé.
Qu'il fallait commencer autrement.
Moi, je veux bien. J'avais commencé au commencement,
figurez-vous, comme un vieux con. »

Samuel Beckett

Le premier mouvement est de secouer la tête, de tenter de sortir du coin où l'opinion vous coince comme on chasse l'été un insecte importun, de montrer que sa place est aussi ailleurs, le deuxième de rester planté dans son accul, les pieds bien à plat, pour se battre et gagner. Le deuxième mouvement est toujours le bon, l'orgueil, c'est de tenter ce dont on vous croit incapable, l'orgueil suprême de tenter ce dont vous vous savez incapable.

S'imposer *contre*.

Faire la loi dans son coin avec ses défauts.

Il n'y aura jamais que soi-même et quelques rares connaisseurs pour savoir si l'on a gagné ou perdu.

De penser que l'on sera seul là encore pour juger du résultat console sans doute... à ce compte, il est logique de n'être ni applaudi ni même lu.

Pour explorer les coinceteaux bizarres, risquer l'excursion inédite, il n'y a guère de volontaires.

Pour rencontrer Roberto Duran non plus.

L'auteur pensait : « C'est ce qui fait la différence ! » avant de s'apercevoir qu'en réalité il n'y en avait aucune, mais, là encore, d'étranges correspondances, un jeu de miroirs où se perdre comme dans le palais des glaces à la foire aux plaisirs... le fameux point où haut et bas cessent d'être perçus de façon contradictoire. Cet endroit, celui où il ne faut pas aller, c'est le plus souvent un cul-de-sac où le commun veut vous enfermer... la boxe en ce qui le concernait et les formules automatiques à son endroit : « Du punch », « Le lecteur est K.-O. debout », « Styliste entre les lignes comme il l'était entre les cordes ».

Les clichés, les poncifs, les métaphores à cent sous, les lieux communs !

Parfois un finistère où l'on doit s'acculer soi-même.

Une porte entr'ouverte dont on referme le battant sur ses doigts.

Un tapis maculé de sang, la trace grise en bas des pantalons blancs de l'arbitre, le visage inquiet de votre entraîneur qui vous demande de vous relever, mais que vous n'entendez pas.

La foule.

Les cris.

La lumière.

Les cordes.

Quatre coins.

Une cage où vous vous êtes volontairement enfermé.

Lorsqu'il s'était décidé à écrire, il avait été au plus facile et au plus pittoresque ou juste au plus proche, il avait écrit sur la boxe sachant qu'il éblouirait ainsi le mundillo du 6^e arrondissement comme, en rase campagne, les phares éblouissent les lapins. La boxe était pour lui l'équivalent de la libération sexuelle ou des années Mao pour les écrivains de sa génération, là où il avait appris tout ce que l'enfance n'avait pu lui enseigner. Un chemin assez singulier pour être remarqué, pour sa singularité et non pour la manière dont il rôdait sur ses bas-côtés et ce qu'il en ramenait.

Dans des hôtels meublés, il y a, roulé au-dessus de l'armoire, un édredon dans un carton sans couvercle, ça sent le blaireau vieux et le savon à barbe en bol. Semelles décollées, flaques, gadoues. À l'hôpital, on jette des draps sur des fièvres comme des focs. En route pour les Kerguelen du malheur ! On bave doucement sur les oreillers refaits. On se suicide devant les paysages et les femmes, et c'est toujours la même chose, "On vous offre tout et vous ne pouvez prendre rien." Là où il n'est plus d'ombres vivables, mais la nuit noire ou midi, le manque a l'évidence d'un coup de ciseaux. Souvent, tant mieux, il pleut ou l'on est heureux en ménage, on dribble l'infini dans le vide. Tout est là.

Ça commençait mal.

Un type qui disait avoir lu *L'Homme sans qualités* dans les vestiaires et qui avait la cloison nasale légèrement déviée ne pouvait devenir, au mieux, que la coqueluche de rares intellos gays.

Comme l'auteur était paresseux et se croyait brillant alors qu'il n'était qu'imbu de sa personne, il s'était laissé aller à la facilité, aux combats faciles, ceux que l'on gagne sans grand risque contre des adversaires nés pour perdre.

Il faudrait qu'il souffre pour boxer dans la catégorie juste au-dessus de la sienne : les « bons » écrivains*.

Ceux que personne ne veut rencontrer.

Encore moins lire.

Il allait morfler.

Et pour cela, rester enfermé.

* « Il y a les bons écrivains et les grands.
Soyons les bons. »

Jules Renard

Métaphores (abusives)

« Je rêve d'une langue dont les mots,
comme les poings,
fracasseraient les mâchoires. »
Emil Michel Cioran

Les métaphores utilisées par la critique pour les ouvrages percutants à plus d'un titre qui touchent de près ou de loin au « noble art » sont, en règle générale, pauvres et peu nombreuses, il est frappant de constater qu'elles peuvent lasser, surtout lorsqu'elles sont utilisées à votre propos (qui méritez mieux), lorsque vous avez encaissé jusqu'au swing sophistiqué en-dessous de la ceinture (« Mais vous dansez mi-lourd ! », Jean-Louis Ezine), que vous avez baissé la garde, autant esquiver le coup de trop qui fait mouche en acculant un adversaire dans les cordes. En l'occurrence, David Lopez, une plume qui n'a pas raccroché les gants, mais qui tombe à *poing nommé*...

« On peut envisager le geste précis du boxeur
comme une phrase, qui commence
par une majuscule, et se termine par un point. »
David Lopez

« Comme Gaël Faye l'an dernier, un jeune auteur déboule sur le ring »,
Frédéric Pagès

« Pas trop la gueule cassée pour un boxeur », Laurence Houot

« Il a pour lui la science du jab et un sacré crochet », Léonard Billot

« Il lance le meilleur jab (le fameux direct du bras avant) à des kilomètres à la ronde », Talya Chaumont

« *Fief* répercute en crochets et uppercuts le portrait d'une génération »,
Véronique Bergen

« C'est là où réside le narrateur, Jonas, boxeur amateur qui tape le sac en attendant le grand match [...] », Hubert Artus

« [...] l'auteur s'incrute dans leurs conversations, leurs désirs de gloire et le dernier round d'un combat qui va faire mal », *Télérama*

« Espoir de l'entraîneur de boxe, Jonas combat comme il traverse la vie, cultivant l'art du "jab" – c'est-à-dire de la distance –, redoutant les coups, féroce dans les premières minutes avant de s'effondrer au troisième round », Alice Archimbaud

« Pris entre deux combats, le récit ne répond qu'en creux, par les quelques ouvertures qui s'y font jour, comme autant de possibles fenêtres de tir », Yann Fastier

« Et puis, quand il faut, David Lopez boxe dans les mots », DS 2

« Cette langue magnifiquement inventée vous saute aux yeux et vous laisse K.-O. debout », Bruno Corty

« David Lopez est sur un ring, face à face avec le langage. Il n'esquive pas. Il sue sang et mots. Il tape là où ça fait mal. Il donne de gros uppercuts dans le style », DS

« Finalement, il s'agit d'un roman percutant coup de poing sans doute grâce au vocabulaire, à la brutalité des mots entre langage argotique et poétique » (Psychééé)

« Une victoire par K.-O. pour ce livre qui fait l'effet d'un uppercut balancé avec panache dans un monde des lettres souvent trop policé », Élisabeth Philippe

Un style précis comme un crochet au foie et incisif comme un uppercut... un poing, c'est tout !

Mirbeau (Octave)

Le Buttin
Honfleur
Calvados

[30 juillet 1900¹]

Mon cher ami,

Nous sommes installés. On vous attend. Vous serez étonné de la beauté de l'endroit. Des arbres comme des temples², et de la salle à manger qui domine la mer, on voit, au-dessus des fourches des arbres – dans les interstices des feuilles – passer la marine de Lanessan³. C'est bien petit⁴ !

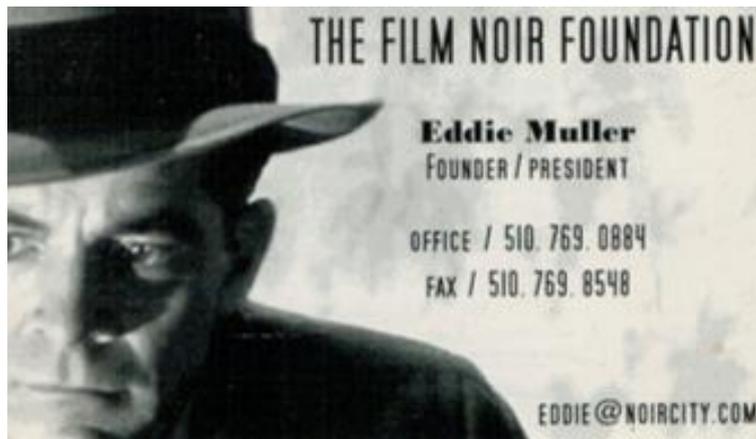
J'ai mes gants de boxe, un appareil Sandow⁵, tout ce qu'il faut pour se flanquer des coups de poing⁶. Enfin, il n'y a pas de meilleure barbue, nulle part au monde. Arrangez-vous, mon cher Huret... mais venez ! Venez passer ici une huitaine, ça sera délicieux !

Nous vous embrassons tendrement.

Octave Mirbeau

P. S. Et si vous aimez le vieux Calvados.....

Muller (Eddie)



J'ai fait sa connaissance à Saint-Malo, au festival des Étonnants Voyageurs, nous avons sympathisé après avoir écouté – bouche bée – un poète improbable déclamer une ode à Ray Sugar Robinson.

[Spécialiste](#) du film « noir » (*L'Art du film noir*, Calmann Lévy, 2003 ; *Dark City - Le monde perdu du film noir*, Rivages, 2015). Il a également publié deux « fictions » : *Mister Boxe* et *Shadow Boxer* (Fayard), novellisations de la vie de son père, célèbre journaliste sportif de la Côte Ouest qui tiendra, pendant plus de cinquante ans à *l'Examiner*, une rubrique intitulée : *Shadow Boxing*.

Je me souviens – aussi – lui avoir cuisiné à Paris une joue de bœuf alors qu'il est végétarien et qu'à Oakland, où il habite, il nous avait tiré d'une sombre affaire de location de voiture dont l'Alliance française ne voulait pas se mêler.

Morrison (Toni)

Chloe Anthony Wofford, dite Toni Morrison, prix Pulitzer en 1988, prix Nobel en 1993, a commencé sa carrière comme « éditrice » chez Random House où elle s'est occupée de la biographie d'Angela Davis et de celle de Muhammad Ali, *The Greatest*, parue en 1975. Dès le départ la chose était claire, Ali n'écrirait pas une ligne, c'était donc Richard Durham, collaborateur de *Muhammad Speaks*, la feuille de chou de la Nation de l'Islam, qui serait chargé de se farcir le boulot. Durham, marxiste plus que religieux, ne s'en était pas trop mal tiré, le problème étant, pour Toni Morrison, les incessantes interventions de frère Herbert Muhammad. Habitué aux récits édifiants, au mysticisme *cheap* mâtiné de science-fiction à l'usage des convertis de fraîche date, le fils du « Prophète » exigeait que la biographie d'Ali soit un pur prospectus de propagande expurgé de tout ce qui aurait pu faire son intérêt ; ce qui semblait l'intéresser encore davantage, c'était de faire de sa personne le véritable sujet de la biographie d'Ali.

– Mon inquiétude était qu'Herbert Muhammad gâche tout !
Et frère Herbert Muhammad gâchera tout.

Les Blancs apparaissent comme des sangsues assoiffées de sang, surtout les premiers sponsors d'Ali (à l'époque Cassius Clay), Ali est leur innocente victime jusqu'à ce que la lumière d'Elijah venue en soucoupe volante break du fin fond des astres ne l'illumine. La révélation sur le chemin de Damas d'Ali ayant lieu sur le fameux pont sous lequel coule l'Ohio, depuis lequel Ali aurait balancé sa médaille d'or olympique après qu'on eut refusé de lui servir un jus d'orange et qu'il eut été agressé par une meute de *bikers* caucasiens. La réalité étant plus fade et moins lourdement symbolique : l'agression n'a jamais eu lieu, les motards sont imaginaires et Ali ne sait pas ce qu'il a bien pu foutre de sa médaille... il l'a sûrement perdue ou bien alors, on la lui a piquée. Pour le jus d'orange, le doute subsiste.

Si Toni Morrison avait finalement pris l'habitude de voir frère Herbert Muhammad surgir à tout bout de champ dans son bureau pour réclamer une modification sans intérêt (si ce n'est le sien), elle s'arrachera (en vain) les dreadlocks pour la promotion. Ali se désintéressera complètement de l'affaire, il aurait bien consenti à quelques séances de signatures dans les magasins populaires, mais leurs propriétaires étaient terrifiés à l'idée de voir leurs rayons envahis par des hordes de barbares, un os de dinde en travers de la cloison nasale et un buisson d'armoise dressé sur le haut du crâne.

Ali finira par déclarer qu'il n'avait pas lu la biographie qu'il était censé avoir écrite ! On peut d'ailleurs, à ce propos, se demander si Ali a lu quoi que ce soit dans sa vie... le Coran pour les Nuls, peut-être, après avoir pris sa retraite ! et encore, ce n'est pas sûr...

Autant dire que Toni Morrison préfère se souvenir de la publication des *Mémoires d'Angela Davis* plutôt que de celles de Muhammad Ali.

Acheté 250 000 dollars par Random House, *The Greatest* sera traduit un peu partout dans le monde, en France c'est Gallimard, aveuglé sans doute par l'aura d'Ali, qui emportera les enchères. Je me souviens d'Ali invité d'[Apostrophes](#) et cela reste à mes yeux un grand moment de télévision. Comme d'ordinaire, Ali prenait toute la lumière, mais il prenait aussi toute la place, la chaise sur laquelle il était assis semblait l'accessoire d'une maison de poupée, ses jambes étendues traversaient le studio et tout le monde fermait sa gueule quand il l'ouvrait pour dire à peu près n'importe quoi. Je me souviens de deux autres invités : Roland Passevant de *l'Humanité*, auteur de *Boxing Business* (« Vous, le vieux, je vous aime bien ! ») et de Jean Cau, qu'Ali déshabillera comme on dépouille un lapin : « Vous, je vous aime pas ! » alors même que l'ancien secrétaire de Sartre, à l'époque chroniqueur à *Paris Match*, lui aurait taillé une pipe en direct sur le plateau si Ali le lui avait demandé.

Ça s'appelle *la vista* !

Et Ali l'avait.

Évidemment, comme toujours sur le plateau d'Apostrophes, il ne sera jamais question de ce dont il était censé être question.

Naklé (Raphaël)

Auteur du *Goût de la boxe* (Mercure de France, 2010), libraire.

Ne m'appellez pas champion, ça porte malheur

Éditorialement parlant, Christophe Tiozzo a eu plus d'une chance, jusqu'il y a peu, je connaissais seulement celle qu'il avait gâchée en publiant, associé avec Alain Azhar, *Ma terrible descente aux enfers* (Solar, 2000) ; plus tard, j'ai lu *Ne m'appellez pas champion, ça porte malheur* (Plon, 1996), écrit avec l'aide de Gérard Le Gal.

Alain Azhar avait salopé le taf façon polar branque à la manque, Gérard Le Gal se l'est joué Audiard à la redresse avec des embardées côté San Antonio. Le sourire en coin, on se régale de sa « gambade-apocalypse ».

Bien que ça s'éternise dans le léger et le futile, que ça navigue dans le flou et que ça flotte dans l'imprécis, j'ai plus de goût pour Le Gal... vainqueur aux poings à la ligne !

Nègre

En anglais « ghost-writer ». C'est, en général, à un journaliste sportif que revient la tâche d'écrire la « bio » des athlètes à la retraite, donc des boxeurs qui ont, plus ou moins, raccroché les gants. Le plus connu d'entre eux est Richard Durham, un collaborateur de *Muhammad Speaks*, le journal de Black Muslims qui s'est chargé d'écrire *The Greatest*, la biographie d'Ali, sous la dictée de frère Herbert Muhammad et la supervision de Toni Morrison (à moins que ce ne soit l'inverse). C'est un métier ingrat, une tâche délicate, il ne faut contrarier ni le sujet ni son fan club ; à n'adopter aucun point de vue un tant soit peu critique, il est presque obligatoire de livrer un récit édifiant où la rédemption est toujours bienvenue. Dans la jungle des livres obligatoires, les nègres ne se privent donc pas de jouer du tam-tam unanime.

Il peut arriver, parfois, que les nègres soient des négresses : Marie Desplechin (Prix Tam-Tam pour *Verte*, L'école des loisirs, 1996) a co-signé *Danbé* d'Aya Cissoko (Calmann-Lévy, 2011) ; plus récemment, Sarah Ourahmoune a publié *Mes combats de femme* (Robert Laffont, 2019) avec l'aide de Gaëlle Bantegnie, à qui l'on doit l'excellent *France 80* (L'arbalète, 2010).

Nora (Olivier)

« Vous êtes vraiment un type merveilleux, je vous adore ! »

Olivier Nora (17/08/2012)

D'après ses dires, il m'admire... à tel point qu'il ne m'édite plus.

Oates (Joyce Carol)

« Aucun autre sujet n'est, pour l'écrivain, aussi intensément personnel que la boxe. »

Joyce Carol Oates



J'ai lu *De la boxe* une demi-douzaine de fois et *On Boxing* deux ou trois, les traductions françaises étant tellement mauvaises que ce n'est pas tout à fait la même chose. La première édition française (Stock, 1988) comporte le seul texte « sur » la boxe avec les photographies originales, traduction Anne Rabinovitch ; la deuxième (Tristram, 2012) comprend les textes supplémentaires, mais pas les photos, traduction Anne Wicke. En réalité, VO ou VF, je ne sais toujours pas quoi penser de ce livre. Il ne faut pas se faire d'illusion, le fait que Carol Oates soit cette chouette anorexique à grosses lunettes et qu'elle écrive sur le sport le plus caricaturalement viril fausse le jugement ; on a *naturellement* tendance (surtout si l'on est un homme), soit à se demander de quoi elle se mêle, soit à être indulgent, c'est-à-dire à se demander de quoi elle se mêle d'une manière différente.

Ce qui est tout à fait indiscutable, c'est que Carol Oates s'y connaît bien mieux que la plupart des spécialistes de sexe masculin, ce qui se joue et se rejoue dans les critiques sur *On Boxing* n'est autre que le préjugé courant qui veut que quelqu'un ne puisse parler d'un quelconque sujet sans l'avoir éprouvé, préjugé complètement con, idéologie dominante à l'heure de la grande Restauration, pure et simple négation de la littérature...

Il te faudrait jeter, Nathanaël, les trois-quarts du livre que tu tiens entre tes mains !

En revanche, et si l'on prend les choses dans l'ordre, on ne peut pas dire que la forme prise par l'édition de *On Boxing* aide à la compréhension

du fond. Au fur et à mesure que le temps passe et que les éditions augmentées se succèdent, des textes souvent publiés dans la presse (un sur Tyson, deux sur Ali, un autre sur Jack Johnson et le dernier sur le combat Louis/Schmeling) se rajoutent au texte assez court donnant son nom à ce qui se présente de plus en plus désormais comme un recueil ou un *work in progress*, à moins que ce ne soit une anthologie des textes sur la boxe écrits par Joyce Carol Oates, et qui a pour effet le plus évident de multiplier les répétitions et les redites.

Le texte proprement dit est un peu confus, les parties assez mal liées entre elles, ce qui étonne de la part de Oates, excellente technicienne d'ordinaire ; les informations sont quelquefois un peu approximatives, les opinions banales et les jugements discutables, mais – surtout – le texte s'aventure sur le terrain théorique et là, c'est pour le moins inégal. La principale objection que je ferais à Joyce Carol Oates étant que son affirmation princeps : « la boxe n'est pas une métaphore de la vie, mais un monde unique, clos et autoréférentiel » me semble du plus pur idéalisme, contredit par bon nombre de passages lumineux de son texte : « Dans ces moments de plus grande intensité, elle semble contenir une image si complète – de la vie, de la beauté, de la vulnérabilité, du désespoir, du courage sans limite et souvent autodestructeur de la vie – que la boxe, c'est en fait bien la vie » ; « Le combat de boxe est l'image même [...] de l'agressivité collective de l'humanité, de sa folie historique constante. »

Si « l'image » (c'est moi qui souligne) n'est pas une métaphore, je veux bien m'inscrire à ses cours de littérature et si la boxe est un monde clos, comment Carol Oates peut-elle expliquer que la condition des Afro-Américains et d'autres damnés de la terre y soit si clairement visible ? ce qu'elle admet volontiers et qu'elle explique très bien.

Les pétitions de principe contradictoires de Carol Oates font quelquefois penser aux phrases définitives trouvées sur les étagères couvertes de poussière d'un drugstore désaffecté, prononcées d'un air pénétré par les héros de westerns, qui ne veulent, en réalité, strictement rien dire pour peu que l'on y prête une oreille attentive.

Passevant (Roland)

Journaliste à *l'Humanité*, il ne cessera de dénoncer le professionnalisme (le Mal capitaliste) et d'encenser la boxe amateur (le Bien socialiste). Auteur de *Boxing Business* (Éditeurs français réunis, 1973). Il admirait Robinson, il a écrit un livre sur les Cerdan (Dargaud, 1970) ; ses bêtes noires étaient les managers et les organisateurs de l'époque : Gilbert Benaïm, Jean Bretonnel, Philippe Filippi, José Jover, qu'il voyait à juste titre comme des marchands d'esclaves dépourvus de scrupules. Il n'est pas certain qu'il ait eu la même indépendance d'esprit lorsqu'il a rédigé *Les Mystères du sport en RDA* (Éditeurs français réunis, 1972).

Perrignon (Judith)

Journaliste, écrivain et essayiste française, auteur de *L'Insoumis, l'Amérique de Mohammed Ali* (Grasset, 2019).

Philonenko (Alexis)

« Le *jab*, c'est comme un œuf : c'est bon. »

Alexis Philonenko

Tous les ans fleurissent les marronniers dont un supplément littéraire intitulé : « Boxe et littérature ». Doivent obligatoirement y figurer : Arthur Cravan, Norman Mailer, Ernest Hemingway et Alexis Philonenko. Lorsqu'il m'est arrivé d'y figurer, c'était en compagnie d'éminents connaisseurs comme Paul Morand et Henry de Montherlant !

Alexis Philonenko, philosophe, spécialiste de Fichte, professeur honoraire à l'Université de Caen et à l'Université de Genève, professeur émérite à l'Université de Rouen (il faut se méfier de tout ce qui philosophe à Rouen), est in-con-tour-na-ble, son *Histoire de la boxe* (Bartillat, 2002, pour l'édition revue et augmentée), également.

Quelquefois, je me souhaiterais un destin identique.

Comme je suis consciencieux, j'ai lu *Histoire de la boxe* plusieurs fois, ce qui relève de l'exploit puisque la plupart de ceux qui en font l'éloge n'ont certainement pas réussi à en lire beaucoup plus de vingt pages. Comme tous les ouvrages dont l'érudition semble être le principe directeur, *Histoire de la boxe* est fastidieux à lire pour les *aficionados* et carrément interdit à ceux que la boxe n'intéresse pas. Ce qui est plus gênant pour un ouvrage de ce genre, c'est qu'il fourmille d'erreurs ; certaines sont vénielles, un bon correcteur aurait orthographié correctement Harry Greb, évité de confondre Floyd Johnson et Floyd Patterson, vérifié le montant de l'amende infligée à Muhammad Ali pour avoir refusé d'être incorporé dans l'armée, se serait aperçu qu'il n'était pas possible que Joe Louis soit déclaré vainqueur de Max Schmeling au premier round en... 24 minutes 4 secondes ! Certaines sont plus ennuyeuses puisqu'elles sont censées soutenir une *thèse* : Bombardier Wells n'était pas noir, il était tout ce qu'il y a de plus blanc ; Sam Langford ne pouvait pas disputer un « championnat du monde des poids lourds de race blanche », il était noir.

Là où Alexis Philonenko se surpasse, c'est lorsqu'il porte des jugements : Ezzard Charles n'aurait rencontré aucun boxeur de valeur (Archie Moore, Joe Maxim, Jersey Joe Walcott, Jimmy Bivins, Charley Burley, Kid Tunero, Ken Overlin et j'en passe) ; Ray Sugar Robinson, unanimement considéré comme le meilleur boxeur de tous les temps, est « inconsistant », il « sonne creux », on ne peut donc lui accorder « aucune dimension historique et humaine » ; Carlos Monzon mérite le « nom de clown » ; Emile Griffith « embrouille l'histoire de la boxe » (qui n'a pas besoin de ça pour être embrouillée). Frôlant souvent l'incorrection, le style de Philonenko tutoie parfois les sommets : « En France, nul ne confond Marcel Cerdan avec une skieuse [...] par exemple Marielle Goitschel » (*sic*),

Le « Bombardier marocain » est d'ailleurs particulièrement soigné par le professeur émérite : « benêt », « tout sauf un penseur » (la preuve : il s'affiche avec Édith Piaf !), mais tout de même « assez intelligent pour comprendre sa bêtise ».

Lorsque j'écrivais *Alias Ali*, j'avais survolé *Mohammed Ali, un destin américain* (Bartillat, 2007) sans vraiment m'y attarder ; je l'ai repris depuis et je dois avouer qu'en cinq ans Alexis Philonenko a fait d'énormes progrès. Plus question de s'embarrasser du moindre souci d'exactitude... première page : Ali appartient à une famille d'esclaves (père, peintre en lettres ; mère, femme de ménage), à l'école, ses notes sont satisfaisantes (c'était un cancre invétéré), Robinson était un imbécile, la sieste fait grossir, Ingemar Johansson était norvégien, Jayne Mansfield a été décapitée par un fil de fer, Al Brown (52 kilos) mesurait 1 mètre 90 !

Et le délire continue, le nom de presque tous les boxeurs est écorché, on ne retrouve pas la trace de tous ; l'Amérique étant vaste, on n'y « voyage pas non plus très souvent en automobile », les boxeurs doivent savoir faire leur valise pour ne pas se fatiguer à porter « des sacs de voyage encombrants et massifs ».

Quant aux Noirs, ils « préfèrent un solo de blues à la porte d'une demeure à trois minutes de patinage artistique », il est vrai que « la sueur des Noirs repousse tout d'abord les Blancs, mais on s'y habitue ».

Les questions métaphysiques ne manquent pas : « Qui aime marcher sur le gant du justicier ? » « Comment voir dans un K.-O. une action de grâces ? »

Allez ! une dernière philonenkonnerie pour la route : « Il faut ici être prudent en parlant d'ours mal léché ; les chats et les chiens se lèchent continuellement ; de plus la salive (chez l'homme aussi) contient des éléments antibiotiques. » Tout cela sans compter que « les gaités de la boxe sont plus sérieuses que les fanfreluches de la Goulue ».

Alexis Philonenko dont la descente était légendaire a glissé dans sa tombe le 12 septembre 2018.

Plimpton (George)

George Plimpton avait un gros défaut : doué pour tout, il n'a jamais été à fond là où il excellait : l'écriture.

Né Upper-Upper-Westside avec une cuillère d'argent dans la bouche, sa famille remontait aux passagers du Mayflower, son père sera ambassadeur auprès des Nations Unies, mais George Plimpton – au lieu de siroter des martinis sur le pont en teck d'un yacht classe J drapé de flanelle et coiffé de Panama – n'aura de cesse d'essayer d'être ce qu'il rêvait d'être s'il avait pu abandonner ses privilèges de classe : un joueur de golf, de base-ball*, un trapéziste, un musicien, un tennisman... un boxeur !

Handicap 18, il sera battu à plates coutures par Jack Nicklaus et Arnold Palmer, ne gagnera pas un point face à Pancho Gonzalez, s'esquivera une main en gardant les buts des Boston Bruins. Entre douze cordes, il est célèbre pour avoir fait quelques rounds avec Archie Moore et

pour avoir arrêté les frais aussitôt que son nez (pointu) a commencé à saigner.



Il n'empêche que, dans ce domaine au moins, il a été plus loin qu'Ernest Hemingway qui gonflera tout le monde avec ses talents de boxeur sans jamais boxer pour de bon**... « La Vieille Mangouste » aurait pu tuer net ce rejeton de l'Upper-Upper Class éduqué à Cambridge et Harvard, elle a préféré le faire pleurer (le nez, ça se rode). Ce « reportage en immersion » ne sera pas sa seule fantaisie : après s'être montré lamentable en *quarterback* des Detroit Lions, il sera applaudi par Leonard Bernstein pour une intervention au gong particulièrement énergique lors de l'exécution d'un concerto de Tchaïkovsky par le New York Philharmonic, se cassera la gueule du trapèze lors d'une représentation du cirque Clyde Beatty-Cole Brothers et se présentera bravement au crochet de l'Apollo de Harlem où il improvisera la *Lettre à Élise* au piano alors qu'il ne savait pas jouer.

George Plimpton n'était pas que le dandy dont il aimait donner l'image, l'aristocrate qui adorait tirer des feux d'artifice, la caution d'Alexander Trocchi emprisonné pour trafic d'héroïne, il a été avec Peter Matthiessen et Harold L. Humes l'éditeur de *The Paris Review* qui a publié David Barthelme, V.S. Naipaul, Philip Roth, George Steiner et David Foster Wallace, et des interviews de Joan Didion, Ernest Hemingway, Isaac Bashevis Singer et Gore Vidal. Familier de la famille Kennedy, il sera témoin de l'assassinat de Robert par Sirhan Sirhan et fera quelques apparitions dans *Laurence d'Arabie* et *Rio Lobo*.

J'ai un faible pour lui, son charme, sa fantaisie et sa désinvolture, son dilettantisme cool, son invraisemblable accent snob, et ce d'autant plus qu'il a « inventé » un genre de biographie (dite « orale ») en éditant celle d'Edie Sedgwick et en écrivant celle, tout à fait formidable, de Truman Capote sur le même principe que celui que j'ai adopté, sans en avoir connaissance, longtemps après lui, pour *Alias Ali* ***.

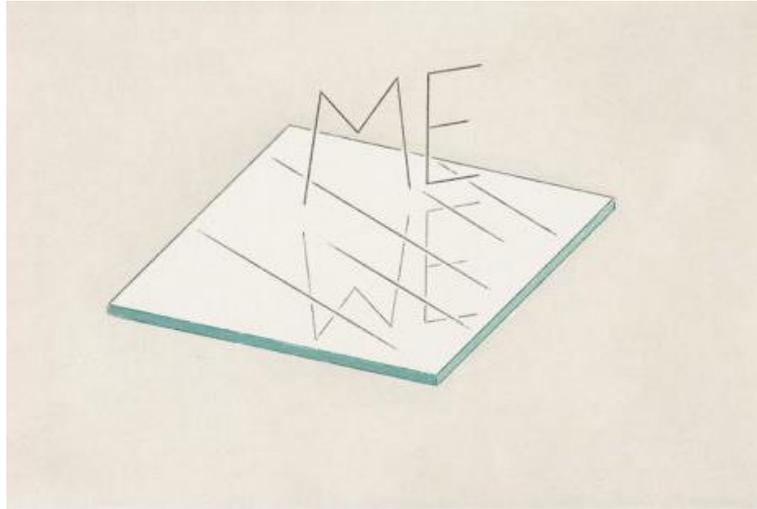
* Il inventera Sidd Finch, un *pitcher* bouddhiste pour *Sports Illustrated*.

** Il aurait, soi-disant, passé un sale quart d'heure

en s'entraînant avec Gene Tunney, mais il n'en parlait jamais.

*** *Truman Capote : In Wich Various Friends, Enemies, Acquaintances and Detractors Recall His Turbulent Career* (Anchor, 1998)

Poésie



Naître
Baiser
Boxer
Mourir

Poids léger

Olivier Adam (Le Seuil, 2004), comme son titre l'indique.

Poids plume

Mick Kitson (Métaillié, 2022), soi-disant « lumineux », en réalité surtout tartignolle (Prix Jules Rimet 2022).

Pont aux ânes

« J'ai vécu à une époque où je pouvais avoir parfois l'ivresse de penser que personne peut-être n'était mon égal. »

Arthur Cravan

« [...] et cependant je crois devoir vous déclarer tout de go que je préfère de beaucoup, par exemple, la boxe à la littérature. »

Idem



Je suis bien d'accord, le problème étant que la littérature aime bien plus Arthur Cravan que la boxe ne l'a aimé.

Prétexte

La boxe pour moi est un prétexte, un pré-texte.

Prévost (Jean)

Champion de France universitaire de boxe comme moi, écrivain comme moi, célébré avec exaltation par Jérôme Garcin, *Pour Jean Prévost* (Gallimard, 1994)... un peu comme moi. Dans sa rubrique « Coup de cœur » du *Nouvel Observateur*, Jérôme Garcin qualifiera *Le Désir de guerre* (le cherche midi éditeur, 1999 ; réédition L'arbre vengeur, 2014) de « brillant petit livre ».

Professional (The)

« *The Professional* est le seul bon roman
que j'aie lu sur un boxeur,
et un très bon roman tout court »

Ernest Hemingway

On comprend aisément pourquoi Hem' admirait le livre de W.C. Heinz (auteur de *M*A*S*H** en collaboration avec le Docteur H. Richard Hornberger) : petit un, les dialogues ; petit deux, les dialogues ; petit trois, les dialogues. Elmore Leonard fait, lui aussi, état de son admiration dans la préface de la réédition de *The Professional* chez Da Capo Press. Il fait à juste titre remarquer les « conventions » imposées à son texte par W.C. Heinz : pas d'adverbes, utilisation systématique de « et » pour le rythme et de « il dit » pour concentrer l'attention sur la voix des acteurs dont chacune

possède un grain différent et fait progresser l'action. Les échanges sont quelquefois si laconiques que l'on dirait ceux des manuels de conversation pour touristes.

– Je vois que vous avez fait la connaissance d'Helen, il m'a dit après que l'on se soit serré la main.

– Oui, j'ai dit.

– Désolé d'être en retard.

– Pas de problème.

– Je vous avais dit neuf heures et demie.

– On va pas se battre pour ça, vous gagneriez.

– On déjeune ?

– Merci, mais j'ai déjà mangé.

– Prenez une tasse de café, Helen va le faire.

– Il vous attend, elle a dit.

W.C. Heinz utilise le même procédé lorsqu'il écrit ses articles sur le foot, les courses ou la boxe.

Le dialogue suivant est tiré d'un article sur Norma, la femme de Rocky Marciano.

– La vie d'une femme de boxeur est pas facile, a dit Lucille.

– C'est comme être sur le ring, dit Norma.

– Chaque combat, elle se bat avec lui, dit sa mère en s'adressant à Lucille.

– C'est ça le problème, a dit Norma, vous pouvez pas monter sur le ring.

– Et pourquoi pas ? a dit sa mère.

– Si la femme de Fusari monte sur le ring aussi.

– Il a juste parlé de Fusari, l'a coupée Lucille.

– T'as entendu ? a dit Norma.

– Oui.

– Je sais pas, a dit Norma, c'est trop.

– C'est ça qui est bizarre, a dit Lucille, tout le monde attend ce soir et pas toi.

– Moi, j'attends le soir après ce soir.

The Fighter ne se distingue pas seulement par sa réussite *stylistique*, la construction est, elle aussi, astucieuse. Pour dresser le portrait d'un boxeur, W.C. Heinz a choisi de se concentrer sur les semaines où Eddie Brown se prépare à disputer un championnat du monde. Le combat proprement dit occupe tout juste quatre pages, le dénouement à peine davantage sur les trois cents que compte le roman. On ne parle pas que de boxe mais, évidemment, de toute autre chose qui va au-delà de gnons échangés entre douze cordes par deux abrutis.

Rauch (André)

« Flotte comme un papillon, douloureux comme une guêpe. »
(page 273)

Auteur de *Boxe, violence du XX^e siècle* (Aubier, 1992) dont le style ressemble à celui de *l'Histoire de la boxe* d'Alexandre Philonenko, sans toutefois les jugements baroques et les inexactitudes criantes (il y en a quelques-unes, mais relativement peu sur la masse de références accumulées) du soi-disant « spécialiste incontournable » du noble art. En revanche – universitaire oblige – son livre (427 pages dont 20 sur le catch + 116 pages de notes + un glossaire + un index) est un tantinet soporifique.

Modèle de rigueur scientifique à propos de l'affaire Tyson/Washington : « Le 21 juillet 1991, la belle Desiree Washington, 18 ans, candidate au prix du Miss Black America à Indianapolis, le rejoint en tenue légère dans sa chambre à 4 heures du matin », *Cultures en mouvement*, Juillet/Août 1999.

Ring Magazine (The)

Sous-titré *La Bible de la boxe*, fondé en 1922 par Nathaniel Fleischer (1887 - 1972). Conçu comme une *newsletter*, *The Ring* deviendra très vite un magazine à part entière. Après avoir traversé quelques vicissitudes, essentiellement financières, il est depuis 2007 la propriété d'Oscar De La Hoya Golden Boy Enterprises. Ce qui, entre parenthèses, équivaldrait, en termes de conflit d'intérêt, à ce que TF1 se porte acquéreur de *Télérama*.

The Ring a failli disparaître après avoir été mêlé à un scandale initié par Don « Showtime » King. Le promoteur aux cheveux électriques avait imaginé de mettre sur pied un tournoi (« The United States Championship Tournament ») dont le résultat aurait été : petit un, d'évincer les champions du monde « étrangers » que King pouvait plus difficilement suborner que les indigènes ; petit deux, de se constituer une écurie à moindres frais, les vainqueurs du tournoi dans chaque catégorie étant parqués d'office dans le corral de King avant d'être marqués à son fer.

Don King, qui brandit le drapeau américain sous n'importe quel prétexte lorsqu'il ne braille pas « Only in America ! » à ceux qui en sont déjà persuadés, surfait sur la vague de nationalisme marquant le 200^e anniversaire de la naissance de l'Union et les succès remportés par les boxeurs américains aux Jeux olympiques de Montréal (cinq médailles d'or, une médaille d'argent, une médaille de bronze). La chaîne ABC avait acheté l'exclusivité des droits de retransmission pour un million et demi de dollars. Évidemment, les boxeurs qui refusaient le *deal* se retrouvaient exclus du tournoi (Marvin Hagler, le premier) et ceux qui l'acceptaient étaient favorisés de manière éhontée.

King, dont la réputation était déjà épouvantable, avait besoin d'une caution et c'est *The Ring* qui la lui fournira avec ses « classements » censés être plus objectifs que ceux de la WBA et de la WBC.

Contre 70 000 dollars.

Pour assurer le coup, King versera 5 000 dollars de la main à la main à Johnny Ort, le responsable des classements.

Depuis des années, *The Ring* perdait régulièrement des lecteurs, mais il avait toujours cette réputation de respectabilité datant d'un demi-siècle.

S'associer avec Don King c'était s'associer avec le diable, et qui dîne avec le diable doit avoir un long manche à sa cuiller, mais que ne ferait-on pas pour 70 000 dollars lorsque les caisses sont vides, ou pour 5 000 dollars dont il y a toujours moyen de trouver l'utilité ?

Ike Fluellent, policier texan, se retrouvera ainsi crédité de deux combats qu'il n'avait pas disputés et classé d'office n° 10 chez les poids moyens, mieux, le mois suivant il était grimpé à la troisième place sans être monté sur le ring qu'il avait abandonné depuis deux ans.

« Plus grosse progression de l'année » pour *Ring* !

Onze boxeurs au total auront été crédités de combats fantômes (dont Biff « La Terreur » Cline, Richard Rozelle, Pat Dolan, Anthony House, Johnny Baldwin et Hilbert Stevenson), 83 irrégularités seront relevés ultérieurement par la commission d'enquête. Deux journalistes : Malcom « Flash » Gordon, le « beatnik qui puait des pieds » et sa feuille de chou vendue 35 cents à l'entrée du Madison Square Garden, et Alex Wallau dénonceront le montage. L'escroquerie deviendra publique lorsque Scott LeDoux, mécontent d'avoir été déclaré battu par Johnny Boudreaux, bousculera la perruque d'Howard Cosell lors d'une bagarre pendant la conférence d'après-match. Une fois sa perruque tant bien que mal rétablie, Cosell écouterait religieusement Scott LeDoux dénoncer l'arnaque en direct. Dès les vestiaires, on l'avait prévenu : Johnny Boudreaux serait déclaré vainqueur, le tournoi favorisant exclusivement les boxeurs ayant un contrat avec Don King et ses deux associés, Al Braverman et Paddy Flood. Comme leur patron, ces deux-là étaient réputés pour protéger leurs boxeurs comme s'ils avaient été leurs propres enfants : Al Braverman avait été le manager de Chuck Wepner (70 agrafes après son combat contre Liston) et Paddy Flood, celui de Mustafa Hamsho (55 agrafes après son combat contre Hagler)... rien que des tendres !

Ironie de l'histoire, la troisième réunion du Tournoi se tiendra à Marion (Ohio), le pénitencier où Don King avait purgé sa peine pour « coups et blessures ayant entraîné la mort ».

Revenons à nos moutons : le Tournoi sera annulé ; comme d'habitude, Don King s'en sortira comme une fleur en chargeant ses complices, Braverman et Flood ; deux nouvelles fédérations (l'IBF et la WBO) verront le jour pour concurrencer la WBC et la WBA ; Teddy Brenner portera l'estocade à *Ring* (« Si *Ring* est la Bible de la boxe, nous avons bien besoin d'un Nouveau Testament ») ; le magazine sera obligé de faire le ménage et d'engager une nouvelle équipe dirigée par Bert Randolph Sugar ; quant à Johnny Boudreaux, le protégé de King, il perdra quatre des cinq combats qu'il disputera par la suite.

En 1985, Bert Randolph Sugar quittera le navire en perdition (sa consommation de Bourbon ne pouvait guère empêcher le vaisseau de tanguer), remplacé par Randy Gordon puis, un an plus tard, par Nigel Collins qui allait faire de son mieux pour assainir les finances mises à mal par les équipes précédentes. Pas suffisamment, malgré la fièvre Tyson qui dopera les ventes ; en 1989, *The Ring* est en faillite et cesse sa publication pendant un an. Le magazine sera sauvé par Stanley Weston, fondateur de *Boxing Illustrated*, *KO Magazine* et *World Boxing*. Weston qui avait été un

demi-siècle auparavant grouillot pour *The Ring* rétablira la crédibilité du magazine avec l'aide du nouveau rédacteur en chef Nigel Collins.

En 1993, *The Ring* sera acheté par Kappa Productions puis par Golden Boy Promotions en 2007.

En 2011, Nigel Collins claque la porte avec une partie de la rédaction.

– Je doute qu'un accord entre un journal sportif et une affaire qui organise des événements sportifs puisse marcher.

La rédaction de *Ring* déménage de Philadelphie à Los Angeles, son site internet, tout entier dévoué à la cause de Golden Boy Promotions et des combats que la société d'Oscar De La Hoya organise, est placé hors du contrôle de la rédaction.

Comme le fait remarquer Ivan G. Goldman (viré en 2011), « dans une économie globalisée, il y a peu de chances qu'une entreprise comme *The Ring* ne finisse pas absorbée par une structure plus puissante ».

The Ring n'était plus qu'un vieux magazine lu par de vieux lecteurs (pléonasme !), son nom et son histoire pouvaient être achetés pour une poignée d'arachides afin de servir les intérêts d'un réseau plus étendu et plus « up-to-date ». C'est ce qui lui est arrivé, qui va avec la post-modernité et les stéroïdes, un monde qui va de A comme Amazon à Y comme Yahoo !

Le nôtre.

Celui dans lequel nous vivons.

Robert-Nicoud (Élie)

Né le 3 août 1963 à Paris, Élie Robert-Nicoud a publié *Scènes de boxe* aux éditions Stock en 2017, *Deux cents noirs nus dans la cave* (2022, Rivages) et *Portrait de l'Amérique en boxeur amoureux* (Stock, 2023). Chroniqueur sportif pour *Sud-Ouest-Dimanche*. Décédé le 2 août 2023.

Rondeau (Daniel)

Écrivain : Grand Prix de littérature Paul Morand de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, 1998 ; Grand Prix du roman de l'Académie française 2017 pour *Mécaniques du chaos* (Grasset) ; élu à l'Académie française en 2019 ; éditeur (Quai Voltaire, Bouquins) ; journaliste (*Libération*, *Le Nouvel Observateur*, *L'Express*, *Paris Match*, *le Journal du dimanche*, *Le Monde*) et diplomate français (ambassadeur de France à Malte, délégué permanent de la France auprès de l'UNESCO). [Prix Jules Rimet](#) 2016 pour *Boxing-Club* (Grasset) : « une leçon de vie et de littérature ».

Rouge (La fin de l'homme)

« Elle aime, elle aime le sang, notre terre russe. »

Anna Akhmatova

« Les souvenirs, je les évoque seule aujourd'hui, toutes les fois où je t'avais cherché un bonnet propre et un plaid, toutes les fois où tu m'as souri... je veux plus parler, je veux me taire, j'ai trop pleuré, je ne pleure plus... jamais. Mon corps est gelé, je bois seule, assise – seule – dans mon coin, je vide mon verre jusqu'à la dernière goutte, jusqu'au tartre du fond. Il y a des jeunes dans le quartier, ils débordent de rancœur, personne n'a besoin d'eux ici. Ils ont du mal à savoir qui ils sont, ils pourraient tuer quelqu'un pour trois fois rien. Alors frapper sur un inconnu ou même leur frère ou leur meilleur ami pour de l'argent, vous pensez que c'est un rêve pour eux. C'est mieux que de se pendre ou de mourir saoul dans un fossé, mais ils restent là. Mon fils, mon Mikhaïl, il est parti, tout petit, il avait envie d'une vraie vie où tous les hommes seraient forts et toutes les femmes seraient belles, de s'arracher à la routine et à la mort. Il était de la génération qui a survécu à tout, ses amis n'ont rien fait avec. Des souvenirs, ils n'en ont même pas. Personne n'a besoin d'eux, le pays s'occupe de ses problèmes, leurs pères sont morts, leurs mères, n'en parlons pas, ça fait longtemps qu'elles en ont marre. La vérité, il faudrait être désespérée pour la savoir, moi, je sais ce qu'il fait, il se bat, contre je ne sais pas qui, je ne sais pas où, il disait que quand il serait de retour, il aurait une robe de chambre en soie avec mon nom brodé dans le dos comme le sien sur son peignoir en satin et des fleurs coupées. Des fois, la nuit, je le vois dans mes rêves, il est pâle et il saigne en dormant les bras écartés dans la lumière. Peut-être qu'un jour il reviendra sans rien. Ça m'est égal. »

p.c.c. Svetlana Alexievitch

Sammons (Jeffrey T.)

Auteur de *Beyond the Ring : The Role of Boxing in American Society* (University of Illinois, 1990). Pour en avoir une idée exacte, il faudrait imaginer un Roland Passetant afro-américain en plus historien, doublé d'un Pierre Bourdieu en moins sociologue. Libéral, critique, documenté, sérieux, un peu ennuyeux et un peu moralisateur, *Beyond the Ring* est plus profond et plus complet (quarante pages de notes) que *On Boxing* de Joyce Carol Oates ou, bien sûr, que *Corps et âme* de Loïc Wacquant. On peut toujours attendre un livre de cette qualité, sur le même sujet, écrit par un universitaire français, historien ou bien même sociologue.

Schulberg (Budd)

« J'aime la boxe autant que je la hais.
Je hais la boxe autant que je l'aime. »

Budd Schulberg

Venant du fin fond de la Lituanie et de la Lettonie pour fuir les pogroms, les grands-parents de Seymour Wilson (dit Budd) Schulberg parlaient à peine anglais, mais son père et sa mère vouaient un véritable culte à la littérature, ils passaient des heures à lire avec leurs enfants... Dickens, Melville, Tolstoï, Dostoïevski ; le bruit de la machine à écrire chez les Schulberg était l'équivalent de celui du piano dans les familles bourgeoises. Sa sœur, Sonya, écrivait des nouvelles, Stuart, son frère, écrivait des nouvelles et Budd écrivait des nouvelles. Le père, Benjamin, producteur à la Paramount, amenait son fils aux réunions avec les scénaristes et Budd était chargé, à dix ans, de leur expliquer ce qui ne fonctionnait pas dans leurs traitements, tâche dont il s'acquittait à la perfection. Lorsqu'il avait dix-neuf ans, sa mère, directrice d'une agence artistique, disait de lui qu'il était un « grand écrivain ». Malgré les conseils de son père, Budd publiera *Qu'est-ce qui fait courir Sammy ?* une satire du milieu du cinéma (soupçonnée – un comble ! – d'être teintée d'anti-sémitisme), qui lui vaudra d'être licencié de la Goldwyn Mayer par un Samuel Goldwyn écarlate.

Si les célébrités défilaient dans le salon des Schulberg, Budd préférait de loin la compagnie de Jack Dempsey et des boxeurs à celle de Maurice Chevalier, sans compter qu'il assistait à deux réunions par semaine, toujours avec son père, avant que celui-ci ne quitte le foyer conjugal pour suivre une actrice (Sylvia Sidney)



On le comprend !

et se ruiner au jeu.

Bien qu'il ait eu mille vies et qu'il ait publié des livres très différents les uns des autres, Budd Schulberg a toujours été un fan de boxe, Fidel LaBarba sera le témoin de son premier mariage, Art Aragon de son troisième, il servira de manager à Archie McBride et sa première rencontre

avec Ernest Hemingway tournera autour du noble art (à moins que leur rencontre n'ait davantage ressemblé à un combat de boxe qu'à un dialogue entre collègues).

– Vous êtes Schulberg, l'écrivain ?

– J'ai écrit quelques livres...

– Soi-disant vous vous y connaissez en boxe ?

– Un peu...

– Nom d'un chien, qu'est-ce que vous pouvez bien connaître à la boxe ? Vous connaissez Leo Lomski* ?

– Bien sûr.

– Et Leo Houck ?

– Oui... vous savez, Ernest, ils sont très connus.

Et chaque fois qu'Hemingway posait une question à Schulberg, il lui envoyait une bourrade à lui décrocher la clavicule. L'interrogatoire a continué jusqu'à ce qu'Hem' lui demande s'il connaissait « Pinky » Mitchell. Il se trouve que lorsque « Pinky » Mitchell avait perdu son titre des super-légers contre « Mushy » Callahan, « Mushy » avait fait cadeau de ses gants à Budd. « J'avais ses gants suspendus au-dessus de mon lit et ce type me demandait si je connaissais "Pinky" Mitchell ! Je me suis dit que la prochaine fois qu'il me demandait si je connaissais un tel ou un tel, je lui foutais mon poing dans la gueule. »

Les types du genre d'Hemingway qui savent tout sur tout : la boxe, la corrida, la guerre, la chasse, la pêche au gros, Cuba, l'Afrique et veulent perpétuellement se la mesurer (elle est plus courte ou bien molle) sentent très bien quand ça menace de mal tourner, Hemingway a donc cessé de se tambouriner la poitrine, tourné les talons pour montrer son dos argenté à Budd Schulberg et mis fin à la conversation. Quelque temps plus tard, Toby Bruce qui lui tenait lieu de secrétaire est venu dire à Budd que son patron l'adorait. « Dites bien à Papa que je l'admire beaucoup, mais qu'à partir de maintenant, je l'admirerai de loin ! » lui a répondu Schulberg qui s'est désormais toujours tenu à l'écart de « Papa ».

Schulberg aura des rapports moins « simiesques » et plus intéressants avec Scott Fitzgerald, il a écrit un roman assez merveilleux (*Les Désenchantés*, Rivages) sur le voyage d'un jeune écrivain qui lui ressemble beaucoup avec un écrivain sur le déclin qui ressemble furieusement à Scott Fitzgerald.

Schulberg a connu à peu près tout le monde et tous ceux qu'il a connus ont connu les autres... Qu'on le prenne par un bout ou par un autre, on finit toujours par se retrouver au sein d'un effroyable *name-dropping* ! Sa première femme s'est remariée avec un type qui a fini sa vie avec Deborah Kerr dont la mère était la meilleure amie de Greta Garbo ; il a vu Charlie Chaplin faire le malin dans le salon de ses parents pour attirer l'attention des invités ; lorsqu'il a voyagé en URSS, il a fait la connaissance de Maxime Gorky à Moscou ! En novembre 1945, c'est lui qui est chargé d'arrêter Leni Riefenstahl dans son chalet de Kitzbühl, il en tirera l'année suivante un article pour le *Saturday Evening Post* : « Nazi Pin-up Girl ».

Communiste un temps (de 1936 à 1940), il a dénoncé dix-sept de ses camarades (dont Ring Lardner Jr) en 1951 ; lorsque Terry Malloy joué par

Marlon Brando témoigne contre les syndicalistes dans *Sur les quais*, il faut sûrement y voir une justification *a posteriori* de son attitude face à la Commission des activités anti-américaines...

– J'ai été anti-stalinien trop tôt !

Honni depuis cette époque par la gauche « hollywoodienne », cela ne l'empêchera pas en bon libéral d'Hollywood de fonder en 1965 un atelier d'écriture à Watts après les émeutes ayant détruit le quartier.

S'il fallait lui trouver un équivalent hexagonal (Park Avenue contre boulevard Saint-Germain), il faudrait imaginer un Pierre Bourdieu fan du PSG, un Jacques Derrida assistant à tous les combats de Fabrice Bénichou ou Alain Badiou manager de René Jacquot, sans pouvoir échapper à la lecture régulière de leurs articles sur les progrès de Mamadou Thiam, de Julien Lorcy ou de Thierry Jacob dans *l'Équipe Magazine*.

Contradiction des contradictions, il a été intronisé au *Boxing Hall of Fame* pour l'un des livres les plus violemment opposés à la boxe : *Plus dure sera la chute*.

* Il fera la couverture de *Ring* en mai 1928.

Scutenaire (Louis)

Scutenaire rappelle dans *Mes Inscriptions* qu'il est l'auteur d'un roman, *Les jours dangereux* *Les nuits noires*, « composé en grande partie d'emprunts à d'excellents auteurs de tous les temps » et utilisant : « des sottises, des collages, des ficelles éculées, des détours, des foutaises sentimentales, des trucs à la mode, des vrais non-sens et par-ci par là quelques éclairs poétiques. »

Muet comme un chien de boxeur.

User de la ruse c'est reconnaître des limites à sa puissance.

Force, oui mais pas que.

Boxe n'est pas violence.

Les boxeurs sont de braves types.

Je n'écris pas, je boxe.

Les vengeurs sont des vindicatifs.

C'est la peur qui fait les hommes forts.

Secret(s)

La Tache de Philip Roth est un livre sur le secret, celui de Coleman Silk, doyen de l'université d'Athens : il est noir, il se fait passer pour juif ou, plutôt, il refuse d'être assigné à une identité précise, celle qui lui serait imposée par sa couleur. Ce secret, il le confie à un Juif, le narrateur, Nathan Zuckerman, et il lui a été initialement soufflé par un autre Juif, Doc Chimzer, son entraîneur lorsqu'il boxait en cachette de ses parents. Alors qu'ils se rendent ensemble à une rencontre avec un boxeur universitaire dans une académie militaire, lorsque Silk évoque sa « couleur », Chimzer lui répond : « Si la question ne se pose pas, tu la mets pas sur le tapis. Tu n'es ni l'un ni l'autre », cela fait écho à ce que Silk a compris en boxant, d'abord dans un club noir, ensuite dans un club juif : « Les réponses qu'on trouvait sur le ring, toutes autant qu'elles étaient, on les gardait pour soi ».

La Tache n'est pas seulement un livre sur *un* secret, c'est un livre sur *les* secrets de Coleman Silk : jeune, il boxe en cachette de ses parents dans une salle fréquentée par des Noirs ; lorsqu'il est découvert, il passe dans un club juif où son entraîneur lui enseigne que son art, c'est d'être blanc, de feinter, alors Coleman Silk feint : lorsqu'il boxe, c'est sous un autre nom (néanmoins facilement reconnaissable) : Silky Silk ; quand il boxe, comme il se doit pour un styliste et un boxeur de contre, il dissimule ses intentions à son adversaire. Une fois adulte, il tient sa couleur secrète tout comme sa liaison avec Faunia Farley, une femme de ménage illettrée beaucoup plus jeune que lui (elle a 34 ans alors qu'il en a 71). Chaque fois qu'il croit choisir une direction, il ne fait que la prendre, ses parents, ses élèves, ses collègues le démasquent et la réalité vient le piéger ; son « Je » se heurte perpétuellement à l'inévitable « nous ».

La Tache n'est pas seulement un livre sur les secrets de Coleman Silk et l'ironie de l'histoire (il sera mis à l'écart de l'université pour avoir traité deux élèves de couleur de « zombies » et poursuivi par la haine de Delphine Roux, son double inversé), c'est un livre sur *le* secret et la difficulté de le tenir secret, l'impossibilité de vivre « entre », mais aussi, lorsqu'il en est brièvement question, sur la boxe vue comme métaphore du jeu (des perles de verre) et des trajectoires contrariées.

Sur le ring, il vous faut proposer (en secret) un mouvement à votre adversaire, qu'il essaiera de contrarier en retour : « Quoi que ton adversaire veuille faire, le laisse pas faire ! » (Sam Langford). Le paradoxe sur le ring comme dans la vie étant que l'on peut être agi par les choses que l'on contrôle autant que par celles qui ne le sont pas.

Set-up (The)



« Pansy had the stuff, but his skin was brown
And he never got a chance at the middleweight crown. »

Joseph Moncure March

Long poème en huit chants de Joseph Moncure March, *The Set-up*, novella en vers éditée en 1928, raconte l'histoire de « Pansy », un boxeur noir destiné à devenir champion, mais dont la carrière est interrompue par un séjour de cinq ans derrière les barreaux. À sa sortie de prison, « Pansy » reprend la boxe, mais il n'est plus que l'ombre de lui-même, croyant qu'il ne pourra jamais battre un jeune espoir italo-américain, son entraîneur et son manager l'engagent dans un combat sans le prévenir qu'ils ont été payés par les promoteurs du jeune homme pour qu'il plonge. Non seulement « Pansy » survit à la correction prévue au programme, mais il gagne par K.-O. au dernier round. Croyant que « Pansy » les a doublés, les promoteurs de son adversaire le font tuer.

Robert Wise adaptera *The Set-up* (*Nous avons gagné ce soir* en VF) sous le titre éponyme avec Robert Ryan dans le rôle phare, gardant l'aspect social du poème, mais faisant l'impasse sur son versant « racial ».

Shaw (George Bernard)

Prix Nobel de littérature 1925 (il obtiendra un Oscar en 1939), marxiste dans sa jeunesse, stalinien jusqu'à un âge avancé alors même qu'il avait visité l'URSS, partisan d'un eugénisme radical et du vote des femmes, végétarien, adversaire résolu de la vivisection, célèbre pour ses pièces de théâtre et ses bons mots (une espèce de Tristan Bernard british). Il a

commis quelques romans dont *Cashel Byron* (adapté en 2023 par Louis Beaudoir et Anne-Sylvie Hommasel aux éditions les Lapidaires), qui conte l'idylle entre une lady richissime et un boxeur qui se révélera être non seulement un parfait gentleman, mais aussi l'héritier d'une excellente famille. Dramatiquement verbeux, platement démonstratif, aujourd'hui, quasiment illisible.

Smith (Red)

- Lalanne, vous connaissez le golf ?
- Non, pas du tout.
- C'est bon, vous ferez aussi le golf.

Le rédacteur en chef de l'Équipe

Pour ce qui est de l'écriture, Walter Wellesley dit « Red »* Smith suivait l'avis de deux éminents spécialistes : Ernest Hemingway** et sa théorie de l'iceberg (les sept-huitièmes de l'histoire doivent rester cachés) et Ann Corio, strip-teaseuse de profession : « N'enlève jamais le bas si tu veux que les types reviennent te voir enlever le haut ». Il s'est donc appliqué à respecter scrupuleusement ces deux principes tout au long de sa carrière qui a été longue ; elle a débuté au milieu des années 20 au *Milwaukee Sentinel* (25 dollars par semaine), elle s'est terminée au *New York Times* au début des années 80 (Red Smith est mort en 1982, cinq jours après la publication de son dernier éditorial), mais c'est au *Saint Louis Star* (40 dollars par semaine) qu'il a commencé à écrire sur le sport.

« Un jour, Frank Taylor, le rédacteur en chef, m'appelle, il venait de virer la moitié des journalistes de la rubrique Sports corrompus jusqu'à la moelle.

- Vous avez déjà travaillé sur le sport ?
- Non.
- Vous y connaissez quelque chose ?
- Pas plus que le fan de base...
- Si un manager vous offre dix dollars, vous acceptez ?

J'ai réfléchi un bon moment et puis j'ai fini par lâcher : Dix dollars... c'est une somme !

- Vous commencez lundi, il m'a dit. »

Le reste d'après lui était facile, écrire consistait juste à s'asseoir devant sa machine à écrire, à s'ouvrir les veines et à regarder son sang couler. « Blood » Smith deviendra l'un des chroniqueurs sportifs les plus influents d'un pays où le sport fait partie de la culture au même titre que le jazz, le blues ou le Cinemascope, un écrivain respecté par les jockeys alcooliques aussi bien que par Robert Frost. Son talent dont il était conscient (« Je suis peut-être pas Mozart, mais je suis dans le haut du tableau »), qu'il continuait à travailler sans cesse (passer dix-huit heures pour changer un seul mot d'un article ne lui semblait pas du temps perdu), lui vaudra de remporter le prix Pulitzer en 1976.

Personne ne lisait ses articles pour connaître les résultats, mais tout le monde le faisait pour comprendre ce qui s'était *vraiment* passé, que personne n'avait vu.

Depuis l'accueil où il se réfugiait pour écrire, le restaurant de Toots Shor sur la 51^e rue (« Table 1, s'il vous plaît ! »), dans l'effrayant vacarme qui régnait, il était perpétuellement dérangé aussi bien par Joe DiMaggio que par Frank Sinatra (et parfois par Harry Truman ou Frank Costello), Red Smith a écrit sur le base-ball, les courses de chevaux et la pêche à la ligne, un peu moins sur la boxe. Comme tous les journalistes de sa génération, il a été très critique envers Ali, l'ex-Cassius Clay lui déplaisait pour son narcissisme affiché et son refus de servir au Vietnam (alors que lui-même avait été réformé) : « En pleurnichant à l'idée d'être mobilisé, Cassius Clay donne un spectacle aussi désolant que tous ces minables crasseux qui manifestent contre la guerre. »

Contrairement au mouvement ordinaire de l'âge, Red Smith deviendra plus libéral en vieillissant***, il finira même par consentir à reconnaître la valeur du « Greatest ».

S'il fallait donner un exemple de la dimension « politique » de Red Smith et de son importance en tant que conscience « morale », il est à peu près certain que ses éditoriaux ont influencé la décision de boycott des JO de Moscou prise par Jimmy Carter... un peu comme si Antoine Blondin avait conseillé le général de Gaulle sur l'indépendance de l'Algérie.

* Il était roux.

** Lorsqu'il apercevra les affiches du *New York Herald Tribune* sur lesquelles Beau Jack vante sa chronique, la seule réaction de Red Smith sera :
« Tout le monde sait que Beau Jack ne sait pas lire ! »

*** Il l'avait toujours été à sa manière en étant très critique à l'égard du CIO et en prenant le parti des joueurs de base-ball contre leurs « propriétaires » qu'il n'hésitait pas à traiter de « marchands d'esclaves ».

Sugar (Bert Randolph)



« Il a entre soixante et cent ans [...] il parle pas, il aboie. »
Chris Jones

« C'est le Thucydide de la boxe. »
Ira Berkow

J'ai rencontré Bert Randolph Sugar un été à New York. À l'époque, il était rédacteur en chef de *Boxing Illustrated*. On avait rendez-vous chez Gallaghers, sur la 52^e, pas très loin de Times Square, où des entrecôtes aussi épaisses que *Blonde* sont alignées comme les œuvres complètes de Joyce Carol Oates derrière une vitre, dans l'entrée.

Stirloin Steak
Filet Mignon
Roast Prime Rib of Beef
Choped Steak
Sliced Beefsteak

Les portions font à peu près une livre. Comme toujours aux États-Unis, bonne viande veut dire que la viande est tendre, pour le goût, on peut se torcher ! les stéroïdes anabolisants sont passés par là...

Je me souviens de Bert Sugar comme d'une caricature : la taille (presque deux mètres), le volume (un bon quintal), le Borsalino, le cigare, le phrasé tonitruant, le rire à fêler les verres... la panoplie complète ! le syndrome Hemingway porté à incandescence. Je me suis demandé, pendant qu'il s'envoyait bière sur vodka, s'il n'allait pas, entre deux voyages aux toilettes (cocaïne ? prostate ?), poser ses animelles sur la nappe à carreaux rouge et blanc.

Il y a finalement renoncé, il a dû se dire que, contre un Français, ce serait une victoire trop facile, à moins qu'il n'ait, purement et simplement, oublié de le faire (la fois précédente, la salle s'était levée tout entière pour l'applaudir).

J'avais à l'époque le (très) vague projet d'écrire une biographie de Tyson et personne en France n'avait l'air d'être (très) intéressé par une éventuelle publication.

– *Do it !* m'a conseillé Randolph...

Il en avait de bonnes !

Lorsque le sujet de la culpabilité d'Iron Mike est venu sur le tapis, Randolph a braillé : « Bien sûr que ce fils de pute est coupable ! » si fort que le givre de la porte de la chambre froide de chez Gallagher's s'est détaché aussi brusquement qu'une avalanche au printemps dans les Rocheuses.

Le viol est certainement l'un des crimes qui déclenche le plus de réactions irrationnelles et chacun d'entre nous a enfoui, au creux de son cerveau reptilien, l'arrière-pensée suivante : « Si ça lui est arrivé, c'est qu'elle l'a bien cherché ! » On essaie donc toujours d'expliquer le

comportement de l'agresseur par une quelconque provocation de la victime : jupe trop courte, soutien-gorge pigeonnant, nichons assortis, ou par le fait que sa clairvoyance aurait dû lui interdire de se trouver en tel lieu, en telle situation ou en telle compagnie. Si l'on pousse ce raisonnement jusqu'à l'absurde, il est donc rigoureusement impossible de violer : une pute, une salope, une jolie fille, sa femme, quiconque s'approche d'un violeur à moins d'une distance réglementaire pas encore clairement établie, une femme seule et bien sûr, à plus forte raison, une petite dinde de dix-huit ans, une serviette hygiénique entre les jambes et acceptant d'accompagner une vedette dont le père est un fidèle supporter dans sa chambre d'hôtel, avant d'aller faire la tournée des grands ducs.

Bert Randolph Sugar a balayé tout ça d'un revers de la main (son verre de vodka s'est à moitié renversé), je l'ai admiré pour cela bien davantage que pour les conseils qu'il m'a donnés (que j'ai, pourtant, suivis).

Tailhade (Laurent)

« Apprendre à tenir la douleur pour non avenue
et le danger pour une amulette
confère au *torero* comme au boxeur
une maîtrise inconnue à bien des rois. »

Laurent Tailhade

Né à Tarbes le 16 avril 1854. Marié à Marie Agathe Eugénie de Gourcuff le 6 janvier 1879, le couple s'installe à Bagnères-de-Bigorre, mais Laurent Tailhade fait tout son possible pour rejoindre au plus vite Paris et fréquenter les infréquentables : les Hirsutes, les Vilains Bonshommes, les Zutistes, les Incohérents, les Hydropathes et les Vivants. La mort de son fils Léopold à cinq mois, puis celle de sa femme, faciliteront ses projets. Marié en deuxièmes noces à Mélanie Maréjuois qu'il menacera de révolvérer si elle continuait de hanter les sacristies, il divorcera cinq ans plus tard et pourra, enfin, s'appliquer à dilapider l'héritage familial bien entamé par la fréquentation assidue du casino de Bagnères-de-Bigorre (dont il défiera le propriétaire en duel).

Franc-maçon, poète décadent, ami de Mallarmé, Zola, Mirbeau, morphinomane, bisexuel, anarchiste dans l'âme : « Qu'importent les victimes si le geste est beau. Qu'importe la mort de vagues humanités si par elle s'affirme l'individu », au point de rompre avec l'anarchie : « Quand l'on a déduit les névropathes, les déments et les cambrioleurs de l'anarchie, il reste à part Élisée Reclus qui est mort et moi-même qui m'en va, un effectif si restreint qu'on ne peut l'envisager sérieusement. » Polygraphe dissimulé sous une douzaine de pseudonymes, condamné à un an de prison pour avoir appelé au meurtre du tsar Nicolas II lors de sa visite officielle en France, il élèvera la provocation au rang d'un art de vivre et disputera une trentaine de duels à l'épée ou au pistolet dont il sortira quasi borgne et presque manchot.

Auteur des *Filles de Camaret** (la chanson), de *La Corne et l'Épée. Réflexions sur la tauromachie* (Albert Messein, 1941) et de *L'Escrime et la Boxe*** (Albert Messein, 1924), un texte bref où il fait l'éloge de « l'art précis et concis de Carpentier », admire « l'œil velouté, sérieux et hautain » de Joe Jeannette et rapporte deux ou trois « historiettes » bien choisies.

Un écrivain bigourdan d'envergure (« Ce que j'écris n'est pas pour les charognes ») comparé à d'autres natifs de ces contrées.

* Où il sera déclaré *persona non grata* après avoir renversé son pot de chambre sur une procession. Le 29 août 1903, il devra fuir la colère des habitants sous la protection d'un escadron de gendarmerie.

** « L'épée et le poing se complètent et peuvent faire, s'il est gracieux de s'exprimer ainsi, fort bon ménage ensemble. »

Maurice Maeterlinck

Terayama (Shuji)

« Par un collage de fragments de chansons populaires, de termes sportifs, d'expressions dialectales, de citations romanesques ou poétiques, et par un effet d'étrangeté obtenu en documentant les menus incidents de la vie quotidienne, il me semblait possible d'entrevoir un autre monde, et d'y découvrir un accès vers des lieux de rencontre qui favorisaient la communication entre contemporains. »

Shuji Terayama

Mort à 47 ans d'une cirrhose du foie, Shuji Terayama n'avait pas chômé de son vivant, journaliste sportif, poète, dramaturge, scénariste, photographe, il a publié plus de deux cents livres et réalisé vingt films dont le plus célèbre, [*L'Empereur tomato-ketchup*](#), a été censuré jusqu'en 1996 au Japon. Il a réalisé *Boxer* en 1977, une histoire à la Rocky où un ancien champion devenant aveugle, perdant son dernier combat pour voir ce que ça fait de perdre, aide un boîteux pugnace à devenir champion de sa rue. Il y a un doberman ressuscité qui trotte sur une voie de chemin de fer, une bande de zozos pour jouer le contrepoint grotesque, une cabine téléphonique sur la plage, une bande-son à la Nino Rota, des flash-backs à la pelle et des effets d'époque comme s'il en pleuvait : passage du noir et blanc à la couleur et retour, solarisations intempestives, filtres psyché, flous artistiques, caméra subjective, plans fixes, collage d'images d'archives en-veux-tu-en-voilà. C'est le genre de bric-à-brac foutraque que personne ne produirait aujourd'hui, mais c'est finalement moins chiant que les « films de boxe » actuels, sans compter que les combats sont plutôt mieux filmés.

Onze ans plus tôt, Shuji Terayama avait écrit *Devant mes yeux le désert*, le seul de ses romans traduit en français (1973, Calmann-Lévy). Là encore, tous les dispositifs du « modernisme » pas encore « post » sont

convoqués, mais le résultat fait irrésistiblement penser au design de ces années-là, déjà coupé de ses racines radicales, pas encore dilué dans le décoratif « vintage ». Ce genre de procédés décourage le lecteur plus rapidement qu'il ne lasse le spectateur, sans compter que, de temps à autre, on a droit à quelques images d'un kitsch surprenant : « Ensuite il crut distinguer un scintillement funèbre à l'embarcadère obscur de ses larmes »... *Banzai* ! Dans le quartier de Kabukicho, Bowery tokyoïte, on suit, entre autres personnages (prostituées, travestis, représentants de commerce, parieurs, borgnes, bancroches, pas la moindre geisha, pas le plus petit samouraï), deux boxeurs en début de carrière : Shinji Shinjuku qui en veut et qui gagne et Kenji « La Tondeuse » qui perd et qui bégaie. Bien que Shinji soit poids léger et Kenji, super-welter, ils finiront par se rencontrer et David tuera Goliath.

Titres

Angélique boxe, A poings fermés, L'Appel du ring, À tes ordres coach, Balancé dans les cordes, La beauté du geste, Le Blues du boxeur, Boxe, La Boxe du grand accomplissement, Boxer la nuit, Le Boxeur, Les boxeurs finissent mal... en général, Boxing business, Boxing-Club, La Brûlure des cordes, Le Champion nu, Chaos debout à Kinshasa, Coin neutre, Le Coin du soigneur, Le Combat du siècle, Le Corps du boxeur, Coup pour coup, Dans le cirage, Dans les cordes, Dans l'ombre du boxeur, De la boxe, Dernier round à Neuengamme, Direct, Écrits dans les cordes, En pleine face, Fauteuil de ring, Gens de boxe, Gong, Histoire de la boxe, Invaincu, Jab, Je ne sais toujours pas si j'aime la boxe, J'peux pas, j'ai boxe, K.-O, Knock-Out, Lève ton gauche !, La Loi du ring, L'Uppercut, Mauvais coups, Mise au poing, Mister Boxe, Mon père était boxeur, Pied noir, Poings nus, Les Poings, Mon poing sur la gueule, Poids léger, Poids plume, À poings nommés, Poings d'acier, Poings de boxe, À poings fermés, Poings et cœur serrés, Poing final, Le Pugiliste au repos, Quand Dieu boxait en amateur, Quatre boules de cuir, Que du lourd, Quinze rounds, Quinze rounds de ma vie, Ring, Le Ring invisible, Le Roi du K.-O, Scènes de boxe, Le 16^e round, Sur le ring, Swing, Le Théâtre de la boxe, Le Théorème de l'upercut, Ultime Round, Uppercut, Voyage au pays des boxeurs...

Tosches (Nick)



« [...] on ne l'aurait jamais attrapé à écrire sur Bruce Springsteen, ni à devenir son manager. »

Philippe Garnier

Entre autres caractéristiques pour le moins singulières, Nick Tosches pense qu'Elvis Presley a tué le rock and roll, il n'aime pas les Beatles (« Ils ont beau avoir des couilles, ce sont des filles »), il préfère Jerry Lee Lewis dont il a écrit une superbe biographie (*Hellfire*, Allia, 2001), et pas trop Cassius Clay (« Il n'était ni très drôle ni très original. Ses pitreries inoffensives collaient parfaitement aux media de l'époque »), il préfère Sonny Liston dont il a écrit une « biographie », *Night Train* (Rivages, 2002).

Night Train est la version « bodybuildée » d'un excellent article (« The Outlaw Champ ») paru dans *Vanity Fair* en février 1998, si Tosches tire à la ligne plus que de raison, sa bio a l'intérêt de ne pas reproduire les propos rebattus dans les nombreuses hagiographies d'Ali, mais plutôt d'avancer des hypothèses moins sulpiciennes et plus marxistes : « Si la Nation de l'Islam était impliquée, c'était, selon toute vraisemblance, via un marchandage financier. »

Ça se tient.

[Décédé](#) le 20 octobre 2019 à New York.

Toledo (Springs)

À l'heure actuelle, sûrement le meilleur auteur américain de non-fiction, essentiellement à propos de la boxe et de la pègre, des outsiders et de ceux que l'on donne perdant. Remarquable *Murderers' Row* (préface d'Eddie Muller qui ne s'y est pas trompé), Tora Book Publishing, 2017.

Traduction

J'ai lu *De la boxe* une demi-douzaine de fois et *On Boxing* deux ou trois, les traductions françaises sont tellement mauvaises que ce n'est pas tout à fait la même chose. La traduction de la première édition française (Stock, 1988) est d'Anne Rabinovitch, traductrice de Saul Bellow, Norman Mailer, Joyce Carol Oates et James Salter ; la deuxième (Tristram, 2012) est l'œuvre d'Anne Wicke qui a traduit entre autres : Laura Kasischke, Toni Morrison, Susan Sontag et Virginia Woolf.

Les deux traductrices débutent en fanfare : le livre d'Oates est dédié aux *contenders* (que l'on peut « approximativement » traduire par « prétendants »), Anne Rabinovitch choisit « challengers » (*challengers*), Anne Wicke, « combattants » (*fighters*). Le reste est à l'avenant, mention spéciale à Anne Wicke (ou à son éditeur) qui, ayant la flemme de convertir les livres anglaises en kilogrammes, recopie le tableau des catégories de poids *amateur* ; oubliant les « paille », ajoutant les « super-lourds », traduisant *super-welters* par « moyens junior », j'en passe et des meilleures... un festival d'*errata* qui aurait pu être facilement esquivé. Ma préférée : « Marciano ne pourrait même pas me porter mon slip », « slip » pour *jockstrap* (coquille).

Comme pour Bernard Cohen, l'inénarrable traducteur de *La brûlure des cordes*, je pourrais multiplier les exemples, comme l'entreprise serait plutôt vaine, je ne le ferai pas.

Victoire du nègre (La)

Une énième bio de Jack Johnson signée Daniel Picouly (Libretto, 2021), suivie d'un « appareil critique » affligeant. Sans queue ni tête.

Varenne (Antonin)

Auteur de *Le Mur, le Kabyle et le Marin* (Viviane Hamy, 2011). Le personnage « central », peut-être un pivot, peut-être un prétexte, est boxeur. Un encaisseur du genre Chuvalo ou peut-être Rocky, comme il ne s'écroule jamais, il est surnommé Le Mur ; dans le civil, il est flic et pour arrondir ses fins de mois (il a une sexualité dispendieuse... flic/pute, on sait, depuis longtemps, que ça va ensemble), il casse la gueule à des types qui

ne lui ont rien fait, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne font rien, en l'occurrence ils travaillent sur la guerre d'Algérie, ce qui permet à Varenne d'alterner passé/présent/France/Algérie.

Il a beau faire tous ses efforts pour ne pas sembler trop manichéen, on voit bien de quel côté l'auteur penche (ce sont les souvenirs de son père qu'il retranscrit), Le Pen et Gollnisch, Mai 68 et ses CRS font quelques brèves apparitions pour « faire histoire ». Ce n'est ni maladroit ni inintéressant, mais comme toujours, les facilités d'écriture (lorsque ce ne sont pas carrément des faiblesses) viennent troubler l'ensemble : « Georges s'expulsa de l'Opel », « vomit dans un vertige », « Verini déglutit à sec », « sa gueule s'écrasa sous le coup de la colère », « le bruit du moteur fait office de silence », « George poussa un brame d'aliéné », « la chevrotine arracha l'oreille du sbire », « la lumière du Sud, au long de ses nerfs optiques véhiculait une douleur lancinante » (celle-là est si belle que l'on dirait du Gallmeister). Partie boxe, il y a quelques imprécisions, on ne sait pas très bien si Le Mur est professionnel ou bien amateur, on n'est jamais très loin de la caricature ni de l'in vraisemblance (à la Rocky) ; partie guerre, je ne saurais trop en juger, mais j'ai bien l'impression que l'on pourrait repérer les mêmes défauts.

Si le livre avait été relu plus soigneusement, on aurait pu éviter au lecteur la DS 9 !

Wacquant (Loïc)

Wacquant has actually fought just one fight in his two years at Woodlawn. In last February's Golden Gloves, after he dropped his weight from 159 to 135 on his 5-9 1/2 frame by training diligently for his challenge, he lost a three-round decision to a more experienced fighter from Hamlin Park.

Just to prove he really has learned something about boxing, you should know that Wacquant thinks the judges may have made a mistake in declaring him the loser.

"I've got the tape of the fight, and the crowd booed when the decision was announced," he said. "It was close."

Woulda, coulda, shoulda. That's the kind of doctorate dissertation any Joe Palooka can understand.

Chicago Tribune

« Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. »

Marie de Rabutin-Chantal, Marquise de Sévigné

Disciple de Pierre Bourdieu, adepte de l'étude en immersion, professeur à Berkeley, Loïc Wacquant est l'auteur de *Corps et âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur* (Agone, 2000), « mariant l'analyse sociologique et l'évocation littéraire, la rigueur de l'observation ethnographique et la ferveur de l'engagement charnel » et de *Voyage au pays des boxeurs* (La Découverte, 2022) où « Loin des clichés journalistiques et littéraires, il nous fait palper la trame du lancinant labeur quotidien dans le gym, îlot d'ordre et de morale dans un océan de destruction et de dangers ; partager la dévotion des boxeurs au catéchisme du "sacrifice", code de vie ascétique qui régule leur relation au monde profane – nourriture, vie sociale, sexe ».

Wittig (Monique)

En 1975, Grasset commande à Monique Wittig un « dictionnaire du féminisme ». Wittig prend l'oseille et se tire en Grèce avec sa copine, Sande Zeig. Elles en reviendront bronzées avec un *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* dénaturant la commande et – tout pour plaire et pour faire chier – inachevé. Comme, à l'époque, rue des Saints-Pères, les hétérosexuels avaient des couilles, le livre est publié tel quel. On peut comparer avec ce qui est arrivé à *Mille et une reprises* et en déduire ce que l'on veut sur l'état de l'édition.

Le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* a été réédité en 2011 dans la collection Cahiers rouges avec une préface d'Anne F. Garréta dont les réflexions sur le genre « dictionnaire » pourraient servir – *Tel Quel* – à *Mille et une reprises*.

Zeisler (Nicolas)

Auteur de *Beauté du geste* (Le Tripode, 2017), Nicolas Zeisler, né en 1984, a « perdu un combat à Mexico », il anime le site [Culture Boxe](#).